

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

L'INFLUENCE DES FEMMES
SUR
AUGUSTE COMTE

THÈSE

Présentée pour le Doctorat de l'Université de Paris

PAR

Mecca M. VARNEY

A. B. University of California

B. D. Ryder Divinity School

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'INFLUENCE DES FEMMES

SUR

AUGUSTE COMTE

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

L'INFLUENCE DES FEMMES
SUR
AUGUSTE COMTE

THÈSE

Présentée pour le Doctorat de l'Université de Paris

PAR

Mecca M. VARNEY

A. B. University of California

B. D. Ryder Divinity School

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1931

1850/1851 DE PARIS - FACILE DE LIRE

L'INFLUENCE DES FEMMES

AUGUSTE COCHET



THE UNIVERSITY OF LEIDEN
LIBRARY

Que Monsieur Bouglé trouve ici l'expression de mes très sincères remerciements pour ses aimables conseils qui me furent d'un si grand secours.

Je tiens également à remercier les positivistes qui m'ont généreusement fourni tant de renseignements et de documents utiles.

Paris, 1931.

INTRODUCTION

L'année dernière les Universités de Yale et de Chicago ont ouvert des « Instituts des Relations Humaines ». Le moment nous a semblé favorable pour une étude de la philosophie et de la religion d'Auguste Comte, le père de la Sociologie.

Tout ce que ces Instituts vont tenter de faire — avec leurs laboratoires, leurs bibliothèques spéciales et tous les moyens perfectionnés dont ils disposent — Auguste Comte l'avait déjà entrepris. Ils ont des fonds qui facilitent leurs recherches, ils entretiennent des savants dévoués à l'étude des problèmes que présente l'homme sous le rapport biologique, politique, économique, psychologique et sociologique. Comte, lui, pauvre et isolé, a travaillé avec sa seule plume au milieu des conditions les plus douloureuses.

Qu'il ait embrassé toute l'étendue de la tâche à laquelle il s'était voué, qu'il en ait compris la grandeur, c'est ce dont nous ne pouvons douter lorsque nous lisons dans son *Cours de Philosophie Positive* : « J'ai tenté, dans ce discours, de déterminer aussi exactement qu'il a été en mon pouvoir, le but, l'esprit et l'influence de la philosophie positive... Personne n'est plus profondément convaincu que moi de l'insuffisance de mes forces intellectuelles, fussent-elles même très supérieures à leur valeur réelle, pour répondre à une tâche aussi vaste et aussi élevée. Mais ce qui ne peut être fait ni par un seul esprit, ni en une seule vie, un seul peut le proposer nettement. Telle est toute mon ambition (1). »

Et encore le philosophe, lorsqu'il écrivait ces lignes au

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. I, p. 30.

début de sa première carrière, n'avait-il en vue que le seul ouvrage dans lequel il exposait sa philosophie des sciences et sa nouvelle science : la sociologie. Il était loin d'envisager à cette époque la seconde phase de son activité géniale, la religion positiviste qu'il devait instituer plus tard pour régler les relations des hommes entre eux, et es diriger vers l'harmonie et l'unité universelles.

Je me propose, dans cette thèse, d'analyser l'influence que les femmes ont exercé sur sa vie pendant ces deux périodes distinctes. Et en particulier de rechercher si ce n'est pas sous cette influence que Comte, changeant ainsi sa méthode de réorganisation sociale, est passé de la philosophie à la religion.

Pour découvrir les différentes attitudes qu'il eut envers les femmes qui l'influencèrent, je suivrai « le courant de la pensée » du philosophe lui-même tel qu'il nous est révélé par ses ouvrages, par ses lettres et par son testament.

En me livrant à cette étude, je m'efforcerai de ne jamais perdre de vue la caractéristique spéciale de l'esprit d'Auguste Comte. S'il est, en effet, une personnalité qui puisse se définir d'un seul trait et à laquelle s'applique l'expression du Professor Allport, « un mot-clef » — c'est bien Auguste Comte. Son idée centrale est, d'un bout à l'autre de sa vie, la réorganisation de la société.

C'est autour de cette idée que s'élabore continuellement dans sa conscience le sentiment de tout ce que l'humanité a déjà accompli, et de tout ce qu'elle contient encore en puissance. Il a dit : « Dans les temps exceptionnels, la liaison de l'avenir au passé pourrait se concentrer chez une seule âme (1). » Il semble qu'il ait cherché à être lui-même cette « âme » unique et que sa pensée se soit sans cesse efforcée de contempler et de saisir simultanément les expériences du passé, les tendances du présent et les espérances de l'avenir.

Cependant bien qu'il se fût consacré tout entier à sa

(1) *Appel aux Conservateurs*, p. 89.

tâche immense, et qu'il fût absorbé dans ses méditations, il n'en subit pas moins l'influence de plusieurs femmes.

Cinq d'entre elles furent mêlées à la vie intime du philosophe. Ce sont : sa mère, Rosalie Boyer ; sa sœur, Alix Comte ; sa femme, Caroline Massin ; et enfin sa grande amie, Mme Clotilde de Vaux, et sa servante, Sophie Bliaux.

Je voudrais arriver à prouver, par un examen détaillé de ses œuvres, que les trois premières n'eurent pas d'influence sur ses idées philosophiques initiales. Mais sa mère lui a transmis des sentiments religieux dont son esprit garda toujours l'empreinte. Et un reflet de l'action de Mme Caroline Comte se retrouve aussi dans le rôle qu'il a assigné à la femme dans la vie sociale, avant d'avoir rencontré Clotilde. Ce sera le sujet du chapitre IV de cette thèse.

Quant à Mme Clotilde de Vaux, son influence sur l'esprit et le cœur de Comte reste toujours une question de grand intérêt pour les sociologues et les psychologues. J'essayerai dans le chapitre V, d'examiner minutieusement les pensées et les sentiments des deux amis pour arriver à expliquer l'ascendant extraordinaire qu'elle prit sur le grand philosophe.

Dans les chapitres VII et VIII, j'exposerai les changements survenus, sous l'influence de Clotilde, dans les idées de Comte ; je le montrerai, passant alors de la philosophie à la religion, à la poursuite de la nouvelle doctrine par laquelle il veut enseigner au monde l'Ordre qui engendre le Progrès.

Dans le chapitre VI, je m'occuperai de Sophie Bliaux, qui, malgré sa condition modeste, prend une place si importante auprès d'Auguste Comte et de son amie, et dont l'influence remarquable se confond même parfois avec celle de Clotilde.

Je tracerai également dans le chapitre IX un tableau du rôle de la femme d'après le culte et le régime positiviste, tel que l'a conçu Auguste Comte inspiré par Clotilde.

Et avant de commencer mon exposé, je voudrais préciser mon attitude de simple étudiante, et non de positiviste ou de disciple d'Auguste Comte.

CHAPITRE PREMIER

L'INFLUENCE DE SA MÈRE

« Le positivisme trouve ainsi, dans sa mère, sa principale patronne... »
Appel aux Conservateurs, p. 42.

La mère d'un grand homme a deux chances de devenir célèbre, d'abord par l'hérédité qu'elle est censée transmettre à son enfant, ensuite par son influence sur celui-ci au cours de sa vie. La mère d'Auguste Comte a donné à son fils son caractère entier, et d'autre part, pendant son enfance, une éducation très religieuse, origine probable du besoin de religion, d'ordre qui finit par l'envahir si complètement.

Mais son influence a-t-elle laissé d'autres traces profondes dans cet esprit en formation ?

Trouverons-nous en parcourant ses écrits quelques souvenirs d'enfance se rapportant à elle ? Ne se rappelle-t-il pas quelque maladie d'enfance pendant laquelle elle ne quitta pas son chevet et où elle le calmait par des contes ravissants ? Cite-t-il quelques paroles de sa mère sur lui ? A-t-elle remarqué qu'il était souvent silencieux, songeur, qu'il fixait déjà sur le monde des yeux sombres et pensifs ? A-t-elle découvert en lui les premiers signes de son intelligence exceptionnelle ? Et plus tard, quand il a commencé à changer d'opinions, à se séparer d'elle et de ses traditions, s'est-elle montrée attristée et inquiète ?

Nous ne rencontrons dans les livres du fondateur de la sociologie aucune trace de ces souvenirs délicieux qu'un fils garde de sa mère.

Comte lui-même n'a-t-il pas senti que l'influence de sa mère se bornait à lui avoir donné les « premiers germes » de sa vie affective, de lui avoir enseigné les préceptes de l'Église, et de lui faire sentir, par ses regrets, l'importance du rôle de la mère.

Nous connaissons Rosalie Boyer par ses lettres, par les belles et élogieuses paroles prononcées à plusieurs reprises sur elle par son fils, après qu'il eut subi l'influence de son amie Clotilde. S'il a dit d'elle tout ce que pourrait inspirer la reconnaissance filiale, il ne l'en a pas moins condamnée à nos yeux par le silence même dont il l'a enveloppée durant de longues années.

J'ai dit que la mère d'un grand homme a deux chances de passer à la postérité, d'abord par ce qu'elle lui lègue d'elle-même. Voyons sur ce sujet l'opinion exprimée par le philosophe. Si le jugement qu'Auguste Comte a porté sur lui-même dans la sixième *Sainte-Clotilde* était correct, nous pourrions dire que cet héritage maternel était des plus précieux et la mère mériterait à juste titre d'être aussi célèbre que le fils.

Les paroles d'Auguste Comte sont fortes : « ... l'admirable mère d'où dérivent d'abord toutes mes qualités essentielles, non seulement de cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit (1) ».

Ces paroles, écrites en 1850, treize ans après la mort de sa mère, pourraient donner à croire qu'elle était toujours vivante pour son fils. Elles nous la montrent comme une femme douée de toutes les qualités essentielles de cœur, de caractère et d'esprit qu'il possédait lui-même ; mais n'ayant eu en partage qu'une carrière étroite « sans y goûter jamais les hautes satisfactions de cœur qu'elle avait tant méritées (2) ».

Nous ne nous arrêtons pas à cette question d'hérédité qui sera sans doute résolue un jour par les biologistes de

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième *Sainte-Clotilde*, p. 163 (1850).

(2) *Ibid.*, Cinquième *Sainte-Clotilde*, p. 138 (1849).

l'avenir. Peut-être est-il vraiment possible à un être de prendre toutes les qualités d'un de ses parents et de rejeter toutes les faiblesses (1) de l'autre. Nous l'ignorons encore, et ne pouvons attendre la solution de ce problème que des conclusions scientifiques de l'avenir : n'oublions pas cependant qu'Auguste Comte n'est resté avec sa mère que peu de temps. Il quitta sa famille pour le collège dès l'âge de neuf ans, et n'y revint que rarement. Il dit dans la cinquième Sainte-Clotilde, écrite en 1849, « ... ma pauvre Rosalie, ravie à mon embrassement filial depuis vingt-deux ans, dix ans avant d'expirer ! (2) ».

Notons également que le jugement cité plus haut, par lequel Auguste attribue toutes ses qualités essentielles à sa mère (3), a été porté par lui après la mort de sa mère, en 1850, après une séparation de trente ans. La validité du témoignage qu'il lui a rendu à cette époque ne peut donc être acceptée sans réserves.

Étudions donc l'influence de sa mère sur lui et les opinions qu'il avait d'elle avant et après sa mort, puis examinons ensuite sur ce point l'influence de Clotilde qui a si souvent déterminé les attitudes que le philosophe crut devoir prendre envers les autres.

Sa mère nous apparaît dans ses lettres, comme une femme très tendre mais toujours inquiète d'un fils qui néglige le devoir de lui écrire. Elle répète souvent les mêmes plaintes :

« Le courrier nous apporta ta lettre hier, à 6 heures du soir, mon bien-aimé fils ; il nous la fallait pour calmer les inquiétudes que nous avions sur ta santé, causées par ton silence (4) ». « Ta dernière lettre, mon bien-aimé fils, est du 30 septembre (1830) ; il me serait impossible de te donner une idée de ce que ce trop long intervalle nous a

(1) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, pp. 139, 146.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Clotilde, pp. 138, 139 (1849).

(3) V. p. 2.

(4) MENDES, R. TEIXEIRA, *Clotilde et Comte*, t. II, seconde partie p. 467 (lettre du 31 janvier 1830).

fait souffrir, moi particulièrement, ce qui a beaucoup porté sur ma santé (1) ». « Depuis le 29 décembre, mon bien-aimé fils, nous n'avons reçu aucune de tes lettres, il est impossible de te donner une idée des inquiétudes que ce silence nous fait éprouver et je ne crains pas te dire que ma santé en est vivement affectée (2) ».

Mais elle avait un caractère autoritaire. Elle était imbue d'idées religieuses et monarchiques (3), entièrement dévouée aux intérêts de l'église. Sans aucun doute les différences entre ses opinions religieuses et celles de son fils l'ont fait profondément souffrir. Et cette torture morale était augmentée par le renom et la publicité accordés aux paroles d'Auguste Comte. Avec toutes ses forces elle a donné des conseils au philosophe de trente-deux ans, qui n'était pour elle que son « bien-aimé fils » :

« J'ai encore à relever une insulte et une faute de ta lettre ; tu me dis que je t'ai écrit de penser une chose et d'en écrire une autre, c'est faux, relis ma lettre, je t'ai dit ce que je te répéterai tant qu'il me restera un souffle de vie, de ne rien écrire contre notre sainte religion, que les écrits restaient et que quelquefois on désavouait dans un temps ce qu'on avait loué dans un autre, témoin M. Georget, que tu as connu comme moi ; voilà mon expression, relis ma lettre. Je te le répète, et rends-moi la justice que je mérite. Nous aurons toujours le plus grand plaisir de ta gloire, fais-nous-la toujours connaître, mais n'attaque en rien notre sainte religion qui vit depuis tant de siècles et qui subsistera malgré les attaques (4) ».

Le respect qu'Auguste Comte affirma si souvent pour l'Église Catholique avait certainement sa source dans la première éducation donnée par une telle mère. Après

(1) MENDES R. TEXEIRA, *Clotilde et Comte*, t. II, seconde partie, p. 523 (lettre du 30 septembre 1830).

(2) *Ibid.*, p. 585 (lettre du 3 avril 1832). V. pp. 474, 536, 552, 584.

(3) ROBINET (le Dr), *Notice sur l'Œuvre et la Vie d'Auguste Comte*, p. 100.

(4) MENDES, R. TEXEIRA, *Clotilde et Comte*, t. II, seconde partie, p. 470 (lettre du 31 janvier 1830). V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 140.

qu'il eût cessé d'accepter les dogmes de l'Église, il continua à professer une grande estime pour « le régime ». S'il avait été élevé dans le protestantisme il n'aurait probablement pas éprouvé ce sentiment, de même qu'il n'aurait pas formulé ses critiques sévères contre la mentalité protestante.

Sa mère joua encore un autre rôle dans sa vie : elle fut pour lui la cause indirecte, mais réelle, de cruelles souffrances. Au cours d'une crise conjugale (1) Auguste Comte avait perdu la raison ; sa mère, venue de Montpellier à Paris pour le soigner profita de cette circonstance pour faire célébrer son mariage religieux. Il était trop malade même pour signer correctement son nom (2) au bas du document qui rendait son mariage indissoluble, et devait par la suite avoir de si pénibles conséquences.

Mais sa mère était décidée à consolider les liens de son « fatal mariage (3) ». Elle montrait en cela plus de dévouement aux lois de sa religion qu'à son propre fils.

C'est sans doute par cette façon d'agir qu'elle exerça sur lui l'influence la plus forte et la plus directe en le convainquant que la femme est « le suprême régulateur humain (4) ».

Mais les liens conjugaux une fois contractés, c'est Auguste Comte qui protégea sa femme : « Dans sa dernière lettre (du 24 avril) maman a cru devoir renouveler les instances qu'elle m'avait faites dans sa lettre précédente, pour me déterminer à venir seul passer auprès de vous le temps du choléra de Paris. Je croyais que les observations énergiques dont j'avais appuyé mon refus de cette proposition dans ma lettre du 13 avril m'éviteraient la reproduction d'une offre aussi déplorablement inconvenante. Je suis bien fâché d'avoir été trompé dans cet espoir, et c'est ce qui me détermine à m'adresser à toi personnelle-

(1) V. chap. III, p. 11.

(2) HUBERT, René, *Auguste Comte*, p. 14.

V. MENDES, R. TEIXEIRA, *Clotilde et Comte*, t. II, seconde partie p. 195.

(3) HUBERT, René, *Auguste Comte*, p. 14.

(4) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 216, sous-titre de Bridges. V. chap. IX, p. 221.

ment pour t'exprimer à ce sujet ma déclaration décisive et bien arrêtée.

« Quoique l'intention de maman soit on ne peut plus formellement exprimée dans deux lettres consécutives, dont la dernière est surtout particulièrement caractéristique après les représentations que j'avais adressées et qui n'y sont pas même mentionnées, j'avoue que j'ai encore bien de la peine à comprendre comment une personne aussi religieuse que ma mère a pu faire et réitérer une proposition aussi immorale (je ne crains pas de le dire) que celle adressée à un mari de fuir seul la maladie qui a si cruellement désolé cette ville en laissant sa femme s'en tirer, sans ressources aucunes, comme elle le pourrait. Je me félicite particulièrement de n'être nullement religieux, si c'est à une telle morale que doit aboutir la religion dans la pratique. Que dirait maman si, en pareil cas, je t'engageais de te réfugier ici et de l'abandonner seule dans une ville affectée d'épidémie meurtrière. Il faut que la haine si injustement contractée par ma famille envers ma femme soit bien profonde et bien aveugle pour avoir pu conduire à une démarche aussi scandaleuse, et pour qu'on ait pu croire un instant que je consentirais à participer à un acte d'égoïsme aussi révoltant (1) ! »

Après la révélation du caractère de sa mère par des actes aussi inqualifiables que la célébration d'un mariage religieux en semblables circonstances, et que les propositions d'abandonner une femme dans une ville où sévit le choléra, nous trouvons bien indulgent le jugement porté par Auguste Comte dans une lettre écrite à sa femme en 1837 : « J'ai trouvé dans la maison toutes les passions bonnes et mauvaises, considérablement amorties. Je m'aperçois bien que ma pauvre mère était, sans contredit, le membre de la famille le plus passionné (2). »

Cette lettre était écrite quelques mois après la mort

(1) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre à M. Comte, son père, pp. 43, 44. V. chap. II, p. 29, v. aussi chap. III, p. 35.

(2) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Mme Comte, p. 133 (1837).

de sa mère. On n'y trouve aucun des retours sur lui-même, des reproches qui peuvent troubler le cœur d'un fils à la mort d'une tendre mère. Son souvenir indulgent, mais hélas ! indifférent, nous est une preuve de plus du peu d'influence qu'a eue Rosalie Boyer sur l'esprit de son fils.

Ce n'est que douze ou treize ans après cet instant que, sous l'*influence subjective de Clotilde* (1), il écrira : « Outre le charme ordinaire des bons sentiments, même dépourvus de réciprocité, je dois soigneusement éviter de perdre mon pauvre père dans ce triste état d'isolement qui, quoique irréprochable, m'inspira tant de regrets envers ma bonne mère (2). »

Et une année plus tard sous la même influence il regrette de n'avoir pu soulager ses peines : « Son nom et son image se trouvent inséparables de toi dans mes prières quotidiennes et hebdomadaires, par une tardive compensation de mon insuffisance à consoler ses injustes chagrins (3). »

Mais dans cet hommage qu'il s'efforce tardivement de rendre à sa mère, le philosophe n'insiste guère que sur la reconnaissance qu'il lui doit d'avoir été à l'origine de sa vie affective. Il écrit : « Mon organisme a reçu d'une très tendre mère certaines cordes intimes, éminemment féminines, qui n'ont pu encore assez vibrer, faute d'avoir été convenablement ébranlées (4). »

D'autre part il est revenu à plusieurs reprises sur l'idée que ce fond de sentiments déposés en lui dès la première enfance n'a été développé que grâce à l'intervention dans sa vie de son épouse spirituelle et de sa servante. « ... Je m'efforce de réaliser de plus en plus la régénération morale commencée en moi par une tendre mère, développée par la sainte épouse (Clotilde), et journalièrement cultivée, à son insu, par ma noble servante... (5). »

(1) V. Appendice, p. 239.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 144 (1849).

(3) *Ibid.*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 163 (1850).

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 140.

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 32, p. 295 (1845).

(5) *Ibid.*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 139 (1849).

« ... la mère objective que l'ensemble de nos destinées priva de présider à mon principal essor moral... Rosalie la première source des germes affectifs dont je te dus le développement (1) », « ... la vénérable mère qui ne put, malgré son zèle et son aptitude, assez élaborer mon cœur... (2) ».

Il est donc facile d'établir que ce n'est que sous l'influence subjective de Clotilde qu'Auguste Comte a commencé à adorer sa mère. Il dit : « Néanmoins, ma sainte Clotilde, ton impulsion généreuse me conduit à compléter ce type principal, d'après une double gratitude que mon cœur t'associe de plus en plus... C'est sur ta propre tombe que je vénère le mieux ses restes déposés au loin... Le culte du fils termine ainsi, chaque semaine, celui de l'époux (3). »

Et la huitième Sainte-Clotilde due à la même inspiration laisse voir que le désir d'avoir une mère sympathique a tourmenté cet homme. C'est le rêve d'un être trop isolé. Son cœur réclame le réconfort, la consolation, la sympathie d'une mère qui serait semblable à la femme idéale, Clotilde de Vaux.

Dans cette confession annuelle de 1852, il dit à Clotilde : « Car, c'est vraiment à titre de mère que désormais je t'invoquerai de plus en plus, à mesure que se développera la seconde vie dont toi seule es la source et l'âme... Mon culte intime n'offre dès lors rien d'exceptionnel, sauf la substitution nécessaire d'une mère subjective à la mère objective... (4). » « Déjà ma compagne et ma fille, dès lors tu fus aussi la mère propre à ma seconde vie, d'après laquelle je serai principalement apprécié. La prépondérance d'un tel attribut ramène mon adoration à l'état normal du culte intime, où l'ange maternel doit présider afin que la vénération y domine l'attachement. Je sens

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, pp. 184-185 (1852).

(2) *Ibid.*, Invocation, p. 240^{ee} (1854).

(3) *Ibid.*, Cinquième Sainte-Clotilde, pp. 138, 139 (1849).

(4) *Ibid.*, Huitième Saint-Clotilde, p. 184 (1852).

de plus en plus que cette seconde mère ne me laissera d'ailleurs négliger jamais la première... C'EST A TON CULTÉ QUE JE DUS LE RETOUR DU SIEN; et votre saint concours continuera d'augmenter en me rendant sans cesse meilleur (1). »

Auguste Comte sent sa vie morale se développer de plus en plus dans ce culte de Clotilde. Il cultive en lui les meilleurs sentiments et c'est pourquoi il s'efforce de rendre justice à sa mère.

Il fait tout son possible pour honorer et protéger son nom : « Rosalie, Clotilde, Sophie, votre vertueuse ensemble, désormais inaltérable m'offre le meilleur type de la vraie nature féminine (2). » Et ainsi le nom de Rosalie est lié avec les noms de Clotilde et de Sophie.

Auguste Comte a rendu encore un autre hommage à sa mère, inséparable des deux femmes qui ont si profondément influencé sa vie ; il a voulu qu'elle figure un des trois anges du tableau d'Etex, aux côtés de Clotilde et de Sophie (3).

Il la nomme aussi dans ses prières : « La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, ensuite pendant mes prières quotidiennes (4). »

Il a exprimé le vœu que sa mémoire fût associée à la sienne dans l'inscription destinée à sa propre tombe : « Auguste Comte et ses trois anges (5) », et qu'un souvenir d'elle prît place à l'intérieur. « Relativement à ma vénérable mère, je ne puis maintenant espérer qu'un cénotaphe, renfermant la petite montre qui seule me reste d'elle, et portant l'inscription : A la digne mère d'Auguste Comte, Rosalie Boyer, née le 28 janvier 1764, à Jonquières

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, pp. 181-182 (1852).

(2) *Ibid.*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 139 (1849).

V. *Ibid.*, p. 91.

(3) *Ibid.*, Dixième Sainte-Clotilde, p. 215 (1854).

(4) *Ibid.*, p. 91.

(5) *Ibid.*, p. 13 (1855).

(Hérault) et décédée le 3 mars 1837 à Montpellier (1). »

Il songea aussi à la nécessité de protéger dans l'avenir le nom de sa mère contre des attaques possibles. « Il fallait donc défendre mes deux anges principaux, et même ma vénérable mère, dont la mémoire est habituellement attaquée (2). »

Remarquons qu'il dit : « mes deux anges principaux », en parlant de Clotilde et de Sophie.

Bien qu'Auguste Comte dise : « notre excellente mère (3) », « cette mère si aimante (4) », « une tendre et ardente mère (5) », « ma bonne mère (6) », « ma sainte mère (7) », « ma vénérable mère (8) » les noms qui s'échappent involontairement de son cœur dans la deuxième addition de son *Testament* sont ceux de Clotilde et de Sophie, et non pas le sien : « Outre ma défense personnelle, inséparable de mon ascendant social, je dois surtout protéger les deux seuls êtres qui m'aient réellement apprécié ; leur calomniatrice peut tout nier et tout inventer pour se satisfaire (9). »

Les deux seuls êtres qui aient apprécié Auguste Comte étaient Clotilde et Sophie. Sa mère ne l'avait jamais compris. Nous pouvons donc être convaincus qu'elle n'a pu avoir une influence notable sur le développement de la pensée du philosophe.

Nous pourrions même dire que c'est par son insuffisance à remplir sa tâche qu'elle a joué le plus grand rôle dans la vie de Comte. Il a souffert profondément du manque de vie intime avec elle. De cette privation découla son désir intense d'affection maternelle, et, vraisemblablement

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 12 (1855).

(2) *Ibid.* p. 29 (1856).

(3) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Mlle Victorine Boyer, p. 108 (1846).

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Troisième Sainte-Clotilde, p. 125 (1847).

(5) *Ibid.*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 138 (1849).

(6) *Ibid.*, p. 144 (1849).

(7) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 90 (1850).

(8) *Testament d'Auguste Comte*, Dixième Sainte-Clotilde, p. 208 (1854).

V. *Lettres et fragments de lettres*, Lettre à Louis Comte, p. 103 (1856).

(9) *Testament d'Auguste Comte*, 2^e addition, p. 29.

aussi, l'ampleur qu'il a donnée au rôle de la mère dans son système d'éducation. Il a vécu séparé de sa mère : il veut que les enfants restent auprès de leur mère et sous son influence. Elle sera la principale patronne du positivisme : « Base nécessaire du culte autant que du régime, la famille fournit à chacun, dans les seules individualités qu'il puisse assez apprécier, ses meilleures représentations de la suprême existence, d'après les affections graduellement surgies en lui. Le positiviste trouve ainsi, dans sa mère, sa principale patronne, normalement complétée par l'épouse et la fille ; la sœur développe ou remplace l'un quelconque des trois types, tous susceptibles aussi d'adjonctions variées, même masculines... Dans le triple patronage, la vénération, l'attachement, et la bonté reçoivent à la fois une culture spéciale, convenablement dirigée vers le passé, le présent, et l'avenir, en caractérisant nos liens respectifs avec nos supérieurs, nos égaux, et nos inférieurs (1). »

Cette influence complétée par le souvenir de Clotilde, nous semble donc bien marquée, et il nous est permis de considérer la carence de sa propre mère dans le développement de sa vie affective comme un des éléments qui influença sa doctrine lorsqu'il a décrit les devoirs des mères : « En tant que mère, la femme doit toujours présider à l'ensemble de l'éducation humaine, où le sentiment ne pourrait autrement prévaloir. Ce privilège est directement incontestable envers la première phase septennale, dont la destination, essentiellement affective, ne laisse aucun doute sur une attribution d'où dépend tout le succès de notre préparation. Mais l'ascendant maternel ne convient pas moins à la période plus équivoque qui s'étend de la dentition à la puberté (2). »

Il a désiré que l'action de la mère sur l'enfant se mani-

(1) *Appel aux Conservateurs*, p. 42 (1855).

(2) *Ibid.*, p. 45 (1855).

V. *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 261-264, 299.
Chap. IX, pp. 215-219.

festât en toutes choses. Il connaissait le pouvoir moral de la mère, les occasions propices dont elle dispose, leur opportunité. Il savait qu'elle était à même de transmettre à ses enfants le bénéfice du passé, l'enseignement des règles sociales, des aspirations vers un avenir meilleur. Mais il savait aussi que malheureusement les mères manquent souvent au plus grand de leurs devoirs.

Enfin il est une influence plus décisive encore par laquelle sa mère a contribué à l'orientation de la pensée d'Auguste Comte : c'est en lui suggérant, par son caractère et sa conduite, l'idée que les femmes sont éminemment conservatrices. D'ailleurs l'action de sa mère et de sa famille est étroitement liée à l'enseignement de l'Église Catholique. On retrouve l'empreinte de l'Église dans le système de religion d'Auguste Comte, sa première éducation l'avait marqué pour la vie (1).

Nous espérons avoir suffisamment démontré que Rosalie Boyer, « excellente mère », qui a donné à son fils « les germes de la vie affective », et que nous avons vue impitoyablement attachée à ses convictions, conservatrice dans tous les sens du mot, était avant tout une femme religieuse. Ces traits du caractère maternel formaient un vivant contraste avec la charmante, la sympathique Clotilde de Vaux. Si cet homme avait eu pour mère une femme qui le comprît mieux, il n'aurait probablement pas été subjugué à ce point par son amie.

Le caractère d'Auguste Comte nous offre, cependant, une véritable réplique de celui de sa mère.

(1) V. chap. VIII et IX.

Aussi ROUVRE, (Charles DE), *Auguste Comte et le Catholicisme*, pp. 8, 110.

CHAPITRE II

L'INFLUENCE DE SA SŒUR

« Une gouttière continue dans un jour de pluie et une femme querelleuse se ressemblent. »

Livre des Proverbes, XXVII, 15.

« Celui qui trouble sa maison héritera le vent. »

Livre des Proverbes, XI, 29.

Si Alix Comte a eu une influence sur son frère Auguste, ce ne peut être que dans le domaine de la vie affective, car ni conviction ni jugement du philosophe n'en portent la trace. Toutefois son exemple put fortifier en lui sa conviction du conservatisme des femmes. Par contre Alix agit violemment sur les sentiments de son frère. Il aimait sa sœur et la détestait à la fois. Il désirait se réconcilier avec elle, puis décidait de ne plus lui écrire. Il s'expliquait un jour, et le lendemain lui refusait une réponse. Alix continuait donc à exercer une certaine influence dans sa vie, à cause même de cette attitude complexe d'Auguste qui le forçait à s'occuper d'elle, à cause du lien de l'affection qu'il portait à sa mère et à son père, à cause aussi des questions d'argent et d'héritage qui les mettaient en présence, à cause encore de la question vitale de la religion catholique et de la religion positiviste.

Durant quelques années, il fit, pour parvenir à une entente fraternelle, des efforts réels qui restèrent vains. La difficulté résidait en ceci que tous deux étaient très entiers dans leurs convictions, en quoi ils ressemblaient à leur mère. Et quand les idées d'Auguste Comte devinrent contraires à celles d'Alix, des heurts douloureux commencèrent à se produire.

Cette loyauté envers leurs convictions ne fut pas d'ailleurs la seule cause du frottement, des différences de caractères très marquées les séparaient encore ; elle était conservatrice, lui indépendant ; et comme si ces disparités ne suffisaient pas, le destin voulut que d'autres difficultés, d'argent, vinssent encore les aggraver.

Auguste Comte a même presque toujours soutenu que la cause fondamentale de leur antagonisme était la question d'héritage ; et quand il fournit à John Stuart Mill une explication de ses ennuis avec sa sœur, il semble tout rapporter à la question d'argent. Il lui dit, par exemple : « ... quand vous saurez que les rancunes religieuses, servant de voile et d'aliment aux cupidités privées, ont conduit ma sœur à détourner à son profit exclusif les affections de mon faible père, au point de me frustrer totalement de mon modeste patrimoine, sur lequel, heureusement je n'avais pas compté (1). »

Que l'explication donnée par cette analyse soit juste ou non, il est certain que le résultat des difficultés entre le frère et la sœur fut si sérieux qu'Auguste Comte n'alla jamais voir sa famille quand il était obligé de se rendre à sa ville natale pour y faire passer les examens d'admission à l'École Polytechnique (2). Il signale ce « chagrin exceptionnel (3) » à John Stuart Mill : « En résumé, me voilà depuis cinq ans, malgré beaucoup de longanimité, et trop peut-être, forcé, par d'indignes procédés, de passer quelques jours dans ma ville natale sans y revoir mon père : aucune tentative n'a été faite de la part de ma famille pour changer cette déplorable situation, dont la prolongation est entretenue par les inspirations des prêtres, qui convoitent le faible héritage de ma race (4). » Cette lettre écrite en 1842, nous offre le résumé des embarras

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 78. (24 août 1842.)

(2) HUBERT (René) : *Auguste Comte*, p. 15.

(3) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 78. (24 août 1842.)

(4) *Ibid.*, pp. 78, 79. (24 août 1842.)

d'Auguste Comte avec sa sœur ; on peut remarquer le blâme à l'adresse des prêtres.

Auguste Comte éprouvait « une profonde amertume (1) » d'avoir à s'abstenir de voir son père, et il dit à celui-ci plus tard, « je regrette la longue interruption de nos relations (2) ».

Cette triste situation se prolongea et les sentiments d'Auguste Comte envers sa sœur trouvèrent à s'exprimer à nouveau dans une lettre qu'il écrivait en 1846 à sa cousine : « Alix a depuis longtemps préféré s'emparer de tout en m'ôtant jusqu'à la tendresse paternelle, d'après un odieux système de réticence continue, facilité par mon éloignement perpétuel et surtout par ma noble incurie de mes divers intérêts pécuniaires. Je n'ai vu aucune sincérité, ni dans la lettre qu'elle me fit parvenir à ce sujet en avril 1843, ni dans son apparente tentative pour me voir à Montpellier, malgré moi en octobre suivant, le sixième jour de mon séjour, et au moment où la malle-poste m'attendait pour retourner à Paris. Ces deux formalités n'ont eu à mes yeux d'autre objet réel que de tâcher de persuader au public, et surtout à mon père, que les obstacles à une réconciliation provenaient de moi seul (3). »

La date de cette lettre, et des autres citées plus haut, est significative. Toutes sont écrites avant que Comte ait pu subir l'influence de Mme Clotilde de Vaux, car on est toujours obligé de l'étudier sous ces formules, avant Clotilde ou après Clotilde.

D'ailleurs sous cette influence de Clotilde il commença à changer et à chercher « la satisfaction des purs sacrifices et le charme direct des sympathies universelles, même envers nos persécuteurs (4) ».

(1) *Lettres d'Auguste Comte à M. Vallat*, p. 214. (25 septembre 1839.)

(2) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Louis Comte, p. 101. (5 juillet 1855.)

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 309.

(3) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Mlle Victorine Boyer, p. 111. (16 juillet 1846.)

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 129. (25 juin 1848.)

L'influence conciliante commence à se faire sentir, mais le conflit des émotions continue. Dans la quatrième Sainte-Clotilde, il exprime le désir de voir son père. Il veut aussi visiter la tombe de sa mère. Il doute de la sincérité de sa sœur. « J'en (démarche publique) ai d'ailleurs trouvé aussi une récompense indirecte, et pourtant naturelle qui m'a moins surpris que charmé, dans la réconciliation imprévue qui s'en est suivie avec ma famille. Si mes embarras matériels sont dissipés à temps, je pourrai ainsi, grâce à toi, aller enfin embrasser mon vieux père. Bientôt peut-être, sans cesser de t'invoquer, je pleurerai au loin sur la tombe de ma tendre mère, qui eût tant sympathisé avec toi. Puisse cette satisfaction si désirée compenser alors la suspension de nos entrevues hebdomadaires. Quand même le retour d'affection serait d'abord chez ma sœur, plus affecté que réel, ma sincérité finira, je le sens, par déterminer la sienne, d'après le charme irrésistible des bons sentiments. Puisqu'elle aima jadis, quoique sans retour, la nature féminine ne saurait être assez comprimée en elle pour que ma constante fraternité ne la ramène point à nos anciennes sympathies, malgré leur longue altération, qu'elle doit, comme moi, sentir le besoin d'oublier et de réparer (1). »

L'influence de Clotilde est évidente quand il dit finalement : « Toi, qui me montra si bien l'idéale perfection de ton sexe, tu m'appris aussi à apprécier ses qualités fondamentales, jusque chez les moindres types (2). »

Cette conclusion ne semble pas être un compliment pour Alix Comte, bien que l'adorateur de Clotilde tende ici vers la réconciliation.

Pour cette réconciliation, il apparaîtrait qu'Auguste Comte avait un plan définitif. Il voulait que les fautes du passé ne se répétassent plus. Il avait l'idée que la tolérance devait être la base de l'amitié entre sa sœur et lui, que

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, pp. 129, 130. (25 juin 1848.)

(2) *Ibid.*, p. 130.

l'harmonie devait en être le but, et que la compréhension serait le principe qui gouvernerait leurs relations. Dans la lettre qu'il écrit à sa sœur il annonce son désir d'établir avant tout cette harmonie : « Dans l'intérêt sacré de notre heureuse réconciliation, qui produira, j'espère, une concorde inaltérable, je dois, à ce sujet, m'expliquer, une fois pour toutes, afin d'éviter des tentatives et des désappointements qui pourraient finir par troubler notre harmonie, surtout quand nous nous verrons enfin librement (1). »

Le ton de cette lettre est sérieux et convaincu. Il proclame son désir de paix.

« Ces déclarations franches et cordiales n'ont pas pour but, ma chère Alix, d'altérer aucunement tes propres convictions, que je respecterai toujours profondément. Mais au nom de la paix, je te demande une équitable réciprocité. Ne cherchons donc jamais à nous convertir mutuellement ; ces efforts ne comporteraient pas plus d'efficacité d'un côté que de l'autre ; et ils pourraient troubler notre fraternité renaissante (2). »

Sa sœur accepta les conditions proposées et Auguste Comte fut satisfait. Il dit : « Dans la précipitation de ma dernière lettre, j'avais oublié de te remercier spécialement de ta déclaration de tolérance, dont je reconnais le prix autant que la sincérité. C'est une disposition fort nécessaire dans nos temps de dissidences fondamentales (3). »

A ce moment, ils étaient tous les deux bien préparés à finir leur vie en frère et sœur qui s'aiment. C'est alors que commence leur lutte pour se comprendre l'un l'autre. La défense d'Auguste Comte repose sur ses études profondes, son appréciation de la vie affective, son projet pour la rénovation de la société, et son jugement sur la valeur du catholicisme. Il était dans le caractère d'Auguste Comte de présenter les grandes conclusions de ses études à tout

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, pp. 75, 76. 22 août 1848.)

(2) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 76. (22 août 1848.)

(3) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 78. (28 septembre 1848.)

le monde. Il voulait donc que sa sœur arrivât à comprendre la profondeur de sa pensée. Le 22 août 1848, il lui écrit : « Mes convictions philosophiques et sociales résultent de plus de trente ans de méditations profondes et consciencieuses sur les plus importants sujets de nos recherches, préparées et fortifiées par une longue suite d'études exactes aboutissant toujours à de vraies démonstrations. Tu dois donc penser qu'elles ne sont pas susceptibles d'être ébranlées ou modifiées d'après la répugnance qu'elles t'inspirent (1). »

Dans une autre lettre il lui explique qu'il attache également une haute importance à la vie morale : « Ou tu as mal apprécié mes convictions habituelles ou tu ne les as prises que pour une sorte de parure académique. Il faut donc que je te répète encore une fois combien je préfère infiniment une personne animée de bons sentiments et distinguée par de bonnes actions (même quand elle ne saurait pas lire) au plus savant égoïste que puisse offrir l'ensemble des académies de l'Europe (2). »

Ceci est bien fait pour nous rappeler qu'Auguste Comte s'intéressait non seulement à la vie intellectuelle, mais encore à la vie morale. C'était le désir d'établir sur la terre une vie complète, pleine d'harmonie intérieure et sociale qui occupait ce grand esprit : au milieu de l'anarchie de son époque, il voulait fonder l'ordre et le progrès sur l'amour de l'humanité, et ce projet-là était véritablement, disait-il, le même que celui de sa sœur : « Dans la déplorable anarchie où notre vie doit s'accomplir, chacun n'a qu'une seule manière vraiment noble et heureuse de tendre au triomphe légitime de ses propres principes : c'est de remplacer des discussions stériles ou dangereuses par une concurrence active et salubre. Luttons donc à qui de nous deux éprouvera les meilleurs sentiments et pratiquera la meilleure conduite... Telle sera, ma chère Alix, ma règle

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 76. (22 août 1848.)

(2) *Ibid.*, Lettre à Alix Comte, pp. 83, 84. (12 mai 1849.)

constante dans toutes nos relations ; et j'espère que tu la jugeras digne d'être adoptée par ton cœur et ton esprit (1). »

Il désirait qu'elle comprît son envie de consacrer sa vie à la tâche de réorganiser la société. « Du moins », écrit-il, « ai-je la pure satisfaction de me sentir un consciencieux coopérateur de la réorganisation finale, à laquelle, dès ma première jeunesse, j'ai voué l'ensemble de ma vie (2) ».

Mais il voulait qu'elle sût qu'il ne désirait néanmoins aucune participation active au gouvernement, qu'il estimait que le rôle des philosophes était seulement de donner des conseils. Il lui écrivit : « Dans le grave événement qui s'approche (l'élection du Président de la République), mes principes me défendent de prendre aucune active participation, si ce n'est par mes conseils. Tu sais, d'après mon dernier ouvrage, que les vrais philosophes, qui aspirent au gouvernement spirituel de l'humanité, doivent, suivant moi, s'abstenir scrupuleusement de toute participation quelconque à l'autorité temporelle (3). »

Auguste Comte désirait de toutes ses forces que sa sœur comprît non seulement que sa mission était morale, spirituelle et non temporelle, mais encore qu'il cherchait à introduire l'ordre dans les idées du peuple pour combattre le désordre et l'anarchie, auxquels étaient exposés tous ceux qui avaient perdu leurs croyances théologiques. Il dit : « Il existe déjà un grand nombre d'esprits, dans toutes les classes de la société, sur lesquels les croyances théologiques ont perdu toute emprise, et cette classe tend à s'accroître chaque jour. C'est là un fait évident, que personne aujourd'hui ne saurait contester. Or, mes travaux ne s'adressent directement qu'à de tels esprits, pour les tirer de la dangereuse anarchie qu'y produit la chute des anciennes convictions que je m'efforce de réparer en érigeant des convictions nouvelles, adaptées à cette situation intellectuelle. Une telle entreprise me semble

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 77. (22 août 1848.)

(2) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 75. (10 novembre 1841.)

(3) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 81. (7 décembre 1848.)

mériter l'estime et l'encouragement de toute personne sage, même contraire à mes principes (1). »

Afin de mériter cette sympathie, il envoyait ses livres et ses opuscules à sa sœur pour qu'elle les lût et même qu'elle y fit des objections : « En t'envoyant mon *Discours* », écrivit-il, « je m'attendais aux fraternelles remontrances qu'il a inspirées à ta foi chrétienne (2). » Et il espérait toujours être compris : « Tu sais que ma dernière publication (*le Calendrier positiviste* que je t'envoyai en avril) porte pour épigraphe : vivre pour autrui. Ce n'est point, de ma part, un désir stérile : c'est le résumé de toute ma philosophie, et je m'efforce de plus en plus d'y conformer l'ensemble de ma vie réelle, tant privée que publique (3). » Et un mois après il écrivait : « Je t'ai envoyé, en avril, deux exemplaires de mon *Calendrier Positiviste*, et, en mai, quatre du Programme de mon cours actuel (4). »

Plus tard, lorsqu'il dut renoncer de nouveau à l'amitié de sa sœur, il continue à se bercer de l'espoir qu'elle s'intéresse à ses livres : « En juillet 1851, je publiai le tome premier d'un nouveau grand ouvrage qui formera quatre volumes, dont le second vient de paraître. Tous deux doivent se trouver à la bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier, pour laquelle je les envoyai... (5) ».

En 1855 il continue à la tenir au courant de ses travaux : « Le temps ne m'a pourtant pas plus manqué que la santé puisque l'opuscule (*Appel aux Conservateurs*) qui seul a suspendu mon année de chômage ne m'a pris que sept semaines, achevées à la mi-juillet (6). »

Parallèlement à cet effort pour se faire comprendre de sa sœur par ses livres, on rencontre dans ses lettres des appréciations sur sa religion à elle. Pour lui c'est là un moyen d'établir un rapport de sympathie : « Personne

(1) *Lettres et fragments de lettres*, p. 82. (26 janvier 1849.)

(2) *Ibid.*, Lettre à Alix Comte, p. 75. (22 août 1848.)

(3) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 83. (12 mai 1849.)

(4) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 84. (11 juin 1849.)

(5) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 93. (27 juin 1852.)

(6) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 95. (29 novembre 1855.)

n'a mieux apprécié que moi les bienfaits du christianisme, ou plutôt du catholicisme, qui est à mes yeux le seul christianisme réel... (1). »

Auguste Comte est très sincère ici de même que lorsqu'il fait l'éloge des pays catholiques. Il comprend l'antipathie de sa sœur pour le Protestantisme : « Politiquement, ces spectacles (vains étalages d'une exposition) nous font placer les populations catholiques, surtout l'Espagne et même l'Italie, au-dessous des peuples protestants, quoiqu'elles soient, au fond, plus recommandables, par le cœur et même l'esprit, malgré leur infériorité technique (2). »

Quand il écrit plus tard à son père il renchérit encore sur cette appréciation du catholicisme. Dans ses paroles perce son intime désir de voir s'établir un courant de sympathie entre lui et sa famille.

« La religion de l'Humanité regarde tous les cultes antérieurs comme ses diverses préparations spontanées, encore utiles et même indispensables, à l'immense majorité des âmes actuelles. Elle fait surtout apprécier le catholicisme, dernier et principal précurseur du positivisme. Cette sympathie s'est publiquement caractérisée dans la construction du *Calendrier positiviste* où tous les grands noms catholiques sont mieux honorés qu'ils ne l'avaient jamais été (3). »

Ailleurs il déclare qu'il est heureux d'être né catholique, il raconte qu'il va régulièrement à l'église Saint-Paul, et qu'il lit chaque jour le meilleur livre du catholicisme. Il veut que sa famille sache clairement que sa position est celle d'un ami de sa foi.

« Ma vie privée a spécialement développé ces dispositions de gratitude et de vénération par un long usage journalier du meilleur livre du catholicisme (*l'Imitation*). Depuis dix ans, je relis trois fois chaque année cet incompa-

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 76. (22 août 1848.)

(2) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 95. (29 novembre 1855.)

(3) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie : Lettre à M. Louis Comte, pp. 378, 379. (26 janvier 1857.)

nable ouvrage, à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille. Je termine chaque mercredi mon affectueux pèlerinage hebdomadaire par une demi-heure de pieuse station à l'église Saint-Paul, en souvenir spécial de la haute importance que ma sainte amie et moi savions également attacher à notre naissance catholique qui nous avait spontanément préservés des divagations et fluctuations protestantes (1). »

Ces citations nous révèlent donc qu'Auguste Comte, bien qu'élevé dans le catholicisme, ne comprenait pas l'état d'esprit d'une famille vraiment catholique. Pour celle-ci, l'Église est tout. En elle est la vérité. Elle ne supporte en aucun cas la négation des dogmes de l'Église. L'estime d'un savant placé en dehors de l'Église ne peut avoir de valeur. Auguste Comte n'était pas croyant. Son âme était donc perdue. Et c'est pourquoi on trouve que sa théorie de tolérance mutuelle, les explications de ses études profondes et de son estime pour la vie affective, et l'insistance avec laquelle il proclamait son admiration du catholicisme, ne furent pas suffisantes pour amener une réconciliation durable avec sa sœur.

Il dit d'abord : « Je respecte profondément toutes les convictions quelconques quand elles sont sincères, et il n'y a, de nos jours, de garantie certaine d'une telle loyauté que quand on y persiste malgré des intérêts contraires. Pourquoi ne se conduirait-on pas de même envers moi (2). »

Cette lettre écrite en juin 1849, fut suivie en juillet 1849, d'une autre dans laquelle Auguste dénie à sa sœur la supériorité morale à laquelle elle a semblé prétendre. Il croit être assez généreux en consentant à l'égalité. Il dit : « J'espérais que ta lettre de mercredi me compenserait la précédente. Mais, malgré son apparente modération, elle

(1) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie : Lettre à M. Louis Comte, p. 379. (26 janvier 1857.)
V. chap. V, p. 120.

(2) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 85. (14 juillet 1849.)

vient réellement, après l'avoir relue, de me choquer davantage, surtout par son inconvenante affectation d'une étrange supériorité morale, que je ne puis aucunement admettre... Il faut donc renoncer franchement, ma sœur, à ces choquantes prétentions de supériorité, que je ne peux pas accepter davantage pour le cœur que pour l'esprit. A l'un et à l'autre titre, je crois être assez généreux en consentant à l'égalité (1). »

Et il notifie à sa sœur que son zèle ne lui est pas agréable : « En plusieurs occasions antérieures, tu avais dû voir combien je souffrais de ton zèle indiscret et de tes remontrances déplacées au sujet de nos convictions respectives (2). »

Il précise qu'il exige pour ses propres croyances le respect qu'il accorde à celles de sa sœur : « Puisque, dans ta lettre actuelle, tu regrettes sincèrement de m'avoir choqué, je ne dois plus y penser que pour prévenir tout retour semblable. Je ne te demande envers mes croyances qu'un respect équivalent à celui que m'inspirent toujours les tiennes, en évitant un prosélytisme inopportun (3). »

Auguste Comte est revenu une fois de plus sur son désir de lui voir respecter ses croyances. Plus tard, en 1857, c'est à son père qu'il exprime le même vœu : « Alors, je pourrai dignement revoir le sol natal, sans trouver, même chez ma sœur, des allusions blessantes ou dédaigneuses, que je ne puis ni ne dois supporter de personne, et qui pourraient aujourd'hui compromettre une inappréciable réconciliation (4). »

D'ailleurs ces allusions blessantes ou dédaigneuses ne s'adressaient pas seulement à la religion positiviste. Pendant toutes ces années les difficultés touchant les questions d'argent et d'héritage n'avaient pas cessé de

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, pp. 85, 86. (14 juillet 1849.)

(2) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 86 (17 novembre 1849.)

(3) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 86. (5 décembre 1849.)

(4) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie : Lettre à M. Louis Comte, p. 380. (26 janvier 1857.)

diviser la famille. En retournant en arrière, nous trouvons une lettre dans laquelle Comte écrivait à John Stuart Mill qu'il aurait été heureux d'arranger leurs affaires à l'avantage de sa sœur : « ... tandis que, si on se fût rapporté à ma générosité pour un tel sacrifice pécuniaire, j'y eusse aisément consenti ; trop heureux de conserver à ce prix des affections de famille dont je sens profondément toute l'importance pour le bonheur réel (1). »

Cette lettre avait été écrite en 1842 ; et en 1846, il exprimait les mêmes sentiments à sa cousine : « Tout le monde sait que j'ai toujours regardé ma sœur, comme devant légitimement avoir plus de part que moi à l'héritage paternel, soit parce que son sexe et sa position le lui rendent nécessaire, soit d'après les titres supérieurs résultés de ses soins continus. Si elle avait su s'en rapporter dignement à ma généreuse équité, j'aurais moi-même engagé franchement notre cher père à lui accorder une portion double de la mienne, ce qui dépasse le taux davantage qu'elle semble avouer (2). »

Cette question d'argent était intimement liée à leurs dissentiments religieux. Alix avait un grand désir d'exercer par ce moyen une pression sur les convictions de son frère. Il écrit : « J'ai été surtout choqué de trouver, dans ta lettre, une seconde tentative indirecte pour opposer mes intérêts matériels à mes convictions philosophiques et sociales... Car, ce serait supposer que je puis changer de principes, ou en faire semblant, pour la seule satisfaction de mes besoins pécuniaires (3)... ».

Il est notoire qu'Auguste Comte eut à souffrir de besoins pécuniaires. Mais quel que fût son état de pauvreté, il n'abandonnait point sa détermination de donner au monde ses idées sur la réorganisation de la société. Que sa sœur fût indifférente envers une situation si pénible lui devenait

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 78. (1842.)

(2) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Mlle Victorine Boyer, p. 110. (16 juillet 1846.)

(3) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 85. (26 juin 1849.)

une source de vexation. Il lui écrivait : « Je ne puis pas admettre réellement ton explication tardive au sujet du silence que je t'ai récemment reproché comme un grave symptôme d'indifférence envers ma triste situation matérielle (1). »

Alix avait appris que son frère était en danger de perdre même son domicile et son mobilier. Mais elle était restée silencieuse. C'est alors qu'il annonça sa résolution de ne maintenir envers sa famille que des « relations vulgaires ». Il dit : « L'unique souvenir fâcheux que paraisse devoir me laisser cette crise domiciliaire, concerne l'épreuve trop décisive qu'elle suscita pour la sincérité des nouvelles démonstrations fraternelles. Ma triste sœur apprit alors que j'allais être cruellement expulsé d'un domicile justement chéri, et même exposé à perdre mon mobilier. Quand je fus rassuré sur ce double danger, je m'abstins de lui mander l'issue finale, sans qu'elle m'ait jamais témoigné la moindre sollicitude à cet égard, ni encore moins offert leur intervention quelconque. Depuis cette expérience involontaire, je me fixe irrévocablement à la résolution que je t'annonçais de ne maintenir envers eux que des relations vulgaires, sans aucune entrevue personnelle. Ces ménagements provisoires seront d'ailleurs subordonnés entièrement à la caduque existence du faible père qui seule me les inspire (2). »

Ceci se trouve dans la sixième Sainte-Clotilde, mais il répète ces reproches dans une lettre à sa sœur : « Quand, il y a trois ans, j'eus sérieusement lieu, pendant plusieurs mois de craindre la vente forcée de mon mobilier, pour payer mes loyers arriérés, vous en reçûtes l'annonce avec une froideur caractéristique, et sans vous informer jamais si mes inquiétudes étaient dissipées... (3). »

Cette indifférence de sa sœur a définitivement convaincu le frère qu'elle ne l'aimait pas : « Mes nouveaux désastres

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 87. (14 octobre 1850.)

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, pp. 155, 156. (1850.)

(3) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 93. (27 juin 1852.)

matériels ont ensuite mis en évidence le peu de réalité d'une affection fraternelle qui n'a pu y appliquer que des paroles banales, ou même très froides (1). »

Auguste Comte a employé ici le mot « froide », et, quand on étudie l'opinion qu'il s'était formée de sa sœur, on trouve qu'il fit souvent usage de ce mot. Dans la cinquième Sainte-Clotilde il l'avait déjà employé en même temps qu'il exprimait des doutes sur sa sincérité : « La loyale réconciliation que j'accordai à ma sœur méritait une autre conduite. Cette crise inattendue dévoile trop la sécheresse radicale qu'indique, depuis un an, sa lente et froide correspondance, où quelques démonstrations affectées récompensent si mal la chaleur et la soudaineté de mes épanchements fraternels. Toutefois, je maintiendrai mes manières tant que mon père vivra, sans conserver l'espoir d'aucune tendre réaction habituelle... Mais, après l'inévitable issue, je pousserai ma sœur à des explications décisives, et rien ne me déterminera plus à conserver de fausses relations. Quand même son papisme serait pleinement sincère, la vulgarité de son esprit n'expliquerait point assez l'ensemble de sa conduite actuelle, si son cœur était vraiment fraternel (2). »

Et dans la lettre écrite à Alix le 27 juin on trouve le même blâme sur l'influence de l'Église mêlée aux questions d'argent : « Je reconnus alors que, comme jadis, vous n'aviez jamais cessé de m'enlever, par vos manœuvres et celles de vos prêtres jésuitiques, l'affection de mon père, afin d'accaparer tout l'héritage (3). »

Dans la lettre du 14 octobre 1850, il accuse sa sœur de fanatisme, et aussi d'indifférence : « Un témoignage irrécusable de ce déplorable effet de ton fanatisme combiné avec ton indifférence, c'est que je ne puis plus venir visiter ma famille, sous peine d'aboutir à une entière rupture après

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 89. (14 octobre 1850.)

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 144. (1849.)

(3) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 93. (27 juin 1850.)

un ou deux jours de contact (1). » Son désespoir éclate dans la même lettre : « Malgré la chaleur de mon sincère attachement à ma famille, je sens que maintenant il n'y a plus de confiance entre nous (2). »

Et la conclusion à laquelle il arrive, impossibilité de réconciliation, se trouve dans la lettre du 22 décembre 1850 : « Votre lettre du 29 novembre m'a tellement blessé que j'ai dû m'abstenir d'y répondre. Celle que j'ai reçue avant-hier, loin de rien réparer, confirme mes reproches d'octobre sur votre défaut radical d'affection fraternelle, mêlé d'une sorte d'antipathie fanatique, mal déguisée sous le patelinage chrétien. Mais il nous reste une précieuse affection commune qui me détermine, malgré vos torts, à continuer de vous écrire, surtout d'après la déplorable dépendance où l'infirmité de notre bon père le place envers vous pour me lire et me répondre.

« Après dix-huit mois de patience fraternelle je réduis donc nos lettres, suivant mon annonce d'octobre, à de simples informations mutuelles (3). »

Deux ans plus tard il décide de cesser toute correspondance avec elle : « Toute lettre que vous m'adresseriez désormais, vous serait aussitôt renvoyée sans être ouverte... Mais cette lettre sera la dernière entre nous (4). »

Nous voyons donc, par les jugements que Comte porte sur sa sœur, que son cœur est plein de désespoir et de soupçon à son égard. En 1842 il a parlé à John Stuart Mill de la persévérance de sa sœur depuis vingt ans : « Je ne signale ce dernier symptôme que pour mieux caractériser un système d'exclusion paternelle, suivi depuis vingt ans, peut-être, avec cette longue persévérance que donnent aux femmes la dévotion ouverte et le célibat prolongé (5). »

En 1852, il exprime la même plainte à sa sœur : c'est

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 89. (14 octobre 1850.)

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, Lettre à Alix Comte, pp. 90, 91. (22 décembre 1850.)

(4) *Ibid.* : Lettre à Alix Comte, p. 94. (27 juin 1852.)

(5) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 78. (1842.)

trente ans de persévérance : « ... l'exhérédation frauduleuse que me prépare depuis trente ans votre persévérance vraiment chrétienne (1). »

L'opinion d'Auguste Comte n'a pas changé de 1842 à 1852. Le jugement qu'il avait prononcé sur sa sœur en 1846 est resté le même. Il avait écrit à cette époque : « Que ma sœur continue donc à poursuivre sans obstacle son inique convoitise, sauf les reproches inévitables qu'elle recevra un jour, soit de sa propre conscience, soit même de l'opinion unanime des honnêtes gens : les sophismes et les intrigues des prêtres ne pourront jamais l'affranchir de cette double réaction, justement liée à toute conduite déloyale (2). »

En 1852, il prononce sur elle des paroles de condamnation très simples, mais très fortes, dans la huitième Sainte-Clotilde. Il dit à Clotilde qu'elle sera « toujours la seule fille véritable (3) » de sa mère à lui.

D'ailleurs en dépit de l'échec de ses tentatives et de la rupture de leurs relations épistolaires, Auguste Comte n'avait jamais entièrement renoncé à un rapprochement. Ce fut lui qui en prit de nouveau l'initiative en 1855, ainsi qu'on le voit dans la onzième Sainte-Clotilde : « ... mon perfectionnement privé s'y est consolidé, en éliminant tous les sentiments répulsifs quelque légitimes qu'ils soient. C'est ainsi que surgirent envers mon vieux père, et même quant à ma malheureuse sœur, les dispositions qui m'ont graduellement conduit à l'heureuse réconciliation que je viens d'accomplir (4). »

Il en parle également à son père en 1857 : « ... la précieuse réconciliation dont je pris, en 1855, la digne initiative... Quoique je vous aie toujours reconnu naturellement tolérant, j'ai lieu de craindre qu'il ne soit autrement

(1) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Alix Comte, p. 92. (27 juin 1852.)

(2) *Ibid.* : Lettre à Mlle Victorine Boyer p. 114. (31 août 1846.)

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 182. (1852.)

(4) *Ibid.*, Onzième Sainte-Clotilde, p. 223 (1855).

chez ma sœur, si j'en crois sa réputation locale (1). »

C'est évident que cette situation déplorable occupait les amis de la famille. Le mal était envenimé par leurs paroles. Par exemple, Alix Comte dit dans sa lettre du 29 novembre 1850 : « Elles me disaient : n'y comptez pas, votre frère vous déteste (2)... »

Et une des causes de dissentiments entre les deux fut d'abord l'aversion, puis ensuite une certaine sympathie que sa femme inspirait à sa famille. Comte, dans une lettre à son père, accuse Alix d'avoir exercé une influence contre Caroline : «... je suis persuadé que cette injuste et persévérante animosité envers ma femme ne vous est point naturelle (surtout à toi), et qu'elle tient principalement à l'influence que ma sœur exerce sur vous (3). »

Mais après six ans de séparation d'avec sa femme, Comte écrivit à sa sœur : « Je dois, une fois pour toutes, vous prier tous deux de ne jamais me solliciter, d'aucune manière, en faveur de Mme Comte. Celle qui a vécu dix-sept ans auprès de moi sans apprécier (je ne dis pas mon esprit, peu m'importe) mais mon cœur, ne mérite point que je consente jamais à la revoir. Vous pouvez compter que cet arrêt est irrévocable, après six ans de séparation (4). »

Après un examen attentif de toutes ces difficultés, nous devons dire qu'une entière réconciliation entre Auguste Comte et sa sœur était chose impossible ; néanmoins un rapprochement eut lieu, ainsi que nous l'avons vu, et Auguste put alors donner libre cours à ses inquiétudes et à ses bons sentiments envers son père (5). Il exprime même sa gratitude envers sa sœur pour le grand service

(1) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie : Lettre à M. Louis Comte, p. 378 (1857.)

(2) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre d'Alix Comte, p. 258. (29 novembre 1850.)

(3) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série : Lettre à M. Comte, p. 48.

(4) *Ibid.*, quatrième série, Lettre à sa sœur, p. 52.

V. chap. I, p. 6.

V. aussi chap. III, p. 35.

(5) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Louis Comte pp. 102-105 (1855-1857).

qu'elle n'avait jamais cessé de lui rendre en consacrant à son père toute son existence (1). C'était ce qu'il avait déjà écrit en 1846, à sa cousine Mlle Victorine Boyer (2). Il est important de se rappeler que son ressentiment envers sa sœur n'allait pas jusqu'à lui faire oublier sa dévotion à l'égard de leur père.

Et quand il écrivit son testament il se souvint d'elle : « ... je lègue à ma sœur (Mlle Alix Comte, 2 rue Fournarié, Montpellier) mon image hollandaise encadrée... (3) »

Telle fut la conclusion d'une lutte pitoyable entre le grand philosophe et sa sœur. Il semble que chacun soit resté finalement sur ses positions ; la tolérance rêvée par le frère ne régna jamais ; l'idéal de sympathie mutuelle qui était le sien ne fut pas atteint. Nous le voyons chercher sans cesse de bonnes relations avec son père, mais là encore Alix se trouve toujours sur son chemin : « Sachant... qu'une réunion sincère ne peut nullement s'opérer entre mon père et moi, sans le concours affectif de ma sœur (4) », dit-il. Il était donc forcé de chercher à maintenir de bonnes relations avec elle.

Pour arriver à l'entente Auguste Comte eût été heureux de sacrifier à sa sœur une double portion d'héritage ; ce qu'il ne pouvait lui accorder, c'était de changer ses principes (5). Alix m'apparaît avant tout comme une catholique ardente dont tous les efforts tendaient à défendre l'Église, et aussi à convertir son frère (6).

En étudiant l'influence d'Alix Comte sur Auguste, nous devons la considérer uniquement au point de vue de l'impression qu'elle a produit sur lui, de ses opinions sur

(1) *Lettres et fragments de lettres*, p. 101 (1855.)

(2) *Ibid.* : Lettre à Mlle Victorine Boyer, p. 108 (1846.)

(3) *Testament d'Auguste Comte*, p. 19 (1855.)

(4) *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Victorine Boyer, p. 114. (31 août 1846.)

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série : Lettre à Mme Marie, p. 78 (1845).

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, pp. 139, 146, 147, 269, 275.

(5) V. p. 24.

(6) V. p. 23.

elle, de la conception qu'il s'est formée de son caractère. Or, pour lui elle était froide, dure, zélée, fanatique, coupable de trente ans de convoitise. Elle était une femme d'intérieur qui soignait bien son vieux père, et qui était docile à la voix des prêtres. Son partage, c'est le patrimoine, la mort, l'église sombre, et dans l'autre monde le salut de l'âme. C'est l'idée de la damnation éternelle, d'une vie sans romance, sans gaieté, sans rapports sociaux qu'on rencontre dès qu'on suit Auguste Comte dans ses pensées sur sa sœur.

Nous la voyons oublier son frère, le frère que le monde estime, pas pour sa perfection, mais pour ses efforts prodigieux. Elle oublia son travail extrême. Elle ne voulut pas savoir qu'il allait perdre maison et mobilier, et qu'il était sous la menace d'habiter une chambre froide et sombre. Lui qui fournissait un effort gigantesque pour systématiser la vie humaine, serait abandonné à sa pauvreté. Peu importait à sa sœur, elle ne l'aiderait pas. Alix n'avait en vue que le salut dans la vie future, son frère que l'organisation de la vie sur terre. Elle n'avait que mépris pour ses idées et lui détestait le dogme du salut personnel. Il y voyait l'égoïsme opposé à l'altruisme.

Ces différences de caractères très marquées entre les deux antagonistes aggravaient encore le conflit. Tout ce que l'Église enseigne, Alix l'acceptait, c'était là sa vérité. Dès sa quatorzième année (1) Auguste refusa d'admettre tout principe qu'il n'eût établi par ses recherches ou ses expériences personnelles. Il se défendit toujours de s'être laissé influencer par qui que ce soit, Clotilde excepté.

Aussi, dès l'instant où Comte affirma son indépendance intellectuelle, les douloureux tiraillements commencèrent. Désormais Alix agira sur la vie affective de son frère en éveillant dans son âme des sentiments complexes de tristesse, de douleur et de colère.

Enfin l'influence de Clotilde viendra comme un clair rayon adoucir l'amertume de ces tristes relations. C'est

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 9.

en s'adonnant à son culte qu'il commencera à avoir des pensées plus généreuses envers sa sœur, et à faire des efforts pour une réconciliation et une compréhension mutuelle. Le combat intérieur d'Auguste Comte continuera durant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il se résigne finalement à avoir envers elle une attitude plus calme, plus indifférente aussi, sorte de trêve entre des adversaires restés sur leurs positions.

Une autre forme de l'influence d'Alix fut de fournir à Auguste des raisons très sérieuses de se discipliner pour conformer sa conduite à son système de religion.

Alors, en résumant son influence sur l'idée qu'Auguste Comte se faisait du rôle des femmes et sur la place qu'il leur a attribuée dans son système de sociologie, on peut dire qu'elle ne dut lui inspirer ni respect, ni admiration pour les femmes ; mais que pendant les longues années où elle fut en conflit avec lui, elle le fortifia dans l'opinion que les femmes sont toujours très conservatrices. Cette idée devint finalement le principe sur lequel il établit le régime de sa religion. Il croit que les femmes sont une grande force pour la conservation de l'ordre établi ; mais jamais une aide au progrès, hormis les femmes exceptionnelles. Donnez aux femmes les règles d'une religion et elles les appliqueront toute leur vie, sans y rien changer, sans varier elles-mêmes. Il ne perdit jamais cette conviction que les femmes sont conservatrices et c'est en le fortifiant dans cette opinion qu'Alix apporta sa contribution à l'édifice philosophique de Comte.

CHAPITRE III

L'INFLUENCE DE SA FEMME

« To sorrow
I bade good morrow,
And thought to leave her far away behind ;
But cheerly, cheerly
She loves me dearly :
She is so constant to me, and so kind ;
I would deceive her,
And so leave her,
But ah ! she is so constant and so kind. »

« Après avoir tant tourmenté ma jeunesse, ne troublez pas la fin de ma maturité (1). »

Le destin qui refusa à Auguste Comte la compagnie d'une mère qu'il pût aimer, et qui lui donna une sœur si hostile, aurait dû, en compensation, pensons-nous, lui donner pour compagne une femme aimante, adorable, sympathique. Ce génie, pour poursuivre en paix ses études et ses méditations, aurait eu besoin d'un parfait bonheur conjugal. Mais non, le destin toujours plus cruel lui refusera encore cette faveur.

Sa femme, Caroline Massin de son nom de jeune fille, était habile, belle et ambitieuse, née pour être riche, pour exercer, socialement et politiquement, une grande influence. Elle possédait tous les dons nécessaires pour mener une vie active et dominatrice, mais elle n'était pas faite pour être la femme d'un penseur pauvre.

Néanmoins, nous présenterons le conflit entre eux presque entièrement du point de vue du philosophe lui-même. Les arguments en faveur de la cause de Caroline

(1) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, p. 139.

ont été fort bien exposés par ses amis (1). Tandis que dans cette thèse nous cherchons seulement à établir quelle influence elle eut sur l'existence et l'œuvre de Comte. Les paroles, les sentiments, les opinions de celui-ci peuvent nous servir de guide dans la recherche de cette influence. Si nous en croyons Comte, tant qu'elle resta auprès de lui, leur vie ne fut que discussions et querelles ; il se révoltait contre sa tyrannie ; il préférait fuir son intérieur et s'égarer en de longues promenades : son travail en était retardé. L'homme qui voulait systématiser le monde, se débattait au milieu de la confusion domestique.

Ce désordre continu cessa pourtant un jour, et Mme Comte quitta la maison de son mari. Le choc de cet abandon, joint à d'autres causes, fut si violent qu'Auguste perdit la raison, et tenta même, plus tard, de se suicider. Après le retour de Caroline, les dissensions reprirent, et ce ne fut qu'après que sa femme l'eût quitté pour la quatrième fois qu'Auguste trouva finalement la force de résister à de nouvelles vellités de retour.

Sa décision ne mit malheureusement pas fin aux souffrances qu'elle lui causait. Sa lutte avec elle devait continuer jusqu'aux derniers instants de sa vie. Le destin avait décidé qu'elle vivrait plus longtemps que lui.

Pour déterminer le rôle qui revient à cette femme dans la vie d'Auguste Comte, nous allons essayer d'examiner successivement, d'abord les fautes dont il a jugé nécessaire de s'accuser lui-même vis-à-vis d'elle, puis l'opinion qu'il avait d'elle au point de vue intellectuel, et son attitude générale envers elle. Ceci nous permettra de nous faire une idée aussi exacte que possible de l'influence qu'elle a pu exercer sur le grand penseur.

Les torts d'Auguste Comte envers sa femme :

Toutes les suites malheureuses de la mésalliance qu'avait contractée Auguste Comte ne sont pas unique-

(1) V. LATTRE F., *Auguste Comte et la Philosophie Positive*.

ment imputables à sa femme. Il a porté sur lui-même à ce sujet un jugement sévère en déclarant que son mariage avait été la seule faute grave (1), irréparable (2), capitale (3) de toute sa vie.

Il se reproche aussi de s'être marié sans le consentement de son père. L'aversion que sa femme inspirait à sa famille fut une des causes des dissentiments qui éclatèrent entre Auguste Comte et les siens (4), ce qui contribua encore à augmenter la tristesse de sa vie.

Auguste Comte a avoué s'être marié sans amour (5). Personne ne peut nier que ce ne fût là une des causes de conflits douloureux entre sa femme et lui. Les lettres (6) à Mme Comte pendant l'époque de leur cohabitation, ne témoignent pas en effet d'un amour ardent, mais elles révèlent cependant un désir de sympathie.

Lui, qui s'est jugé lui-même « ni beau, ni agréable », avait choisi une femme qui, croyait-il, devait l'aimer par gratitude (7). Mais pour l'entourer de cette gratitude, il n'avait pas été prendre une fille de la campagne, dépourvue de toute ambition sociale ou politique. Sa femme était habituée à la ville, elle possédait un caractère orgueilleux et ambitieux, elle y joignait des dons d'intelligence. Auguste Comte a reconnu la supériorité intellectuelle de sa femme. Elle a incontestablement montré une grande habileté à se l'attacher. Comprenant que le meilleur moyen d'arriver à son cœur était de flatter son amour pour les mathématiques, elle lui avait demandé des leçons d'algèbre. Il a dit dans l'addition secrète à son Testament : « sous prétexte de leçons d'algèbre... (8). »

(1) *Système de Politique Positive*, Invocation finale, t. IV, p. 555.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Littré, p. 49.

(3) *Ibid.* : Lettre à Mme Comte : p. 38.

(4) Lettres d'Auguste Comte à M. Valat, p. 216.

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série : Lettre à M. Comte, pp. 42-48.

Ibid. : Lettre à sa sœur, p. 52.

V. Chap. premier, p. 6. Chap. II, p. 29.

(5) *Testament d'Auguste Comte* : Lettre à Littré, p. 49.

(6) *Lettres et fragments de lettres*, pp. 120-175.

(7) Addition secrète au testament, p. 36^e, et Lettre à Littré, p. 49.

(8) *Testament d'Auguste Comte*, Addition Secrète, p. 36^d.

Son opinion sur elle au point de vue intellectuel :

Son admiration pour les dons intellectuels de sa femme s'exprime, en 1842, de la façon suivante : « Une femme douée d'une rare élévation à la fois morale et intellectuelle... (1). » Ailleurs il lui accorde une réelle supériorité : « ma propre femme qui... possède réellement plus de force mentale, de profondeur et en même temps de justesse que la plupart des personnages... (2). » Et il lui écrit, en 1847, parlant de Clotilde : « Avec un esprit non moins distingué que le vôtre... (3). » Il me semble que voilà le plus beau compliment qu'Auguste Comte pouvait adresser à sa femme.

En 1849 il loue le talent de discussion qu'il a trouvé chez elle et qu'il était si bien à même d'apprécier : « Tout en appréciant, s'il y a lieu, l'adhésion d'un esprit aussi distingué... ses éminentes facultés de discussion et de propagation... (4). » Il éprouve de l'admiration pour son énergie, dont il n'avait que trop eu à subir les effets : « Toujours douée de beaucoup d'esprit et jadis d'une grande énergie... (5). » Mais nous verrons plus loin qu'à l'époque où sa femme se rallia au positivisme, il a douté de la sincérité de ses convictions.

Son attitude générale envers elle :

Après avoir exposé l'opinion du philosophe sur les dons intellectuels de sa femme, nous avons encore à étudier son attitude générale envers elle pendant leurs démêlés. Il a blâmé les « torts de son caractère et de son éducation (6) ». « Elevée dans de vicieux principes et suivant une fausse appréciation de la condition nécessaire de son sexe dans l'économie humaine... (7). »

Cette appréciation date de 1842 ; en 1851 il a de nouveau

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 75. (1842.)

(2) *Ibid.*, p. 186.

(3) *Testament d'Auguste Comte* : Lettre à Mme Comte, p. 41.

(4) *Ibid.* : Cinquième Sainte-Clotilde, p. 143. (1849.)

(5) *Ibid.* : Lettre à Littré, p. 48 (1851.)

(6) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 76.

(7) *Ibid.*, p. 75.

déploré les conditions dans lesquelles elle avait été élevée. « Son éducation exceptionnelle ne fit que développer cette mauvaise organisation... (1). »

Partant de ce point de vue, il a souvent montré une tendance à excuser les torts de sa femme envers lui. Bien qu'il connût sa triste histoire, ses intentions envers elle restèrent toujours honorables, et il tint à les réaliser malgré l'opposition qu'il rencontrait au sein de sa famille. Il dit dans *l'Addition Secrète* de son *Testament* : « Après dix mois de cohabitation, je fus ainsi conduit à réaliser, dans le même domicile, le fatal mariage auquel mon père avait légalement cessé de résister (2). »

Et nous notons, dans une lettre écrite à son père en 1832, qu'il l'a défendue : « ... et le bonheur domestique dont je jouis avec elle depuis les cinq ans qui se sont écoulés déjà après ma guérison, tout cet ensemble suffirait pour démontrer au plus incrédule et au plus prévenu que rien ne peut plus excuser votre injuste et opiniâtre animosité à son égard (3). »

Les liens conjugaux une fois contractés, il les regarda comme indissolubles. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet dans une lettre à John Stuart Mill : « ... je suis persuadé que, malgré mon cas individuel, de nature heureusement exceptionnelle, quoique aujourd'hui trop peu rare, je ne tarderai point à vous ramener à mon opinion sur l'importance sociale de la pleine indissolubilité du mariage, dernier complément indispensable de l'institution monogamique... (4). »

Fidèle à cette conception catholique du mariage, il a

(1) *Testament d'Auguste Comte* : Lettre à Littré, p. 49.

V. p. 56.

(2) *Testament d'Auguste Comte* : *Addition Secrète*, p. 36^e. (1856.)

(3) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série : Lettre à M. Comte, p. 46.

V. chap. premier, p. 5.

V. aussi chap. II, p. 9.

(4) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 85 (1842).

V. la Lettre Philosophique sur le Mariage, *Testament*, p. 240¹. (1846.)

V. *Testament d'Auguste Comte* : Dédicace, p. 113. (1846.)

pardonné à sa femme d'avoir quitté la maison, et, à trois reprises, il l'a reçue de nouveau chez lui jusqu'à leur quatrième séparation qui fut définitive. Les absences de la mauvaise épouse avaient été fréquentes comme nous pouvons en juger par cette lettre à M. Littré : « Il faut ici passer sous silence les escapades secondaires, bornées à demeurer quelques semaines en hôtel garni, sous le moindre prétexte. Ces cas seraient presque innombrables, dès le début de notre ménage. Quant aux séparations principales, persistant davantage et suscitant des arrangements pécuniaires, ma lettre du 10 janvier 1847 vous apprend déjà qu'il y en eut trois avant celle qui fut irrévocable (1). »

Mme Comte avait été mise en garde contre les résultats de ses écarts : « Après que vous m'eûtes quitté, pour la troisième fois sérieuse, en mai 1838, quand je consentis à vous laisser rentrer sans toutefois vous en avoir aucunement sollicitée, je vous avertis formellement que la quatrième séparation serait éternelle. Je vous ai ensuite répété souvent ce loyal avis... je vous ai prodigué à cet égard les remontrances et les annonces que mon devoir exigeait (2). »

Aussi, après ce dernier abandon du foyer conjugal par sa femme, le philosophe se crut-il en droit de ne plus se laisser fléchir. « Soyez bien convaincue que la situation est irrévocable, et que je ne vous reverrai jamais... prenez-y garde, Madame ; toute tentative semblable ne pourrait que vous devenir très funeste. J'aime beaucoup la paix, mais sans craindre la guerre d'aucune espèce... Trois mois après votre départ, j'avais déjà laissé voir ma finale situation domestique presque aussi publiquement qu'aujourd'hui (3). »

Et à M. Littré il dit en 1851 : « Si la coupable... garde enfin le silence convenable, elle obtiendra de moi une équivalente attitude, tempérée même par la sollicitude naturelle que je lui conserverai de loin (4). »

(1) *Testament d'Auguste Comte* : Lettre à Littré, p. 50. (1851.)

(2) *Ibid.*, Lettre à Mme Comte, p. 40. (1847.)

(3) *Ibid.* : p. 40. (1847.)

(4) *Ibid.* : Lettre à M. Littré, p. 53. (1851.)

Cette attitude généreuse ne devait jamais se démentir : en effet, même après que la rupture fût devenue définitive, Auguste Comte accepta sans hésiter le devoir qui découlait pour lui de l'idée qu'il se faisait de l'indissolubilité du mariage : il consentit volontairement (1) à sa femme une « pension annuelle de trois mille francs (2) ». Dont il dit d'ailleurs à John Stuart Mill : « ... ce n'est pas trop chèrement acheter la paix (3). » Ce devoir qu'il s'était imposé n'avait pas reçu l'approbation de tous ses amis, comme le montrent ces lignes à John Stuart Mill : « Je suis heureux d'apprendre que, contrairement au plus grand nombre de mes amis, vous avez apprécié essentiellement comme moi ma conduite au sujet des arrangements pécuniaires nécessités par cette séparation (4). »

Les circonstances l'amènèrent, au bout de quatre années à trouver cette charge trop lourde pour son budget : « Depuis le début de cette année j'ai définitivement réduit à deux mille francs, au lieu de trois mille, la pension annuelle de ma femme... (5) »

Mais il ne s'est jamais soustrait aux « devoirs pécuniaires (6) », dont il s'était loyalement chargé et qu'il devait remplir jusqu'à ses derniers instants ; nous le voyons s'inquiéter même d'en léguer l'accomplissement à ses disciples après sa mort, quand il dit : « L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée dès ma jeunesse (7). »

Ce n'est que poussé à bout par les exigences de Mme Comte, qui lui avait écrit, à propos d'un retard mis

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 76. (1842.)

(2) *Ibid.*, p. 76. (1842.)

(3) *Ibid.*, p. 76. (1842.)

(4) *Ibid.*, p. 86. (1842.)

(5) *Ibid.*, p. 408. (1846.)

(6) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Coltille, p. 143 (1847), et lettre à Littré, p. 47.

(7) *Ibid.*, p. 16.

N.-B. — Un subside, réuni par les soins des amis et des disciples d'Auguste Comte lui était servi régulièrement à partir de l'année 1848.

à lui servir sa pension : « ... j'ai refusé de l'argent, je n'en ai jamais demandé... Si vos revenus ne vous permettent pas de me soutenir au dehors, je rentrerai. Je n'ai point d'autres ressources que celles qui me viennent de vous (1) », que le philosophe faisant appel à toute son énergie pour se protéger contre elle, répondit à cette menace par une autre. Il dit : « Afin de mieux prévenir d'inutiles efforts, je vous avertis cependant, une seule fois pour toutes, que, si vous faisiez à cette fin une tentative réelle, je formerais aussitôt une demande légale en séparation de corps (2). »

« Réfléchissez aussi que, si de nouvelles tracasseries me forçaient enfin à une séparation légale, le tribunal qui la prononcerait vous y assignerait, dans ma présente position une pension annuelle fort inférieure à vos deux mille francs actuels (3). »

Trois ans plus tard nous voyons qu'il est demeuré sur ses positions défensives : « Mais, sous de nouvelles provocations, mon profond amour de la paix ne m'empêchera jamais de soutenir dignement la guerre, que je pousserai, s'il le faut, jusqu'à faire prononcer la séparation légale, suivant l'annonce qui termina ma lettre du 10 janvier 1847 (4). »

Il est sûr d'être dans son droit ; sûr même d'avoir gardé « une généreuse réserve », « un généreux silence (5) ». Et en 1851, il dit à M. Littré sur ses « cordiales représentations » : « Ce qu'elles renferment d'involontairement injuste m'offre un résultat naturel du généreux silence que j'ai toujours gardé auprès de vous envers une femme coupable (6)... »

Si Auguste Comte, pour se défendre, a jugé nécessaire plus tard de sortir du silence dont il avait couvert les torts

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Mme Comte, pp. 37, 38. (1847.)

(2) *Ibid.*, Lettre à Mme Comte, pp. 40, 41 (1847.)

(3) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série : Lettre à Mme Comte, p. 133. (1849.)

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Littré, p. 54. (1851.)

(5) *Ibid.*, Deuxième Addition, p. 31. (1856.)

(6) *Ibid.*, Lettre à Littré, pp. 46, 47. (1851.)

d'une « femme indigne (1) », nous n'en devons donc pas moins reconnaître les efforts du malheureux grand homme pour conserver toujours vis-à-vis d'elle, jusque dans la rupture, une attitude pleine de dignité et même de générosité.

L'influence de Mme Comte sur son mari :

Après avoir analysé la conduite d'Auguste Comte envers sa femme, commençons maintenant à rechercher quelle influence elle a pu exercer sur la personnalité de son mari.

Pour entreprendre une étude scientifique de ce genre il nous aurait fallu être à même d'établir un diagnostic sur la condition physique et mentale de celui-ci, premièrement avant les troubles amenés par Caroline dans sa vie domestique, ensuite durant la période de sa lutte quotidienne avec elle, et enfin lorsqu'il eut retrouvé la paix dans la séparation définitive.

De telles certitudes ne nous sont malheureusement permises, et nous en sommes réduits sur ce sujet à des déductions qui risquent d'être défectueuses par suite de notre impuissance à réunir les éléments de la cause.

Ce que nous croyons cependant pouvoir avancer, c'est que l'influence de Caroline sur son mari a eu des résultats plus pénibles que s'il se fût agi d'un homme d'un autre caractère, mu par d'autres ambitions, d'un homme moins intellectuel, moins sensible, et aussi de santé plus robuste.

Il a constaté, lui-même, le résultat désastreux produit sur son état physique par sa première séparation d'avec sa femme ; lorsqu'il a indiqué deux causes à sa maladie cérébrale : l'ébranlement provoqué par sa triste situation domestique et aussi « un excès intellectuel » : « La première s'accomplit en mars 1826, après un an de mariage. Sa réaction morale concourut avec un excès intellectuel à déterminer ma grande maladie cérébrale (2). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 5.

(2) *Ibid.*, Lettre à Littré, p. 50. (1851.)

Nous voici donc en présence d'une situation tragique : Caroline est partie, Auguste est atteint d'aliénation mentale, la scène devient dramatique et symbolique. La mère, Rosalie Boyer, s'érige en représentant de la religion, qu'elle dit tendre et sympathique, pour guider les pas de son fils et de sa volage épouse vers l'Église afin de célébrer le mariage religieux qui consacrera l'union permanente, indissoluble du malheureux aliéné et de la femme qui ne peut vivre en paix avec lui. Voilà Auguste lié pour toute sa vie à une femme qui le tourmente dans sa propre maison, et qui le rend fou quand elle en sort. Comte a apprécié de la façon suivante les résultats de son mariage : « Pendant dix-sept ans de cohabitation, j'ai souvent conçu ainsi des pensées de suicide, auxquelles j'aurais probablement succombé, malgré mes fermes principes, si la profonde amertume de ma situation domestique n'eût été surmontée par le sentiment croissant de ma mission sociale (1). »

C'est donc sa mission sociale qui a soutenu ce génie pendant les longues années qu'il avait encore à passer avec sa femme. Il a continué son travail au milieu des chagrins domestiques et des problèmes d'argent. Il était en effet, comme nous l'avons vu plus haut, possédé par la mission à laquelle il se sentait appelé : rénover, régulariser, réorganiser la société. Qu'il eût eu, ou non, une maison tranquille, une femme sympathique, des ressources suffisantes, que sa santé ait été vigoureuse, ou débile, il était né pour penser profondément, il devait exprimer ses idées sur la sociologie et la religion. Peut-être dira-t-on qu'il ne mérite pas d'éloges pour avoir accompli ce qui était pour lui une nécessité de nature ? Ce que nous savons, en tous cas, c'est qu'il a poursuivi sa tâche et surmonté la pauvreté, la faiblesse de sa constitution, et les désordres de toutes sortes dont sa maison était le théâtre. C'est en cela que réside, pour nous, la raison suprême que nous trouvons de l'honorer. Sans nous inquiéter ici des résultats de ses

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Littré, pp. 51, 52. (1851.)

méditations et de ses études, de la vérité de ses conclusions ou de sa grande influence sociologique, nous sentons le besoin de nous incliner devant un homme qui, tout en travaillant comme professeur, en gagnant sa vie au jour le jour, a trouvé dans une semblable situation l'énergie d'édifier son œuvre scientifique et philosophique au milieu de la mélancolie et la désolation de sa vie personnelle. Ses courageuses paroles à John Stuart Mill sont, pour nous extrêmement pathétiques : « Aussi tous mes travaux philosophiques se sont-ils préparés et accomplis... sous le poids très grave des embarras matériels, mais encore au milieu des perturbations plus douloureuses et plus absorbantes résultées de la quasi-continuité du degré le plus intime de la guerre civile, le duel domestique (1). »

Les travaux philosophiques auxquels Auguste Comte fait allusion ici sont ces recherches d'ordre scientifique qui lui ont valu l'estime des savants et l'ont placé au nombre des grands hommes. Et c'est sous le poids de l'influence néfaste et perturbatrice de Caroline qu'il a écrit de tels livres ! Il s'est plongé dans ses études, explorant le champ des sciences exactes pour y trouver l'explication du passé, la compréhension du présent et l'espérance en l'avenir.

S'il n'a pas atteint alors « le cœur » de l'humanité, il a interrogé les connaissances humaines pour y découvrir les indications sur lesquelles il allait fonder sa sociologie. Nous avons peut-être à noter dans ce travail une influence utile de Caroline dont la conduite en le détournant de toute envolée poétique força sa pensée à s'absorber dans les réalités matérielles, à se réfugier exclusivement dans les sciences. Mais n'oublions pas qu'elle a bien certainement été la cause de plusieurs années gâchées, l'obstacle à des ouvrages qui auraient pu être écrits, comme en témoignent d'ailleurs les paroles adressées en 1851 par Auguste Comte à M. Littré, et qui renchérissent encore sur celles où il parlait de ses « duels domestiques ». Le génie y déplore le

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 75. (1842.)

temps précieux qu'il a perdu : « Mes travaux philosophiques en furent notablement entravés. Si mon grand ouvrage me tint douze ans, ce ne fut pas seulement par ses difficultés propres et mes embarras matériels. J'estime que mes troubles domestiques y influèrent pour un bon tiers. Mes trois derniers volumes, constituant sa principale moitié, furent accomplis en moins de quatre ans ; parce que mon énergie tardive avait, depuis 1838, rendu mon intérieur moins insupportable. Tout l'ouvrage pouvait donc s'achever en huit ans, au lieu de douze, si j'avais toujours possédé cette demi-tranquillité. Loin de m'offrir l'appui domestique qui facilite ordinairement les grands travaux d'esprit, mon intérieur me présenta sans cesse un obstacle capital, qui ne fut pas le moins difficile à surmonter (1). »

L'intérieur que lui créait sa compagne ne lui offrant qu'agitation et obstacles, il avait pris l'habitude de faire de longues promenades. Il marchait sans fin, et, en marchant, il pensait tantôt à ses affaires domestiques, tantôt à sa philosophie et les deux courants d'idées se heurtaient péniblement dans son cerveau. Il s'éloignait pour obtenir la paix : cette paix que nous le voyons plus tard se réjouir d'avoir enfin trouvée auprès de Clotilde : « C'est la disposition sédentaire qui, grâce à mes tendres préoccupations, remplace définitivement mes anciennes habitudes de promenade exagérée, contractées d'abord sous l'impulsion naturelle du long besoin de fuir le plus possible un douloureux intérieur (2). »

Quand il rentrait chez lui c'était pour voir recommencer la lutte. La femme, que Comte s'était choisie, ressemblait à sa sœur par la ténacité de son caractère. Enfin : « Après quatre nouvelles années d'indignes luttes journalières, une inqualifiable conduite poussa Mme Comte à son quatrième et dernier abandon du toit commun (3). »

Ces deux êtres, sans rompre le mariage indissoluble

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Littré, p. 52. (1851.)

(2) *Ibid.*, Lettre à Clotilde, N° 168, p. 528. (1846.)

(3) *Ibid.*, Lettre à Littré, p. 51. (1851.)

qui les lie, auraient-ils enfin trouvé la paix dans une séparation de fait ? Hélas, aussi bizarre que cela nous puisse paraître, il faut bien nous rendre à l'évidence : Auguste Comte était loin de considérer le départ de sa femme comme propice à son travail. Il l'a confié à John Stuart Mill : « Cette séparation, dès longtemps préméditée... m'a été d'abord annoncée brusquement, au mois de juin, au milieu de la principale élaboration de mes conclusions philosophiques... Sentant le danger d'une telle crise en un tel moment, j'ai exigé et obtenu que l'accomplissement en fût différé jusqu'au commencement d'août ; ce qui m'a permis de terminer entièrement mon ouvrage dans le temps strict que me laissaient mes devoirs professionnels (1). »

Pauvre malheureux grand homme qui a peur de sa femme à son foyer et la fuit dans de longues promenades ; mais qui craint néanmoins pour son équilibre mental le choc moral résultant de l'indignité d'un nouvel abandon. Cependant une heure arrive enfin, comme nous l'avons vu plus haut, où le cœur du grand philosophe dut prendre une grave résolution : lorsque l'indigne compagne l'eut quitté pour la quatrième fois, il a refusé de la laisser rentrer chez lui. Mais la plaie n'en continuera pas moins à saigner longtemps encore.

Plus tard, en 1849, un jour qu'Auguste Comte, bien préparé à donner un de ses cours de religion, est devant son auditoire, parmi ses amis, ses disciples, ses critiques, il aperçoit sa propre femme. Sortie de sa vie privée, Mme Caroline Comte est entrée dans sa vie publique. Elle a trouvé ce dernier moyen de torturer son mari. A partir de cet instant elle suivra assidûment ses conférences.

Cette intrusion dans la seule place vulnérable qu'offrait sa vie, fut pour Auguste Comte une nouvelle cause de détresse et de chagrin. Il a laissé éclater le désespoir qu'il

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, pp. 76, 77. (1842.)

en ressentit dans la cinquième Sainte-Clotilde : « Dans cet auditoire exceptionnel, où chaque élément occidental est déjà représenté, la mémorable assiduité de quelques dames m'a fait tristement distinguer la persistance infatigable de celle qui mérite si peu mon nom... Mais je crois surtout devoir attribuer cet étrange succès au fol espoir d'obtenir ainsi son retour graduel au foyer qu'elle abandonna irrévocablement deux ans avant ma première rencontre avec ma seule épouse véritable... j'éviterai soigneusement qu'il s'en suive aucuns rapports personnels. A une première lettre ainsi dirigée, j'ai fait brièvement une simple réponse philosophique, et je me suis ensuite abstenu de rien répondre à deux autres plus directes, fermement résolu à ne jamais changer cette sage conduite... Je sens trop que ma tardive quiétude, aussi indispensable à mon office qu'à ma santé, date seulement du jour où je fus irréprochablement dégagé de ce lien fatal, qui depuis sept ans, ne peut plus m'imposer que des devoirs pécuniaires (1). »

L'année écoulée n'ayant fait qu'augmenter ses nouveaux ennuis, il a exposé entièrement le conflit dans la sixième Sainte-Clotilde. Après avoir écrit que : Mme Comte « a maintenant acquis des titres spéciaux aux sympathies positivistes, d'après sa participation sincère et efficace au succès officiel (2) », il ajoute, lui qui ne la connaît que trop bien, qu'il n'a pas d'illusions sur les motifs qui la font agir : « Avant de concourir à la négociation positiviste, elle s'est efforcée d'obtenir la restriction habituelle de mon juste silence (3). » Nous savons déjà que Mme Comte était une fine diplomate (4). Et quelle meilleure preuve pourrions-nous donner de son habileté que cette façon

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 143. (1849).
V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre à Mme Comte, p. 133.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 157. (1850.)
V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre de Mme Comte à M. Bineau, p. 309.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 157. (1850).

(4) V. p. 33.

d'exiger une faveur du fondateur du Positivisme avant de rendre un service à ses disciples ! La phrase suivante, exprime en même temps que des doutes sur la sincérité de sa femme, la pitié du philosophe pour elle, son désir de se montrer compatissant sans cesser pourtant d'affirmer l'inébranlable fermeté de la décision qu'il a prise : « Malgré l'affectation de ses prières et l'imperfection de ses aveux, j'aurais cru, manquer de pitié, et même sembler craindre ma propre irrésolution, si j'eusse entièrement repoussé ces tristes supplications d'une malheureuse désormais privée d'attraits et déjà condamnée à un sombre isolement (1). »

Comte a donc consenti à répondre à ses lettres, « mais après lui avoir directement rappelé l'irrévocable consécration de toute mon âme à la chaste compagne éternelle qu'une sainte tombe assidûment honorée rend plus exclusivement inséparable (2) ». La mémoire de Clotilde le protège désormais contre les agissements de sa femme. C'est encore à cette bienfaisante influence que celle-ci devra « l'extrême adieu que je te promis d'accorder (3). »

La mission qu'il s'est tracée se fait plus impérieuse que jamais et il n'oublie pas que la paix intérieure est nécessaire à l'accomplissement de son œuvre : « ... Je saurais, à tout prix, conserver intacts le calme qu'exige mon urgente mission et le culte intime qui m'améliore en me consolant. » Après la séparation il a prévenu sa femme des limites qu'il imposait à leurs relations, mais il craint que ces « sages limites » ne soient « pas, peut-être, respectées assez, pendant la durée encore échue à cette santé délabrée (4) ».

Mais la perfidie de la conduite de Caroline ne nuit pas à la haute idée qu'il s'est faite de son intelligence. « J'ai lieu de penser que réellement elle comprend l'aptitude exclusive du positivisme à terminer convenablement la révolution occidentale (5). » Il trouve seulement dans sa

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 157.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

conduite une confirmation de l'opinion qu'il a de son manque de cœur : « Son esprit peut même suppléer assez à l'insuffisance de son cœur pour lui indiquer les propriétés sentimentales de la nouvelle foi. Mais, son adhésion fût-elle complète, jamais elle n'affaiblirait la sage résolution que je te soumis l'an dernier envers celle dont la conduite ne peut tirer d'un nom fatal que de simples titres pécuniaires, que je sus toujours accepter dignement (1). »

Il n'est pas inutile de nous arrêter un instant ici pour bien remarquer que, lorsque Mme Comte s'est indécèlement introduite dans la vie publique de son mari et a réussi à se faire quelques amis parmi ses disciples, il a continué sans mot dire, à lui servir sa pension, il a consenti à correspondre avec elle, et il lui a fait connaître franchement la dévotion et l'adoration qu'il avait vouées à Clotilde de Vaux. Il est donc resté généreux et véridique même après que Caroline eût envahi sa vie publique. Cette conduite ne fut d'ailleurs pas sans lui inspirer à lui-même quelques craintes, qu'il a exprimées dans la sixième Sainte-Clotilde : « Mais j'espère encore que ma générosité exceptionnelle ne me suscitera point de nouvelles tracasseries (1). »

Et « après cinq mois de durée », la correspondance accordée « à l'indigne femme » cessa « d'après les vains efforts de la coupable pour y dépasser les limites nécessaires que mes explications stipulèrent toujours comme sa condition fondamentale (2) ».

Dans la septième Sainte-Clotilde, écrite en 1851, il revient encore sur le continuel conflit. Une autre complication surgit à ce moment, car Auguste Comte, décidé à honorer publiquement Clotilde de Vaux, dont il dit : « Ma Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur et de fille (3) », a témoigné de sa vénération envers elle

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 157.

(2) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, p. 169.

(3) *Ibid.*, Dédicace, p. 119; et Lettre, N° 171, p. 533.

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre à Mme Comte, p. 139.

devant les auditeurs d'un de ses cours religieux : « Dès le lendemain, la solennelle ouverture de mon troisième cours religieux... m'a permis de t'adresser convenablement un nouvel hommage public... Une seule contradiction, secrètement émanée de ton indigne rivale, m'a finalement conduit, au prix d'une grave secousse, à expliquer l'ensemble de notre fatalité domestique, au sein de la Société Positiviste, pendant les deux séances exceptionnelles des 16 et 23 avril. Mais cette indispensable exposition, que je me félicite de n'avoir aucunement provoquée, a bientôt acquis une importance décisive par son heureuse réaction sur mon éminent collègue, alors absent naturellement. Sa lettre admirable, d'où j'ai ci-dessus extrait sa ratification spéciale envers toi, ne me demandait, pour la coupable qu'un magnanime silence (1). »

L'admirable lettre était celle de M. Littré qui se termine par ces paroles : « Ce serait pour moi un grand bonheur si je pouvais contribuer, si peu que ce fût, à faire entrer dans votre esprit un apaisement qui d'ailleurs n'a besoin de se manifester que par du silence (2). »

La voix de l'éminent collègue avait cependant prononcé dans la même lettre des paroles de blâme : « Une autre considération me frappe. C'est devant la Société Positiviste que vous avez exposé vos griefs. En écoutant les récits qui m'ont été faits, en voyant l'effet produit sur Mme Comte, je me suis demandé si vous ne vous étiez pas laissé aller à outre-passer votre droit. Votre influence sur mon esprit est très grande ; j'ai une ferme confiance en votre intégrité, en votre droiture, en vos lumières. Et cependant ma conscience réclame (3). »

Il avait donné à son ami de sages conseils : « Votre mariage est du passé, et, comme le passé il est immuable... Je sais que c'est là ce qui vous touche le plus sensiblement, et que vous vous êtes donné à une autre dame. Vous avez

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Septième Sainte-Clotilde, p. 175.

(2) *Ibid.*, Lettre de M. Littré, p. 46.

(3) *Ibid.*, p. 44.

le besoin de lui témoigner votre reconnaissance et votre affection. Soit : elle sera votre Egérie, votre Béatrix, votre Laure. Rapportez à elle et à sa mémoire les nouveaux développements de votre doctrine ; consacrez son souvenir ; inscrivez-le en tête de vos livres ; enlacez son nom au vôtre. Mais, puisque l'irrévocable passé en a décidé autrement, qu'elle ne soit pas autre chose qu'une Béatrix. Il me semble que la mémoire la plus chère et la plus honorée peut se contenter de cet état immortel dont le grand poète du moyen âge a entouré celle de la dame qui lui ouvre les portes du paradis (1).»

L'effet de la lettre de M. Littré fut « une réponse caractéristique (2) » d'Auguste Comte « ultérieurement susceptible d'une pleine publicité (3) », dans laquelle nous voyons le mari outragé abandonner la réserve dans laquelle il avait jusqu'alors voulu se renfermer. « Mais, d'après votre lettre », écrit-il, « je dois enfin renoncer à une réserve qu'on a exploitée contre moi (4). » Il espérait que cette explication écrite, lui épargnerait « tout autre retour » sur son « douloureux passé (5) » et déterminerait son « attitude finale » envers Mme Comte : « D'ailleurs, cette crise a aussi déterminé mon attitude finale envers la prétendue épouse, à laquelle j'ai dû alors renvoyer sans l'ouvrir, une lettre qui ne peut plus être suivie d'aucune autre. Ces punitions spontanées de ses coupables menées me délivrent même de sa présence affectée à mes séances hebdomadaires, d'où ta formelle invocation l'a désormais exclue (6). »

Aussi y a-t-il exposé d'une façon nette et détaillée le jugement qu'il portait sur elle, et signalé encore une fois la fausseté qui la distinguait : « Malgré ses airs positivistes, sa nature restera purement révolutionnaire (7). » « Devenue

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre de M. Littré, p. 45.

V. *Lettres et fragments de lettres*, pp. 69-72.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Septième Sainte-Clotilde, p. 175.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 47.

(5) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, p. 175.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 49.

positiviste à l'âge où la Maintenon se fit dévote, cette dame ne me trouvera pas plus crédule pour l'une de ces conversions qu'envers l'autre (1). » Le respect qu'il professait pour ses qualités intellectuelles a disparu.

Cette lettre à M. Littré nous offre comme une sorte de résumé des torts dont le génie avait eu à souffrir de la part de sa femme. Il déclare que « la source générale de cette triste anomalie consiste dans la nature très exceptionnelle de ce type anti-féminin (2) », et que Mme Comte « n'indiqua jamais, envers personne, un véritable attachement (3) ».

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il rendait un semblable verdict. Dans la troisième Sainte-Clotilde, en 1847, il avait déjà dit : « cette âme orgueilleuse, quoique insensible (4)... »

Et dans la lettre à Littré il critique son peu de développement moral : « Les deux autres instincts altruistes, soit vénération, soit bonté, lui sont encore plus étrangers (5). » Il avait exprimé une opinion analogue dans la cinquième Sainte-Clotilde : « ... sa nature artificieuse et égoïste (6). »

Le caractère de Caroline toujours prêt « à s'insurger contre toute règle morale (7) », était tout l'opposé de celui de Comte qui désirait se soumettre à la règle en toutes choses. Ce défaut lui était si pénible qu'il en parla encore dans la deuxième addition de son *Testament* : « ... celle qui pouvait alors se juger et se repentir n'a jamais su se reconnaître aucun tort (8). »

La lettre à M. Littré dit « une femme coupable (9) », et la deuxième addition de son *Testament*, en 1856,

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 52.

(2) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 18.

(3) *Ibid.*, p. 49.

(4) *Ibid.*, Troisième Sainte-Clotilde, p. 121 (1847).

(5) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 49.

(6) *Ibid.*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 143.

(7) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 49.

(8) *Ibid.*, Deuxième Addition, p. 29.

(9) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 47.

« la coupable conduite de mon indigne épouse (1) ».

Les citations que nous avons tirées de cette lettre, jointes aux passages corrélatifs, nous semblent déjà suffisantes pour dépeindre le sentiment que le génie malheureux était arrivé à éprouver pour son épouse. Continuons cependant à reproduire les accusations qu'il a portées contre elle. Sa conduite était « très licencieuse (2) », et les autres fautes dont elle se rendait coupable lui étaient encore plus difficiles à excuser : « Si elle n'eût été qu'impure, j'aurais toujours pardonné peut-être ; mais, s'étant montrée sans cœur et sans délicatesse, j'ai dû finalement mépriser (3). »

Ce qu'il estime anti-féminin et indélicat, c'est sa tendance à la tyrannie, « son inclination principale vers une domination complète et grossière (4) ». Son ambition même était despotique : « Mme Comte espéra toujours me transformer en machine académique, lui gagnant de l'argent, des titres, et des places (5). »

Pour arriver à ses fins, tous les moyens, même les plus violents, lui étaient bons : « Dès lors, l'absence totale de principes moraux lui permit d'employer, comme moyen habituel de gouvernement, les plus extrêmes alternatives, souvent poussées jusqu'à la désertion complète, quand je résistais à ses coupables procédés (6). »

La lettre à Littré a été écrite en 1851 ; mais dès 1842, alors qu'Auguste Comte, observait encore le silence sur sa vie domestique, il écrivait à John Stuart Mill que sa femme était tyrannique : « ... son défaut total d'inclination pour moi n'a jamais permis que sa tendance, indisciplinable et despotique pût être, à mon égard, suffisamment compensée par ses affectueuses dispositions, seul privi-

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Deuxième Addition, p. 29.

(2) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 49.

(3) *Ibid.*, p. 50.

(4) *Ibid.*, p. 49.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 50.

lège où les femmes ne puissent être suppléées... (1) »

Pour revenir à la lettre à Littré, notons un passage particulièrement intéressant ; c'est celui où le philosophe essaie d'ouvrir les yeux de son ami sur la duplicité de sa femme : « Mme Comte est une habile comédienne, presque toujours en scène, surtout envers vous (2). »

Par cette lettre à M. Littré, Auguste Comte espérait, nous l'avons vu, clore l'ère de ses souffrances conjugales ; mais la porte qu'il avait cru fermer restait ouverte ; elle l'était encore quand arriva pour lui l'heure solennelle d'écrire son *Testament*.

Nous avons maintenant à consulter des documents d'un caractère plus auguste, ceux que le génie a écrits en face de la mort. « Il faut d'abord expliquer la situation exceptionnelle qui m'a conduit à retarder jusqu'à présent un acte que mon âge m'aurait fait plus tôt accomplir, si j'eusse été suffisamment libre. Cette anomalie est résultée du fatal mariage que je contractai, le 19 février 1825, avec l'indigne femme dont je fus irrévocablement séparé le 5 août 1842, après dix-sept ans d'intimes souffrances (3). »

Le paragraphe qui suit exprime la crainte qu'elle n'avait cessé de lui inspirer. Il est à remarquer que cette crainte était justifiée. Après la mort d'Auguste Comte, Caroline a fait son possible pour aller à l'encontre des dernières volontés de celui-ci. « Toutes les dispositions de ce *Testament* sont, par ma situation, plus ou moins subordonnées à la consolidation du subside positiviste. Sans cette garantie, l'être qui, pendant ma vie, ne m'a jamais fait que du mal, viendrait, après ma mort, annuler mes derniers vœux, au nom du pouvoir légal que mon imprudente générosité lui procura dès ma jeunesse (4). »

La lecture de ce *Testament* ayant provoqué chez

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 75.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à M. Littré, p. 47.

V. DEROISIN : *Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*, pp. 57-64.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, p. 5 (1855).

(4) *Ibid.*, p. 22 (1855).

quelques-uns de ses amis une attitude critique, Auguste Comte sentit le besoin d'être plus explicite. « Bientôt survint l'insurrection imprévue de mes meilleurs disciples contre la juste attitude de mon *Testament* envers l'indigne épouse qui peut seule en troubler l'exécution. Je dus alors confier à notre Sophie le douloureux secret que je t'aurais un jour déclaré, pour caractériser la fatale générosité, si mal récompensée, qui suscita ma seule faute vraiment grave. Une séance spéciale envers tous mes exécuteurs présents à Paris termina cette révolte par des explications solennelles sur celle à qui quelques-uns d'eux avaient ainsi pris un étrange intérêt. Il fallut aussi compléter cet éclaircissement nécessaire en lui consacrant une addition de mon *Testament*, naturellement publiable avec lui (1). »

Il dit encore dans la deuxième addition de son *Testament* : « ... j'ai spécialement annoncé l'existence d'un secret tellement grave que, si je le divulguais, mon indigne épouse serait même abandonnée de son principal défenseur.. Cette résolution m'obligeait, en vue d'éventualités toujours possibles, à faire actuellement une seule confidence ; je me suis donc ouvert, lundi dernier 14 Moïse, à ma consciencieuse Sophie, dont je garantis la parfaite discrétion, même envers son digne mari (2). »

Mais, si le secret dont il s'agissait était d'une importance telle qu'Auguste Comte lui-même eût résolu de le cacher sa vie durant, il était facile de prévoir que la responsabilité de le garder ou de le dévoiler après sa mort serait trop lourde pour Sophie. Aussi trouva-t-il nécessaire d'appuyer d'une déclaration écrite les paroles que celle-ci pourrait avoir à prononcer. C'est un ami qui lui en avait signalé la nécessité : « L'un de mes exécuteurs testamentaires, mon excellent disciple M. le Dr Robinet, m'a dignement signalé, d'après sa récente lecture de mon *Testament*, le besoin

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Douzième Sainte-Clotilde, p. 233. (1856.)

(2) *Ibid.*, Deuxième Addition, pp. 31-32. (1856.)

d'une mesure complémentaire que j'ai directement adoptée et que je viens d'exécuter. Elle concerne le secret annoncé dans l'avant-dernier alinéa de la deuxième addition. D'après ses sages avis, la confiance que je fis à ma fille adoptive serait, après ma mort, insuffisante et même illusoire, si je n'en faisais l'objet actuel d'un écrit spécial, destiné d'ailleurs à n'être jamais lu que par mes exécuteurs testamentaires et seulement quand j'aurai cessé de vivre. Sans cette confirmation, la déclaration verbale de l'excellente Sophie n'aurait assez d'autorité qu'auprès de mes meilleurs disciples (1). »

Le secret une fois déclaré jeta d'ailleurs Auguste Comte dans une perplexité que nous dévoile également la deuxième addition de son *Testament* : « ... je ne déclarerai le fatal secret que si ma mort précède la sienne... (2) ».

En mars 1856, son anxiété se fait jour à nouveau : « Si je survivis à mon indigne épouse, je détruirai cette pièce, et le fatal secret restera toujours ignoré, grâce à la scrupuleuse discrétion de mon unique dépositaire. Dans le cas contraire, le zèle et la sagesse de mes exécuteurs testamentaires détermineront l'usage qu'ils doivent faire d'une telle déclaration pour défendre ma mémoire et l'honneur des miens (3). »

En octobre, le fatal secret le tourmente toujours. « Cette déclaration ne sera jamais divulguée qu'à mes exécuteurs testamentaires comme moyen de défense, et seulement après ma mort ; je la détruirai si je survivis à la coupable, quoique cet acte soit ostensiblement constaté (4). »

La suscription elle-même de l'enveloppe de l'addition secrète du *Testament* dénote la gravité que revêtait aux yeux du philosophe l'acte qu'il accomplissait : « Cette enveloppe, scellée de mes trois cachets usuels, ne doit jamais être ouverte que par mes exécuteurs testamentaires

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Addition, p. 33.

(2) *Ibid.*, Deuxième Addition, pp. 31-32. (janvier 1856.)

(3) *Ibid.*, Quatrième Addition, p. 33. (mars 1856.)

(4) *Ibid.*, Douzième Sainte-Clotilde, p. 234. (octobre 1850.)

et seulement après ma mort. Elle renferme l'explication du mystère domestique annoncé dans la deuxième addition à mon *Testament*. Je maudis quiconque, sans mission de moi, tenterait de pénétrer un secret de famille, qui, selon toute vraisemblance, restera toujours ignoré (1). »

L'enveloppe a été ouverte. Nous en pouvons lire le contenu. Et comme pour la lettre à M. Littré, il est difficile de concevoir que le fondateur d'une religion essentiellement altruiste, qui, à plusieurs reprises se cita lui-même en exemple moral, ait pu oublier à ce point toute dignité et tout sentiment chevaleresque pour s'abaisser jusqu'à rendre publics les secrets de la vie de la femme qu'il avait choisie pour épouse. Une positiviste dont les sympathies ne peuvent être mises en doute, M^{rs} Style, suivant en cela Comte lui-même, essaie de rejeter la responsabilité de cet acte sur le trop zélé disciple (2) qui le lui aurait conseillé : « It may be doubted whether, had he consulted his inward guide *only*, this would have been done (3). » (On peut douter que, s'il avait consulté *uniquement* son guide intérieur, cela eût été fait.)

Le premier paragraphe de cette addition n'est qu'une répétition de l'ordre déjà donné, de laisser ignorer ce secret s'il survit à son « indigne épouse ».

Caroline était une enfant naturelle. C'était également une prostituée, élevée dans cette profession, et « disposée à reprendre son métier primitif ». Elle n'avait témoigné aucune reconnaissance au mari qui la sauvait. « ... L'indigne épouse osa toujours nier qu'elle m'eût, dans ce mariage, aucune obligation. »

Plus tard, coupable en grande partie, de la crise cérébrale qui amena l'internement médical de son mari, elle se prévalut injustement des attentions qu'elle lui avait

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Addition Secrète, p. 39a.

(2) Le D^r Robinet, cf. p. 54.

(3) STYLE (Jane M.), *Auguste Comte, Thinker and Lover*, p. 132.

témoignées pendant cette période, « la seule phase honorable de toute sa vie (1) ».

Malheureuse Caroline ! Ses vices et ses mauvaises actions ne lui sont peut-être pas entièrement imputables ! Quelle mère a-t-elle eue ? « Non moins dépourvue de principes que de sentiments, celle-ci (sa mère) totalement dépravée, n'éleva sa fille que pour en vendre la virginité qu'on n'aurait pas, dit-elle, à moins de mille écus. Son esprit étant aussi frivole que son cœur était vil, elle dressa cette enfant, trop disposée par sa propre sécheresse, à ne considérer les hommes que comme des objets d'exploitation, qu'une jolie femme devait toujours mouvoir suivant ses caprices (2). »

Cet acte par lequel le grand mort jetait le discrédit sur l'épouse encore vivante nous apparaît comme la protestation désespérée d'un homme qui désire que l'on continue à le vénérer, contre des manœuvres qu'il ne pourra plus déjouer. Le nom qu'il laisse est couvert d'honneur, par ses premiers ouvrages il s'est fait une place parmi les plus grands penseurs de son époque, la seconde partie de son œuvre devra lui donner une influence plus grande encore. Mais les paroles de sa femme, en salissant sa mémoire, peuvent ébranler son autorité. Il veut se défendre, il est inquiet pour son nom, son honneur, son œuvre. Ce sont ces raisons qui l'ont décidé : « Taxé de dureté par de vrais amis, j'ai prévu que mes adversaires m'accuseraient de cruauté, surtout après ma mort, si je ne rompais aujourd'hui le généreux silence qu'on a toujours exploité contre moi (3). »

Pour en arriver là, la lutte de conscience a été douloureuse. Nous la voyons se compliquer encore à chaque instant par les exigences du culte qu'il a fondé, et qui commande de cultiver en soi les seuls bons sentiments.

(1) V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre à M. Comte, p. 46.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Addition Secrète, p. 36°.

(3) *Ibid.*, Deuxième Addition, p. 29.

En 1847, son antipathie va toujours croissant : « Nulle détresse pécuniaire ne me déterminera jamais à surmonter une trop juste antipathie, que le temps et la réflexion aggravent de plus en plus, en me faisant mieux apprécier l'ensemble de vos torts envers moi (1). »

Il ne veut pas haïr : « Dans ma vie privée, je n'ai jamais haï personne, encore moins la malheureuse qui portera toujours mon nom ; mais l'ensemble de sa conduite ne me permet point de l'estimer (2). »

Il a même pitié : « Quand je consentis, par pure pitié, à recevoir ses lettres et à y répondre... (3) ».

Mais le souvenir de ces souffrances si compliquées ne le quitta jamais. Il y revient souvent : « ... ma triste situation affective (4) », « Dans mon fatal mariage... ma fatalité domestique (5) », « Depuis notre fatal mariage (6)... », « Ma fatale situation privée (7)... ».

Il ne peut effacer de sa mémoire l'amertume des années passées avec sa femme, les luttes journalières, les querelles, les violences, les séparations. « Pendant dix-sept ans de cohabitation, j'ai souvent conçu ainsi des pensées de suicide... (8) » a-t-il dit à M. Littré. « Dix-sept ans d'intimes souffrances (9) », a-t-il répété dans son *Testament*, ainsi que dans l'Addition Secrète où il se plaint d'avoir éprouvé avec sa femme toutes les détresses : « Son ingratitude fut la principale source de ses désordres et de mes malheurs pendant dix-sept ans... (10) ».

Le caractère des travaux auxquels s'est livré Auguste Comte pendant ses années de cohabitation avec Caroline est également lié pour nous à l'influence de cette demeure.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Mme Comte, p. 40. (1847.)

(2) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 53. (1851.)

(3) *Ibid.*, p. 48 ; voir Sixième Sainte-Clotilde, p. 157.

(4) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 84. (1842.)

(5) *Ibid.*, pp. 413, 414. (1846.)

(6) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à M. Littré, p. 48. (1851.)

(7) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, p. 171. (1851.)

(8) *Ibid.*, Lettre à M. Littré, p. 51.

(9) *Ibid.*, p. 5.

(10) *Ibid.*, Addition Secrète, p. 361.

Ses études sont purement scientifiques. Il recherche dans les sciences, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, les preuves positives par lesquelles il veut établir la nouvelle science, la sociologie, et sa philosophie des sciences. Sa nature affective est subjuguée par l'influence contraire de sa femme ; aussi est-ce la vie intellectuelle qui prédomine. C'est au moyen de l'intellect, sous l'égide des savants qu'il a décidé de rénover, de réorganiser la société.

Il serait intéressant de se demander quelle eût été par la suite l'influence de Mme Comte si elle était restée jusqu'à la fin auprès de son mari et s'il n'eût pas alors continué à voir dans l'intelligence le seul guide à proposer à l'humanité ?

Ce ne sera que sous l'influence de ses « anges gardiens » qu'il donnera une si grande place aux sentiments affectifs dans sa synthèse.

Nous touchons ici sur le vif le contraste des natures féminines qui ont orienté les tendances de l'œuvre du philosophe ; nous voyons Caroline préparer la voie à Sophie et à Clotilde, pousser, pour ainsi dire, son malheureux mari à aspirer à cette paix que par la suite il déclara être son plus précieux trésor : « La paix est à la fois mon seul bien domestique, la base même de ma santé, et la condition indispensable d'un bon emploi philosophique du peu d'années énergiques qui me restent encore pour ma haute mission sociale (1). » « ... L'unique bien qui me reste, la tranquillité (2). »

Lorsque sa femme aura quitté sa maison pour toujours, c'est Sophie, la servante, qui procurera enfin à son maître l'ordre, le calme, la tranquillité qui lui sont si nécessaires. Mais une fois qu'il peut goûter à cette paix tant désirée, il ne sent que plus profondément la solitude, le vide de sa

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Mme Comte, p. 40. (1847.)

V. la Cinquième Sainte-Clotilde, p. 143. (1849.)

V. la Sixième Sainte-Clotilde, p. 157. (1850.)

(2) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre à Mme Comte, p. 137.

vie d'homme de science : « Il est seulement bien regrettable que les besoins d'affection, que j'éprouve si vivement, soient chez moi si peu satisfaits, sans que cependant je croie l'avoir mérité par aucune faute grave, autre que celle d'avoir épousé une femme dépourvue d'affection à mon égard (1). » Il dit aussi : « Ma vocation philosophique me faisait dès lors sentir le besoin d'une intime affection propre à compenser les lacunes involontaires de mon éducation morale (2). »

Enfin, en 1846, Clotilde entre dans sa vie jusque là désolée, et y introduit la sympathie, l'affection, l'amitié réelle. Caroline avait par réaction préparé le cœur d'Auguste Comte à subir l'influence de ces deux femmes qui devaient représenter pour lui l'harmonie du foyer et la tendresse féminine.

Nous verrons plus tard que le philosophe, lorsqu'il écrivit son système d'éducation des femmes, dirigea tous ses efforts dans le but de former des femmes telles que Sophie et Clotilde, et de rendre impossible l'existence du type anti-féminin que Caroline avait incarné pour lui. Nous le verrons poursuivre, excepté en ce qui concerne les femmes exceptionnelles, un seul objet, celui de préparer des femmes d'intérieur, capables en même temps d'instruire et d'élever leurs enfants à leur côté, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de 14 ans, la direction et la responsabilité de l'enseignement restant par la suite à la charge des prêtres du positivisme.

Nous rencontrerons aussi cet autre principe du positivisme, que les hommes et la société doivent « nourrir (3) » les femmes, et nous pourrions reconnaître dans cette protection à elles accordées par Auguste Comte, une preuve de son désir de les sauvegarder des dangers d'une éducation semblable à celle qu'avait reçue Caroline.

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 77. (1842.)

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Addition Secrète, p. 36^e. (1856.)

(3) V. chap. IX, p. 210.

Il est encore un autre effet que nous avons noté, celui-ci plus direct même, de l'action de Caroline sur l'édification de la religion positiviste : c'est la place qu'Auguste Comte y a assignée aux femmes dans la famille. L'homme, pour lui, y reste toujours le chef temporel (1), celui qui ordonne, tandis que la femme représente le pouvoir spirituel, celui dont les conseils sont librement écoutés sans aucune imposition coercitive. Les femmes tyranniques doivent disparaître à jamais. C'est ainsi seulement que sera atteinte l'unité sur laquelle le penseur fonde cette bienheureuse harmonie, indispensable à la conduite de la vie publique et à la santé même de l'homme.

Lorsque Caroline eut, comme nous l'avons vu, mis le comble à l'exaspération de son mari en quittant une quatrième fois le domicile conjugal, qu'elle n'avait que trop souvent déserté auparavant, son action aurait dû entrer désormais dans le domaine du passé. En s'introduisant dans la vie publique du philosophe, en essayant de s'immiscer dans les affaires des positivistes, elle ne put qu'ajouter à toutes ses fautes une faute plus impardonnable encore.

Nous pouvons accorder à cette femme la compassion due à une malheureuse qui a souffert, et qui, finalement, est restée seule, isolée, malade (2). Mais on ne peut que lui reprocher de n'avoir pas respecté la paix que Comte avait cru enfin trouver dans son adoration publique de Clotilde, sa consolatrice. Que l'attitude de sa femme ait gravement ébranlé l'état mental de Comte est évident si on lit la lettre écrite par lui à M. P. Laffitte en 1864 : « Il faut pourtant s'attendre que les déserteurs du Positivisme vont devenir, surtout si le Catéchisme réussit, le noyau secret d'une lutte acharnée, où se rallieront contre nous l'Institut, les rouges, et jusqu'aux débris Saint-Simoniens. La guerre s'accomplira sous deux bannières féminines, l'une verte.

(1) V. chap. IX, p. 212.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre de Littré, p. 44.

l'autre rouge, la vierge morte (Clotilde) et l'impudique vivante (Caroline), l'ange qui ne cessera jamais d'avoir trente ans, et le démon qui vient de commencer sa cinquante et unième année (1). »

(1) *Lettres et fragments de lettres*, p. 72.

CHAPITRE IV

LE RÔLE LAISSÉ AUX FEMMES, AVANT CLOTILDE

« ... notre grave dissentiment sociologique
et biologique sur la condition et la destination
sociale des femmes. »

Lettre à John Stuart Mill.

Nous trouvons un témoignage de l'influence des femmes sur Auguste Comte dans les rôles successifs qu'il leur accorde dans ses systèmes de sociologie et de religion. Les femmes occupent-elles donc une place si importante dans les plans qu'il a formés pour la réorganisation de la société ? Oui, dans le système de religion qu'il a établi après avoir rencontré Mme Clotilde de Vaux. Mais nous nous occuperons de cette période dans nos derniers chapitres. Tandis qu'avant d'avoir fait la connaissance de Clotilde, et c'est ce qui fait l'objet du présent chapitre, Comte n'accordait aux femmes, dans son système, qu'un rang très inférieur. Comment expliquer ce brusque changement dans la pensée du philosophe, étant donné que les femmes elles-mêmes n'avaient certes pas changé de façon à mériter cette grande différence d'appréciation ?

Nous allons tâcher de nous y employer. Si nous lisons les passages relatifs aux femmes dans le *Cours de Philosophie*, nous arrivons à la conviction, qu'au moment où Auguste Comte écrivait son grand ouvrage établissant la science de la sociologie, la femme n'occupait pas le « centre d'intérêt (1) » dans son « champ de conscience (2) ». Elle restait vraiment « en marge (3) ». C'est que pendant

(1) WILLIAM JAMES, *The Varieties of Religious Experience*, p. 231.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 233.

qu'il écrivait ces six livres du *Cours de Philosophie*, il demeurait avec sa femme, et nous avons le droit de supposer, que durant les heures où il écrivait, il bannissait entièrement du « champ actif de sa conscience », la pensée de celle-ci, pour s'absorber dans ses études scientifiques. Aussi lorsqu'il écrit à John Stuart Mill pour défendre ses opinions sur les femmes et leur place dans la vie politique, domestique et économique, le sujet lui-même ne lui paraît pas d'une importance capitale. Il réfléchit à « notre grave dissentiment sociologique et biologique sur la condition et la destination sociale des femmes (1) », le « seul profond dissentiment... entre nous jusqu'à présent (2) ». Mais sa conviction est bien établie et il n'envisage même pas l'autre aspect de la question. Son attitude dénote une certaine répulsion contre les femmes, et un désir de les placer assez bas, au même rang que les enfants. Nous sommes amenés à penser que ces tendances sont la réaction naturelle de ses dix-sept ans de vie conjugale avec une épouse énergique et tyrannique. Il ne semble s'être alors intéressé à la femme que poussé par la nécessité de déterminer sa position dans la société et pour n'y plus revenir. L'attitude qu'il a prise à cette époque est non seulement opposée à celle qu'il devait adopter sous l'influence de Clotilde, mais encore en contradiction avec les pensées que lui avaient inspirées les femmes durant sa jeunesse.

Nous devons donc conclure, après avoir étudié sa douloureuse existence, que ces divergences d'opinions qui marquent trois étapes de la pensée du philosophe, sont le résultat des réactions émotionnelles variées qu'il a subies sous l'influence directe des femmes.

Les opinions qu'il a exprimées à ce sujet dans sa jeunesse sont celles d'un jeune homme qui regarde le monde sans en avoir encore fait l'expérience. Il s'intéresse

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 183. (1843.)

(2) *Ibid.*, p. 191. (1843.)

V. LITTRE (E.), *Auguste Comte et la Philosophie Positive*, chap. X.

au problème des femmes de toutes les classes ; mais principalement à la plus basse, où leur situation est particulièrement émouvante.

Les quelques citations que nous allons reproduire dans ce chapitre d'une lettre écrite à M. Valat en 1819, révèlent sa sympathie, son intérêt pour la femme, et un grand esprit de philanthropie. Il est chevaleresque, même quand il parle de Pauline, sa maîtresse (1) : « Je commence néanmoins à sentir ma liberté un peu gênée par l'assiduité à laquelle j'ai accoutumé mon amie, assiduité que je me crois, par conscience, par probité et par délicatesse, obligé de continuer, même depuis qu'elle ne m'est plus aussi agréable. Mais que veux-tu ? Les femmes en général et collectivement ont tant à souffrir des mâles de leur espèce, qu'en particulier je me crois obligé de compenser autant que je le puis les torts généraux de mon sexe (2). »

Cette lettre a une grande valeur, d'autant plus qu'il était loin de la destiner à la publicité, et qu'elle exprime tout simplement les idées d'un jeune homme attentif à observer toutes les formes de la société. La phrase finale, dans sa familiarité, indique l'absence de toute arrière-pensée doctrinale : « Mais je crois, en vérité, que je vais t'assommer d'une dissertation politique sur les femmes. Je suis aujourd'hui en grand train de moraliser (3). »

Et la lettre acquiert encore plus de prix du fait qu'elle nous fait mieux comprendre l'esprit romanesque qui ressaisira tardivement l'amoureux de Clotilde, et que, dans la désolation de sa vieillesse, celui-ci exprimera avec beaucoup moins de naturel.

Tandis que ses opinions sur le problème des femmes, qui occupe si peu d'espace dans sa grande œuvre, le *Cours de Philosophie*, sont les délibérations d'un savant, plein de dignité, qui écrit à l'écart de la vie vibrante de la foule

(1) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, pp. 43, 48, 58, 84.

V. *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 171, p. 533.

(2) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, p. 85 (1819).

(3) *Ibid.*, p. 87 (1819).

mais dans le voisinage immédiat d'une incarnation du despotisme de la femme. Nous pouvons supposer que c'est dans la crainte d'augmenter les souffrances des hommes qu'il a repoussé l'idée de l'égalité des femmes.

Voici, au point de vue sociologique, une déclaration que nous trouvons dans le quatrième livre du *Cours de Philosophie*, écrit en 1830, pendant qu'il co-habitait avec sa femme. C'est une constatation générale qui gouverne toutes ses conclusions sur la question des femmes avant Clotilde et après Clotilde même. C'est sa conception des relations entre les deux sexes dans leur essor vers le progrès. Mais cette conception a subi quelques variations intéressantes. Sous l'influence de Caroline, nous voyons l'infériorité des femmes dépeinte en couleurs sombres ; plus tard, sous celle de Clotilde, la sympathie et la sociabilité des femmes revêtiront des couleurs vives et amies.

« Il est incontestable », écrit-il, « en effet, quoique ce sexe participe inévitablement, à cet égard comme à l'autre, au type commun de l'humanité, que les femmes sont, en général, aussi supérieures aux hommes par un plus grand essor spontané de la sympathie et de la sociabilité, qu'elles leur sont inférieures quant à l'intelligence et à la raison. Ainsi, leur fonction propre et essentielle, dans l'économie fondamentale de la famille et par suite de la société, doit être spontanément de modifier sans cesse, par une plus touchante excitation immédiate de l'instinct social, la direction générale toujours primitivement émanée, de toute nécessité, de la raison trop froide ou trop grossière qui caractérise habituellement le sexe prépondérant (1). »

Après cette citation, que l'on peut considérer comme la clé de ses jugements sur les femmes, voici, dans le même livre, l'opinion d'Auguste Comte sur la place de la famille dans la société, et sur celle de la femme dans la vie domestique, ainsi que sur la nécessité de la subordination des

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 302. (1830.)

sexes : « Il s'agit uniquement, en ce chapitre, de considérer la famille sous l'aspect scientifique le plus élémentaire, c'est-à-dire en ce qu'elle offre de nécessairement commun à tous les cas sociaux, en regardant la vie domestique comme la base constante de la vie sociale. Sous un tel point de vue, la théorie sociologique de la famille peut être essentiellement réduite à l'examen rationnel de deux ordres fondamentaux de relations nécessaires, savoir : la subordination des sexes, et ensuite celle des âges, dont l'une institue la famille tandis que l'autre la maintient (1). »

C'est cet état de dépendance de la femme que, jeune homme, le philosophe avait déploré dans sa lettre à M. Valat, en 1819 : « On déguise, dans la bonne compagnie, cette triste condition des femmes, par beaucoup de fadaïses qu'on leur débite, par de mauvais quatrains où on leur répète qu'elles sont les maîtresses, les dominatrices, que les hommes sont leur esclaves, et autres bêtises de cette force ; mais tout cela ne change point l'état des choses, et pour en juger il suffit d'examiner le sort des femmes dans les classes inférieures, où l'on dit les choses tout crûment comme elles sont, aussi bien que l'intérieur des ménages dans les classes supérieures (2). »

Plus tard, en 1843, après le quatrième départ de sa femme, quand il combat les idées de John Stuart Mill sur les femmes, il lui écrit que l'homme est le véritable chef de la famille, et que la femme ne fait que l'administrer : « ... mais je crois que vous y confondez trop la simple administration domestique avec le vrai gouvernement général de la famille. Dans tout l'occident européen, je crois que, comme en Angleterre, les ménages sont administrés par les femmes ; mais partout aussi, sauf les anomalies individuelles, ce sont les hommes qui gouvernent les affaires communes de la famille (3). »

(1) *Cours de Philosophie Positive* t. IV, p. 297. V. *Ibid.* t. VI, p. 348.

(2) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, p. 86.

(3) *Lettres à John Stuart Mill*, pp. 202, 203.

Il est donc opposé au gouvernement despotique de la femme dans la famille, et aussi à tout effort d'initiative de sa part. Il ne lui réserve qu'un rôle de « consultation » et de « modification » : « En aucun genre, ni la direction, ni l'exécution ne leur conviennent ; elles sont essentiellement réservées pour la consultation et la modification, où leur position passive leur permet d'utiliser très heureusement leur sagacité et leur actualité caractéristiques (1). »

Lui, qui se sert si rarement des écritures canoniques pour y puiser des arguments, il remonte jusqu'à un des premiers mythes de la Bible, pour réclamer la nécessité de mieux établir les principes trop légèrement constitués de la sociabilité théologique (2). « ... car, qu'y a-t-il de plus stupide que de fonder la hiérarchie domestique sur la côte surnuméraire d'Adam ? ... Mais leur discrédit momentané ne prouve réellement autre chose que la nécessité de les mieux établir (3). »

Il ne s'apitoie pas sur la situation de cette femme, sortie de la côte surnuméraire d'Adam ; le sort qui lui est fait n'est pas, à ses yeux, celui d'une esclave. Voici comment il réfute le plaidoyer de son ami en faveur de l'égalité des sexes : « Je ne saurais surtout admettre votre comparaison de la condition des femmes à celle d'aucune sorte d'esclaves... la dénomination de servitude serait extrêmement vicieuse pour caractériser l'état social de nos douces compagnes, et par suite je ne peux nullement accepter le parallélisme historique des variations simultanées de deux situations aussi radicalement hétérogènes. La vente et l'impossession sont les deux principaux caractères de tout esclavage... (4). »

C'est encore à la lettre à M. Valat que nous devons nous reporter pour apprécier combien cette condition

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 186.

(2) *Ibid.* p. 204.

(3) *Ibid.* p. 204.

(4) *Ibid.*, p. 203.

V. JOHN STUART MILL : *The Subjection of Women*.

inférieure de la femme, si proche, en réalité, de l'esclavage, avait pesé à la générosité du jeune Auguste Comte : « Une femme, dans l'ordre social actuel, est regardée par les lois, et presque toujours par les hommes, souvent moins libéraux que nos codes eux-mêmes, comme un meuble, comme un joujou destiné de toute éternité au bon plaisir et à l'usage de sa Majesté l'Homme, qui, par la grâce de Dieu et par la force de ses muscles, est constitué propriétaire de l'animal domestique appelé femme ; à peu près comme dans les colonies, où un blanc est propriétaire de ses noirs, ou plutôt comme en Pologne, en Russie, en Hongrie, en Bohême, etc., et, il y a quelques siècles dans toute l'Europe, où un seigneur est maître de ses serfs (1). »

Ces citations suffisent à établir combien les idées du philosophe s'étaient modifiées au point de vue sociologique sous la néfaste influence des chagrins dont Caroline était cause. La thèse de sa « dissertation politique sur les femmes (2) » a changé depuis 1819.

Ce sont les dangers de l'égalité entre les hommes et les femmes qu'il signale en 1843 : « Si cette désastreuse égalité sociale des deux sexes était jamais réellement tentée, elle troublerait aussitôt radicalement les conditions d'existence du sexe qu'on voudrait ainsi favoriser, et à l'égard duquel la protection actuelle qu'il faut seulement compléter en la régularisant, se trouverait alors convertie en une concurrence impossible à soutenir habituellement (3). »

La vie de la femme serait donc rendue encore plus difficile ; elle verrait même ses qualités naturelles diminuer et se transformer à son désavantage. Il écrit : « S'il était possible que leur position changeât sous ce rapport et qu'elles devinssent les égales des hommes au lieu de leurs compagnes, je crois que les qualités que vous leur

(1) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, pp. 85, 86.

(2) V. p. 65.

(3) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 205.

attribuez justement seraient beaucoup moins développées : leur petite sagacité instantanée deviendrait, par exemple, presque stérile aussitôt que, cessant d'être passives sans être indifférentes, elles devraient concevoir et diriger au lieu de regarder et de conseiller sans responsabilité sérieuse (1). »

Elle perdrait une grande partie de l'attrait qu'elle exerce sur l'homme et dans lequel réside, selon lui, leur seul moyen de participer à sa vie : « Une telle assimilation tendrait d'ailleurs moralement à détruire le principal charme qui nous entraîne aujourd'hui vers les femmes, et qui, résultat d'une suffisante harmonie entre la diversité sociale et la diversité organique, suppose les femmes dans une situation essentiellement passive et spéculative qui ne peut d'ailleurs empêcher leur juste participation à toutes les grandes sympathies sociales (2). »

Pour appuyer son argumentation contre l'égalité des sexes, Auguste Comte a fait appel même aux règles de l'Église Catholique. Remarquons que c'est après qu'il eut perdu la foi dans les dogmes. Nous retrouvons ici l'influence de sa mère et de sa famille qui lui avaient enseigné cette religion dans son enfance. L'Église pour lui possède toujours une certaine autorité, sur laquelle il veut étayer sa démonstration contre l'égalité de la femme et de l'homme. Il écrit à ce propos : « ... tous les vrais philosophes finiront, à mon gré, par reconnaître bientôt, malgré nos graves aberrations actuelles, qu'il ne reste vraiment à faire rien d'essentiel, si ce n'est de consolider et de compléter ce que le catholicisme a si heureusement organisé. Nul ne conteste plus maintenant qu'il n'ait essentiellement amélioré la condition sociale des femmes, et cependant personne n'a remarqué qu'il leur a radicalement enlevé toute participation quelconque aux fonctions sacerdotales, même

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 188 (1843).

V. JOHN STUART MILL: *Dissertations and Discussions Political, Philosophical and Historical* [Enfranchisement of Women], pp. 411-449.

(2) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 205 (1843).

dans la constitution des ordres monastiques où il les a admises. On doit ajouter, en outre, pour fortifier cette importante observation, qu'il leur a, autant que possible, pareillement interdit la royauté, dans tous les pays où son influence politique a pu être suffisamment réalisée, en modifiant, dans des vues d'aptitude, l'hérédité purement théocratique, où la caste dominait d'abord absolument. Ces incontestables restrictions doivent faire comprendre que le perfectionnement opéré par le catholicisme a surtout consisté quant aux femmes, en les concentrant davantage dans leur existence essentiellement domestique, à garantir la juste liberté de leur vie intérieure, et à consolider leur situation, en consacrant l'indissolubilité fondamentale du mariage... (1) ».

Nous avons d'ailleurs à rapporter ici plusieurs autres paroles qui, à l'époque actuelle, peuvent nous paraître presque choquantes de la part d'un savant aussi versé dans l'étude des sciences positives : « Rapprochant, autant que possible, l'analyse des sexes de celle des âges, la biologie positive tend finalement à représenter le sexe féminin principalement chez notre espèce, comme nécessairement constitué, comparativement à l'autre, en une sorte d'état d'enfance continue... (2) ». « Quelle que soit l'importance réelle de ces diverses altérations, nos ardents champions des droits politiques de la femme ne se sont pas encore avisés de construire une doctrine analogue en faveur de l'enfance (3). »

Cette comparaison de la femme avec l'enfant se retrouve dans une lettre à John Stuart Mill : « ... Si, selon votre hypothèse, notre appareil cérébral ne passait jamais à l'état adulte, tout l'exercice imaginable ne le rendrait pas susceptible des hautes élaborations qu'il finit par comporter ; et c'est à cela que j'attribue cet avortement, trop fréquent de nos jours, de beaucoup de

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 233.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 300 (1838).

(3) *Ibid.*, p. 303.

malheureux enfants qu'on exerce abusivement à des opérations que leur âge repousse. Les femmes sont dans le même cas (1). »

L'irréductible infériorité de l'être femelle est plus marquée encore, affirme-t-il, chez les sujets de race humaine que dans toute autre race : « Mais, au contraire, l'assujettissement social des femmes sera nécessairement indéfini, quoique de plus en plus conforme au type moral universel, parce qu'il repose directement sur une infériorité naturelle que rien ne saurait détruire et qui est même plus prononcée chez l'homme que chez les autres animaux supérieurs (2). »

Et Auguste Comte invoque la biologie comparée pour bien asseoir son système : « Les inspirations biologiques doivent alors servir surtout à bien diriger les spéculations sociologiques (3). » Il dit : « La biologie comparée me semble d'ailleurs ne laisser aujourd'hui à ce sujet aucun doute essentiel. En suivant, par exemple, les leçons de M. de Blainville, quoiqu'il n'y ait expressément en vue aucune thèse quelconque à cet égard, il est impossible de ne pas voir ressortir de l'ensemble des études animales la loi générale de la supériorité du sexe masculin dans toute la partie supérieure de la hiérarchie vivante ; il faudrait descendre jusque chez les invertébrés pour trouver, et encore très rarement, de notables exceptions à cette grande règle organique qui présente, en outre, la diversité des sexes comme croissant avec le degré d'organisation... (4). »

Se fondant sur la conclusion biologique qui assigne comme devoir à la femme la reproduction de la race, Auguste Comte voit dans l'égalité des femmes une menace pour la natalité. Il écrit : « Si un tel principe de répulsion pouvait être poussé jusqu'à son extrême limite naturelle,

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 185. (1843.)

(2) *Ibid.*, p. 189. (1843.)

(3) *Ibid.*, p. 202 (1843).

(4) *Ibid.*, p. 201. (1843.)

j'ose avancer qu'il se présenterait comme directement opposé à la reproduction de notre espèce, ce qui ramène, à cet égard, le point de vue biologique, plus intimement lié là qu'ailleurs au point de vue sociologique (1). »

Ainsi vouée à reproduire la race, la femme doit garder éternellement vis-à-vis de l'homme une position inférieure. Mais la nature, en la destinant à cette tâche supérieure lui a-t-elle donné aussi un esprit inférieur ? Oui : le philosophe ne lui accorde pas une intelligence plus étendue que le rôle politique qu'il lui laisse.

Et ceci même lorsqu'il s'agit d'une femme à laquelle il est forcé de reconnaître certaines qualités mentales ; ce qui vient à l'appui de notre thèse : c'est de l'observation journalière de sa propre femme qu'Auguste Comte avait tiré la plus grande partie des remarques qui lui servaient à édifier la figure de la femme et à la situer dans l'ensemble de son œuvre. Nous le voyons quand il écrit : « J'ai pu observer de très près l'organisme féminin, même chez plusieurs exceptions éminentes : je pourrais d'ailleurs, à ce sujet, citer aussi ma propre femme, qui sans avoir heureusement rien écrit, du moins jusqu'ici, possède réellement plus de force mentale, de profondeur et en même temps de justesse que la plupart des personnages le plus justement vantés dans son sexe : j'ai partout trouvé les caractères essentiels de ce type, une très insuffisante aptitude à la généralisation des rapports et à la persistance des déductions aussi bien qu'à la prépondérance de la raison sur la passion (2). »

Cette « insuffisante aptitude à la généralisation des rapports » chez les femmes avait déjà frappé Comte au temps de ses premières lettres à M. Valat. Dans une de celles-ci il s'étonne « qu'il puisse exister des femmes qui ne soient pas libérales ; il me semble entendre un serf de Russie parler en faveur de l'esclavage des noirs des

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 206 (1843).

(2) *Ibid.*, p. 186.

V. chap. III, p. 36.

Antilles (1) ». Il considérait donc les femmes incapables de porter un jugement général sur leur propre situation sociale.

Cette critique, d'ailleurs pleinement justifiée même de nos jours, peut malheureusement s'appliquer aussi à beaucoup d'hommes. Mais voyons Auguste Comte poursuivre sa démonstration du dogme de l'infériorité native de la femme : « J'aurais, dans une discussion méthodique, peu de choses essentielles à ajouter à votre judicieuse appréciation des limites normales de leurs facultés; mais je trouve que vous n'attachez pas assez d'importance aux conséquences réelles d'une telle infériorité native (2). »

Il constate que les femmes n'ont fait aucun progrès depuis un siècle : « Quant au progrès qui, depuis un siècle, s'opérerait graduellement vers l'émancipation féminine, j'avoue que je n'y crois aucunement, ni comme fait, ni comme principe. Nos auteurs femmes ne me semblent nullement supérieurs, en réalité, à Mme de Sévigné, à Mme de Lafayette, à Mme de Motteville, et aux autres dames remarquables du XVII^e siècle... (3). »

Et la même impuissance se trahit, mais plus sérieusement encore, dans les beaux arts. Ils n'ont été marqués par aucun progrès féminin au cours des temps modernes : « Quant aux beaux arts, surtout, n'est-il pas évident que, depuis deux à trois siècles beaucoup de femmes ont été très heureusement placées et dressées pour leur culture, sans jamais avoir pourtant rien pu produire de vraiment éminent, pas plus en musique ou en peinture qu'en poésie (4). »

L'éducation des femmes, si complète qu'elle ait pu être, n'a jamais donné que des résultats négligeables : « Tous les cas de ce genre sont, à mes yeux, trop fréquents et trop prononcés pour qu'on puisse imputer surtout à la diversité des éducations la différence des résultats; car j'ai retrouvé les mêmes attributs essentiels là où

(1) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, p. 86 (1819).

(2) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 185 (1843).

(3) *Ibid.*, pp. 203, 204.

(4) *Ibid.*, p. 187.

l'ensemble des influences avait certainement tendu à développer autant que possible de tout autres dispositions (1). »

Passant en revue la situation sociale de son époque le philosophe y trouve un argument économique dans le fait que les professions d'abord exercées par les femmes sont de plus en plus occupées par les hommes. Il dit : « ... une tendance populaire, bien plus énergique et plus constante, à faire passer, au contraire, chez les hommes beaucoup de professions d'abord exercées par les femmes de façon à réduire de plus en plus celles-ci à leur destination éminemment domestique... suivant la marche fondamentale de l'évolution humaine à cet égard... (2) ».

Et dans une lettre à John Stuart Mill il se réjouit de cette tendance de la société à diriger spontanément les femmes vers leur vraie destination domestique, quand il écrit : « Le mouvement naturel de notre industrie tend certainement à faire graduellement passer aux hommes des professions longtemps exercées par les femmes ; et cette disposition spontanée n'est, à mes yeux, qu'un exemple de la tendance croissante de toute notre sociabilité à interdire aux femmes toutes les occupations qui ne sont pas suffisamment conciliables avec leur destination domestique, dont l'importance deviendra de plus en plus prépondérante ; cela est bien loin, comme vous savez, de leur interdire une grande et utile participation indirecte à l'ensemble du mouvement social, qui seulement n'a jamais pu être conduit par elles, même quant à l'essor essentiel des opinions et des mœurs qui les intéressent spécialement. Toute autre manière de concevoir leur position, et par suite leurs devoirs et les nôtres, serait réellement aussi contraire, pour le moins, à leur propre bonheur qu'à l'harmonie universelle (3). »

Combien cette froide appréciation nous paraît manquer

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, pp. 186, 187.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 38.

(3) *Lettres d'Auguste Comte à John Stuart Mill*, p. 190.

de sympathie en regard de ce qu'il avait écrit sur le même sujet en 1819 : « Je crois que l'on peut dire, sans exagérer, que, si la triste condition des femmes n'était point modifiée par les sentiments que fait naître dans l'homme le besoin physique de l'amour, elles seraient purement et simplement des serfs de glèbe, et même pis ; vois ce qu'elles sont chez les sauvages : de pures bêtes de somme. Chez nous, quel est le sort de celles qui n'ont point de fortune par elles-mêmes ? Le travail le plus assidu et le moins soldé, qui leur manque même très souvent, vu que les hommes ne leur ont laissé qu'un très petit nombre de professions, et des moins lucratives ; ou bien le libertinage, c'est-à-dire la vente de leur personne, soit au premier venu, soit au plus offrant et dernier enchérisseur (1). »

Quel contraste entre cette citation et ce qui suit : « Leur inaptitude caractéristique à l'abstraction et à la contention, l'impossibilité presque complète d'écarter les inspirations passionnées dans les opérations rationnelles, quoique leurs passions soient, en général, plus généreuses, doivent continuer à leur interdire indéfiniment toute haute direction immédiate des affaires humaines, non seulement en science ou en philosophie, comme vous le reconnaissez, mais aussi dans la vie esthétique, et même dans la vie pratique, aussi bien industrielle que militaire, où l'esprit de suite constitue assurément la principale condition du succès prolongé. Je crois les femmes aussi impropres à diriger aucune grande entreprise commerciale ou manufacturière qu'aucune importante opération militaire ; à plus forte raison sont-elles radicalement incapables de tout gouvernement, même domestique, mais seulement d'administration secondaire (2). »

Remarquons cependant que, dans le rôle dépendant où il les consigne, Auguste Comte reconnaît que les femmes sont appelées à contribuer selon leur nature à la régéné-

(1) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, p. 86. (1819.)

(2) *Lettres à John Stuart Mill*, pp. 185, 186.

ration de la société. « Destinées, outre les fonctions maternelles, à constituer spontanément les auxiliaires domestiques de toute puissance spirituelle, en appuyant par le sentiment l'influence pratique de l'intelligence pour modifier moralement le règne naturel de la force matérielle, les femmes sont placées de plus en plus dans les conditions les plus propres à cette importante mission par leur isolement même des spécialités actives, qui leur facilite un judicieux exercice de leur douce intervention modératrice, en même temps que leurs intérêts propres sont ainsi liés nécessairement au triomphe de la moralité universelle (1). »

Il avait déjà touché cette question dans sa lettre à M. Valat ; mais c'était d'une façon moins passive, plus intime qu'il les associait alors à l'effort de l'homme vers le progrès. Il avait écrit : « ... aussi les femmes sont directement et personnellement intéressées, comme femmes, aux progrès de l'ordre social, et ce qui le prouve, c'est qu'en effet l'histoire montre que le sort des femmes s'est constamment amélioré dans la proportion des progrès de la civilisation... (2) ».

Pour clore ce chapitre, rappelons brièvement que nous avons essayé d'analyser jusqu'ici les différences qui existent entre les jugements portés sur les femmes par le philosophe pendant sa jeunesse, et durant l'époque de sa vie conjugale avec Caroline. Dans les chapitres suivants, nous verrons sa pensée se transformer à partir du moment où il a rencontré Clotilde, sa Béatrice. Sous l'influence de celle-ci, la femme est devenue pour lui l'élément pur, digne, tendre, sympathique de la société, et elle est la meilleure personnification de l'Humanité (3). Dans sa jeunesse, il avait déjà montré pour elle un intérêt délicat et même chevaleresque.

Mais, soumis par Caroline à de trop fréquentes agi-

(1) *Lettres à John Stuart Mill*, pp. 187, 188.

(2) *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*, pp. 86, 87.

(3) CREE (J. A.), *La Mission de la femme d'après Auguste Comte*, p. 6.

tations, continuellement déçu par elle, il ne vit plus dans la femme qu'un être cérébralement inférieur, comparable à l'enfant. Il ne lui accorde, dans la société, qu'une place subordonnée, persuadé qu'il était des dangers multiples que ferait courir à l'humanité l'égalité des femmes et des hommes : la concurrence des sexes augmenterait les difficultés de l'existence, les femmes elles-mêmes y perdraient en devant renoncer à l'attrait de leur charme, la reproduction de la race irait en s'affaiblissant.

Le sort de la femme est d'ailleurs loin d'être aussi injuste qu'on veut le dépeindre ; il ne peut être question de la comparer à une esclave, si symbolique que soit peut-être le mythe de la côte surnuméraire d'Adam. Il approuve les restrictions par lesquelles l'Église a décidé d'exclure les femmes des fonctions sacerdotales. Il est content de leur voir interdire l'accès de la royauté, et il constate que la tendance industrielle elle-même les oblige de plus en plus à se confiner au foyer domestique.

Lorsqu'il a recours aux lumières de la science, la biologie ne lui montre en la femme qu'un être inférieur au point de vue physique. Sous le rapport de l'esprit, quelques exceptions heureusement douées, sa femme par exemple, n'atteindront pourtant jamais le niveau de l'homme.

L'éducation la plus perfectionnée ne peut changer cette condition infantile. Tandis qu'une des lois sociologiques fondamentales qu'il s'efforce d'établir est le progrès spontané (1) de l'humanité, il ne recule pas devant l'affirmation que la femme n'a fait en général aucun progrès pendant le dernier siècle, et qu'en ce qui touche aux Beaux-Arts, elle n'a pas avancé depuis deux ou trois siècles même.

La femme est incapable en toutes choses. Elle est inapte à l'abstraction, en science, en philosophie, en esthétique. Elle doit être écartée de la vie industrielle, militaire, politique. Dans la maison même, le seul rôle

(1) *Cours de philosophie positive*, t. IV, pp. 333, 334.

qui puisse être réservé aux femmes est d'administrer, mais non de gouverner. Leur destination est seulement de consulter, de modifier, de garder le foyer, d'être maternelles.

Tout en constatant que leurs « intérêts propres sont ainsi liés nécessairement au triomphe de la moralité universelle », il ne leur attribue dans cette marche vers un meilleur avenir qu'un rôle passif d'auxiliaires domestiques et s'applaudit de voir que « leur isolement » de toute spécialité active facilite leur « intervention modératrice ».

CHAPITRE V

L'INFLUENCE DE CLOTILDE

« L'amour pour principe,
L'ordre pour base, et
Le progrès pour but. » (1)

Nous avons parlé plus haut de Mme Clotilde de Vaux et de l'influence qu'elle a exercée sur Auguste Comte. Le moment est venu de nous arrêter sur l'amitié qui l'unit au grand philosophe. Leurs relations peuvent confondre d'étonnement ceux qui ne leur accorderaient qu'un examen superficiel, mais nous croyons qu'une étude approfondie, qui permettrait d'en parler en connaissance de cause, les rendrait explicables.

Nous avons déjà vu que « le centre habituel d'énergie personnelle (2) » d'Auguste Comte était l'idée de la réorganisation de la société. Dans son premier grand ouvrage, la figure de la femme se trouvait en dehors de ce centre. Il ne semble l'avoir considérée que comme une partie passive (3) de la société qu'il avait à renouveler et à régulariser. Son idée centrale (de réorganiser la société) paraît sous toutes les formes. Pour exécuter cette tâche

(1) *Système de Politique Positive*, t. II, pp. 65, 352.

(2) « Let us hereafter, in speaking of the hot place in a man's consciousness, the group of ideas to which he devotes himself, and from which he works, call it the habitual centre of his personal energy. It makes a great difference to a man whether one set of his ideas, or another, be the centre of his energy; and it makes a great difference, as regards any set of ideas which he may possess, whether they become central or remain peripheral in him. To say that a man is « converted » means, in these terms, that religious ideas, previously peripheral in his consciousness, now take a central place, and that religious aims form the habitual centre of his energy. »

JAMES (William), *The Varieties of Religious Experience*, chap. IX, p. 196.

(3) V. chap. IV, p. 79.

formidable, il appelle à son aide toutes les sciences, toutes les connaissances (1) des savants du passé et du présent, et réclame le concours des élites pour l'aider à constituer la doctrine d'après laquelle il pourra canaliser le progrès spontané de la société pour le diriger dans la voie du progrès ordonné.

Poursuivant cet immense programme il avait accordé à la femme une place inférieure dans le système qu'il avait conçu avant de connaître Clotilde. La femme est restée « en marge (2) » de sa conscience pendant les longues années qu'il passa à méditer sur sa mission.

Il avait peu connu sa mère, il était incompris et malheureux dans ses rapports avec Alix, et il souffrait mille douleurs avec sa femme, Caroline (3), c'est peut-être pour ces raisons, que Comte n'a pas fait appel aux aptitudes féminines pour mener à bien son grand projet : conduire le monde de l'anarchie à une organisation positive. En parlant des femmes il dit que leurs passions vont « continuer à leur interdire indéfiniment toute haute direction immédiate des affaires humaines... (4) ».

C'est ce qui nous permet de dire que « la question des femmes » n'occupait pas une place importante dans le cercle des idées qui tournaient autour de son projet central, jusqu'à sa rencontre avec Clotilde.

Et alors nous assistons à un prodigieux renversement de cet état de choses. Un miracle s'est accompli. La femme est devenue le pivot central de tous les plans qu'il forme pour la réorganisation de la société. Sans abandonner les savants ni la philosophie, ses seuls instruments jusqu'à présent, à partir de maintenant il va faire aussi appel à

(1) V. chap. III, p. 59.

Aussi les *Opuscules de Philosophie Sociale d'Auguste Comte*.

(2) V. Chap. IV, p. 63.

(3) « ... en vous (Clotilde) chérissant à la fois comme épouse, comme sœur, et comme fille ; parce que vous seule étiez destinée à me tenir lieu des trois ordres d'affections féminines dont me prive une injuste fatalité. »

Testament d'Auguste Comte, Lettre 171, p. 533.

(4) *Lettres à John Stuart Mill* pp. 185, 186.

V. chap. IV, p. 76.

la femme et à l'affection. Pour établir son nouveau système, il aura pour guides le charme de Clotilde, les qualités supérieures de sa servante Sophie, et il arrivera même à trouver dans Rosalie une puissante énergie directive.

Ce qui nous déroute, c'est qu'un homme de Science, un grand savant ait pu changer aussi prodigieusement de point de vue. Mais nous devons prendre en considération le vide de son existence jusqu'à l'âge de 47 ans, sa grande déception conjugale, sa solitude et sa désolation ; nous devons nous souvenir de son mariage rendu indissoluble et de sa situation presque sans espoir.

Alors nous comprendrons mieux que sa rencontre avec une femme vraiment adorable telle que l'était Clotilde, ait eu pour effet de modifier entièrement ses idées sur la nature humaine en leur faisant quitter le plan intellectuel pour les orienter vers le plan affectif. Dès que Comte connut Clotilde, son image l'obséda, et il la désira de toutes ses forces, de toute la soif de ses longues années privées d'affection, avec toute la vitalité d'un homme.

Clotilde avait tout ce qui pouvait enchanter un homme seul et désolé. Elle était jolie — belle même (1) — jeune et pleine de charme. Elle possédait le don de gaité, bien qu'elle eût profondément souffert. De même que Comte, elle était la victime de l'indissolubilité de son mariage, elle se trouvait liée pour toute sa vie (2) à un être indigne qui l'avait abandonnée.

Elle avait de plus le goût de la littérature et le désir d'expliquer ses propres tendances en écrivant elle-même (3) ;

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 268.

(2) « Victime innocente d'un sort exceptionnel, tu reconnus dignement que l'indispensable généralité des règles sociales ne doit pas être jugée d'après leurs douloureuses anomalies. Malgré tes injustes souffrances, ta haute raison apprécia bientôt les déclamations frivoles ou sophistiques qui, exclusivement attentives à quelques maux incontestables mais accessoires ou fortuits, entraînent aujourd'hui à altérer radicalement la pureté et la consistance des principaux sentiments humains. » *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 112.

(3) V. Lucie, *Système de Politique Positive*, t. I, pp. XXIII-XXVIII.

Les Pensées d'une Fleur, chap. VII, p. 175.

Willemine, l'édition fac-simile, Ed. Positiviste, 1929. Publié aussi dans *Roman de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte*, par M. Maurice WOLFF, 1929.

mais cela ne l'empêchait pas d'écouter ; elle sut prêter à l'exposition des arguments du positivisme, une attention inappréciable pour leur auteur, elle lut les lettres philosophiques de Comte et devint ainsi l'amie intellectuelle en même temps que l'objet de l'affection de ce génie. Il lui enseignait son idée dominante jusque dans ses lettres d'amour, et il se plaisait à chercher dans certaines « maximes » de son inspiratrice les germes mêmes d'idées positivistes (1).

Mais Clotilde sut rester toujours plus féminine que savante ; elle nous apparaît vibrante d'humanité, aspirant à l'amour d'un enfant et aux joies de la vie conjugale.

Cette femme douce et tendre se révèle, lorsqu'il le faut, forte, courageuse, indépendante. Elle sait conduire avec tact et habileté leurs relations vers la bonne amitié dont nous pouvons suivre le développement lettre après lettre.

Nous allons donc nous occuper de l'influence exercée par Clotilde sur Auguste Comte lui-même ; plus tard, dans les derniers chapitres, nous étudierons cette influence transportée par lui dans le domaine de sa religion. Nous pouvons suivre dans les lettres qu'ils se sont écrites, dans les confessions annuelles d'Auguste Comte, et dans tout ce qu'il a écrit après la mort de Clotilde, les étapes par lesquelles il est arrivé à ses conclusions. L'échange de leurs pensées, leur amitié intellectuelle, ses ambitions pour elle vont se dérouler devant nous au milieu des

(1) « *Les sept maximes de ma patronne*. Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

« Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?

« J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions.

« Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

« Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.

« Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité.

« Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons. »

Testament d'Auguste Comte, Prières Quotidiennes, p. 99.

V. p. 119.

petits détails qui nous font saisir l'intimité de leur vie. Nous assistons au combat moral que leur amour suscite en eux, ainsi qu'aux difficultés qui le troublent et à l'inquiétude que leur mauvaise santé leur inspire mutuellement.

Commençons par rappeler l'isolement navrant dans lequel était resté Auguste Comte après le quatrième départ de Mme Comte, et l'amertume qui remplissait alors son cœur, pour pouvoir mieux faire comprendre la rapidité avec laquelle la belle et sympathique Clotilde devint pour lui sa femme idéale, sa Béatrice.

Cet isolement nous est dépeint dans la Dédicace et la neuvième Sainte-Clotilde : « Avant notre première entrevue, j'avais entièrement recouvré, depuis plusieurs années, une irréprochable liberté morale, dans une crise d'autant plus définitive qu'elle fut, de ma part, involontaire ; et même je sentais déjà la profonde insuffisance du paisible isolement qui me parut d'abord si précieux (1). » « Rien ne doit sembler exagéré dans une telle déclaration, en considérant le fatal isolement d'où tu m'as seule tiré, et dont j'avais d'avance accepté le poids, quoique j'eusse été peut-être incapable de le supporter (2). »

Amitié intellectuelle :

Nous pouvons nous représenter cet homme désolé, sans espérance de bonheur et qui n'avait jamais connu le charme de la compagnie d'une femme aimante, entrant dans un nouveau monde de pensées et d'émotions, quand il recevait d'amicales confidences dans le genre de celle-ci : « J'allais prendre la plume pour vous faire part de tous mes petits bonheurs, quand j'ai reçu votre aimable lettre, Monsieur. *Le National* m'a fait une jolie offrande en retour de l'infortunée Lucie ; et j'espère que son frère cadet recevra le même accueil. C'est un double plaisir pour moi

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 104 (1846).

(2) *Ibid.*, Neuvième Sainte-Clotilde, p. 205 (1853).

V. aussi LITTRÉ (E.), *Auguste Comte et la Philosophie Positive*, pp. 580, 581.

de réussir, car mes parents ne sont pas riches et sont bien bons.

« Je vous remercie donc sincèrement de vous être associé de cœur à ma joie, Monsieur Comte. *Le National* m'a beaucoup blâmée d'avoir traité si rapidement le grand sujet en question : mais j'ai voulu aller selon mes petites forces... (1). »

La lecture de Lucie l'a charmé ; cet homme qui a tant vécu dans les abstractions mathématiques, dont la pensée a sondé l'infini du ciel, et qui est remonté jusqu'aux origines impénétrables de l'humanité, a écrit à l'auteur : « ... la profonde impression que me produisit votre touchante Lucie... (2) » « ... une troisième lecture de votre admirable Lucie (3) » « ... une quatrième lecture de votre touchante Lucie... (4) » « Adieu mon adorable Lucie, jusqu'à demain (5). »

Et lorsque Clotilde se propose d'écrire encore, elle lui confie tout naturellement ses plans avec l'ingénuité d'un enfant : « Je suis dans une effervescence de composition qui me fatigue, mais qui me plaît beaucoup... C'est d'imaginer l'histoire d'une femme qui aurait cédé à toutes les insinuations contre le mariage et l'ordre ; de la faire se briser sur toutes les grèves des passions, tout en la conservant pure ; et de l'amener peu à peu vers le calme et la vie pleine de la famille. Ce serait un livre utile, je crois, et une critique frappante en même temps. Je m'essaye et je vous initierai.

« Adieu, cher et digne ami, vous voyez que je vous apprécie, et que je crois en vous.

« Comptez sur le cœur de

Clotilde DE V. (6) »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, dix-neuvième lettre, p. 269.

(2) *Ibid.*, soixante-treizième lettre, p. 363.

(3) *Ibid.*, vingt-deuxième lettre, p. 272.

(4) *Ibid.*, soixante-dix-huitième lettre, p. 372.

(5) *Ibid.*, soixante-treizième lettre, p. 364.

(6) *Ibid.*, trente-quatrième lettre, p. 299.

Et la question de ce nouveau roman, *Wilhelmine*, revient souvent dans leur correspondance (1).

Mais, tout en se laissant aller au charme de ce commerce avec un grand esprit, Clotilde est sans doute un peu effrayée de se voir comparer aux Égéries célèbres des philosophes du XVIII^e siècle. Elle se défend de toute prétention aux spéculations philosophiques, comme aussi de l'égoïsme théologique et remet avec une aimable bonne humeur les choses au point : « Mon cher philosophe, une des épithètes auxquelles je serais le plus sensible, et l'une de celles aussi que je mériterai toujours le moins, c'est celle de pédante. J'espère ne parler jamais que de ce que je saurai ou sentirai bien ; et, quand je vous ai dit que je ferais une philosophe de ma Will., ce n'est pas une philosophe systématique que j'ai entendu, c'est une philosophe de cœur tout bonnement, une femme qui aime l'humanité pour elle-même, et sans terreurs de la marmite bouillante d'en bas, tout comme sans espérance de posséder un lit de roses dans l'éther. Voilà ce que je comprends le mieux du XIX^e siècle, c'est la tendance universelle des êtres vers la raison toute simple. En voyant comme les plus modestes intelligences participent naturellement et sans effort à toutes les clartés obtenues, je me pénétre chaque jour davantage de l'idée que la science n'a besoin que de résider au sommet des sociétés pour les enrichir tout entières : et, ma foi, je me console de ne pas avoir été initiée aux merveilles du carré de l'hypoténuse (2). »

Elle ne se départit jamais de sa charmante modestie ; son bonheur est d'écouter Comte. Quelle joie pour le génie de parler longuement de ses idées nouvelles à une jolie femme qui fait un effort pour se les assimiler : « Mon

(1) V. *Testament d'Auguste Comte*, quatre-vingtième lettre, p. 375.

Ibid., soixante et unième lettre, p. 343.

Ibid., cent trente-troisième lettre, p. 471.

Ibid., cent douzième lettre, p. 428.

Ibid., cent vingt-cinquième lettre, p. 455.

Ibid., cent trente-troisième lettre, p. 471, etc.

(2) *Ibid.*, quatre vingt-deuxième lettre, p. 378.

cher ami, c'est bien à moi de bénir les circonstances qui nous ont rapprochés. J'ai tout à gagner dans nos relations, et vous ne trouvez en moi qu'un bien timide écho de vos sentiments et de vos idées. Comme à vous, la journée d'hier m'a fait du bien, j'aime à m'instruire sans me fatiguer, et j'en trouve toujours l'occasion dans nos causeries (1). »

Toujours occupée de son roman, Clotilde demande à Comte de l'aider en traitant la question du mariage dans une lettre qu'elle pourrait introduire dans le texte : « Au moment de faire partir ma lettre, je la rouvre, mon cher ami, pour vous demander une chose à laquelle j'avais déjà pensé. Voudriez-vous, vous qui pensez si éloquemment et si bien, me faire la substance d'une lettre, à la fois *philosophique et sentimentale, sur les avantages et l'importance de l'institution de la famille et du mariage* ? Ce serait un morceau que je me glorifierais de vous devoir, et qui ferait saillir mon personnage de Stéphane dans son action sur Willelmine. Par une note accessoire, je pourrais indiquer que cette lettre a été adressée à l'auteur par l'auteur de la *Philosophie Positive*. Je vous demanderais de la faire cadrer le plus possible avec la forme roman, c'est-à-dire de la rendre aussi intelligible aux indolents qu'aux penseurs, et de grouper le plus possible les idées. Je vous demande là un véritable cadeau : mais vous vous entendez si bien à gâter vos amis, que vous leur y faites prendre goût (2). »

Que de finesse dans cette remarque par laquelle elle sollicite doucement le grand homme de descendre pour elle des sommets de la pensée philosophique. « J'accepte le cadeau, mon cher ami, et avec une tendre reconnaissance. Mais alors ne prenez la peine que de me faire un aperçu des plus saines idées sur ce grand sujet. Je serais peut-être mal habile à les extraire d'un ouvrage destiné aux savants (3). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent trente-cinquième lettre, p. 473.

(2) *Ibid.*, cent trente-septième lettre, p. 478.

(3) *Ibid.*, cent trente-neuvième lettre, p. 481.

Ce qu'elle semblait craindre est arrivé. Auguste Comte n'a pu entièrement dépouiller l'attitude du Professeur. Sa lettre est plutôt un résumé de toute sa doctrine qu'une page de roman. Voici en effet les points principaux qu'il touche dans ce morceaux : les trois états (1), le service temporaire de théologie et de métaphysique (2), la systématisation des notions sociales (3), l'ordre invariable (4), ordre et progrès (5), influence du Catholicisme (6), stabilité du mariage (7), destination du mariage (8), inégalité (9).

Il lui recommande en outre le cinquantième chapitre de son grand ouvrage. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il lui en proposait la lecture. « Au reste, si vous désiriez, à leur égard, quelques éclaircissements immédiats, vous pourriez consulter avec fruit le cinquantième chapitre de mon grand ouvrage. Sa lecture spéciale, déjà recommandée, vous deviendra, pour l'étude de cette lettre, bien plus facile que ne le suppose votre admirable modestie. Ce n'est point aux savants que je m'y suis surtout adressé, mais à tous les esprits sains qu'animent des cœurs honnêtes, sans aucune autre initiation philosophique que celle qui ressort spontanément de l'ensemble de la vie réelle (10). »

Elle est pleine d'admiration et de reconnaissance pour son cher philosophe ; mais elle se réserve de faire aux pages qu'il lui a envoyées les coupures nécessaires pour qu'elles puissent entrer dans le cadre de son roman : « Mon digne philosophe, je viens de lire avec un vif intérêt et une grande attention la composition distinguée dont vous avez bien voulu me faire le cadeau... Je passerai

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre Philosophique sur le Mariage, p. 240j.

(2) *Ibid.*, p. 240^k.

(3) *Ibid.*, p. 240^m.

(4) *Ibid.*, p. 240^m.

(5) *Ibid.*, p. 240^r.

(6) *Ibid.*, p. 240^s.

(7) *Ibid.*, p. 240^m, et 240ⁿ.

(8) *Ibid.*, p. 240ⁿ.

(9) *Ibid.*, p. 240^r, et 240^s.

(10) *Ibid.*, p. 240^v.

sous silence tout ce qui se rattache aux systèmes épuisés et au nouveau, et je trouverai encore à tirer un bien bon parti de ce morceau philosophique. Je vous en remercie donc du fond du cœur, mon cher ami, comme de tous les plaisirs que vous me faites si tendrement. Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple enthousiaste ; je vous offre en indemnité une sincère admiratrice (1). »

Mais le vrai rôle de Clotilde n'est pas d'être son admiratrice, pas plus son disciple, elle semble n'être entrée dans la vie de cet homme isolé et malheureux que pour lui enseigner le pouvoir de l'affection. Le 28 septembre 1845, il juge son grand travail philosophique terminé, et il entrevoit la douceur de s'abandonner à un grand amour : « En y repensant cette nuit, j'ai vivement senti combien j'éprouvais une indicible satisfaction à te sacrifier, au besoin, jusqu'à ma vie, maintenant que j'ai accompli ma principale tâche dans la grande évolution humaine (2). »

Cependant, contre sa propre attente peut-être, son esprit inlassable ne peut s'arrêter dans son essor. Il va trouver dans son amour même une nouvelle source de fécondité, et c'est alors qu'il conçoit l'idée de son second ouvrage qui traitera de la systématisation de l'existence humaine : « Mais vous ne pouvez, cher ange, sentir comme moi combien sa conception générale s'est ainsi trouvée profondément améliorée. Si vous saviez quels progrès j'ai faits depuis un an, au milieu de ces perturbations apparentes, vers mon principal but philosophique, la systématisation finale de toute l'existence humaine autour de son vrai centre universel : l'affection (3) ! »

Dans la même lettre à Clotilde, il attribue à la bien-faisante influence de celle-ci le profond revirement qui s'est opéré dans sa pensée : « Je suis d'abord touché profondément de la suave délicatesse qui caractérise vos

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent quarante-deuxième lettre, p. 484.

(2) *Ibid.*, soixante et unième lettre, p. 343.

(3) *Ibid.*, cent soixante-dix-neuvième lettre, p. 551.

tendres inquiétudes sur le prétendu trouble apporté dans ma vie publique par ma noble passion pour vous. Mais, bien loin d'avoir jamais à rendre aucun compte injuste de cette involontaire influence, soyez assurée, ma Clotilde, qu'elle vous attirera toujours mes sincères bénédictions... Une conviction désormais familière m'assure pourtant que, pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion à la fois profonde et pure, qui me fît assez apprécier le côté affectif de l'humanité (1). »

Nous pourrions citer de nombreux passages où il reporte vers elle l'hommage de ce qu'il nomme son « amélioration » morale : « Je vous ai souvent remerciée, ma très chère Clotilde, pour la profonde amélioration qu'éprouve l'ensemble de mon existence morale, depuis que j'ai le bonheur d'être épris de vous. La salubre réaction mentale de ce noble sentiment s'est manifestée, dès le début, par ma cordiale composition sur votre fête. J'en ai ensuite ressenti l'efficacité philosophique en commençant, pendant les vacances, mon second grand ouvrage. Maintenant la réouverture de mon cours volontaire amène naturellement une nouvelle manifestation de cette heureuse influence, qui va certainement perfectionner beaucoup mon action orale, comme auparavant mon action écrite : je dis action, car, chez un philosophe, elle consiste surtout à parler ou écrire, au lieu de méditer (2). »

Leur commerce intellectuel s'étendit certes à d'autres sujets encore — livres, musique — conversations dont nous retrouvons l'écho dans les lettres indiquées ici sur Tom Jones (3), Madame Sand (4), *le Résumé de la Philosophie Positive* par M. Littré (5), *les Mémoires de Mme de Motteville* (6), Térence (7), Don Quichotte.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 179, p. 551.

(2) *Ibid.*, Lettre 148, p. 491.

(3) *Ibid.*, Lettre 1, p. 243.

(4) *Ibid.*, Lettre 33, p. 298.

(5) *Ibid.*, Lettre 33, p. 298.

(6) *Ibid.*, Lettre 43, p. 315.

(7) *Ibid.*, Lettre 48, p. 322.

Don Juan (1), Pétrarque (2), Éliisa Mercœur (3), Alceste (4), *les Mémoires de Madame Roland* (5), l'Opéra Italien (6).

Traits d'intimité :

Si nous passons de la sphère intellectuelle dans le domaine de la vie familière, nous trouvons de fréquents exemples de l'intimité de chaque jour qui s'était rapidement établie entre eux, intimité bien faite pour charmer un homme qui en avait été tellement privé. Nous trouvons dans les lettres de Clotilde : « Votre cœur est doux comme votre gelée de pommes, mon cher ami (7). » « Si vous recevez cette lettre à temps, pensez à rapporter ce soir mon parapluie si vous voulez, afin que je puisse vous rendre le vôtre, qui vous manque peut-être (8). »

« J'ai lu avec tendresse votre bonne lettre d'hier ; et, à propos de cela, il faut que je vous demande l'absolution pour une petite faute qui pourrait vous paraître maussade à la longue. Vous m'aviez demandé de numérotter mes lettres, et j'en suis encore à commencer cette opération, tant les chiffres me vont mal : nous n'avons jamais rien perdu qu'une mèche de cheveux, ne m'en veuillez donc pas si j'oublie de vous satisfaire en cela et en ce qui tient au quantième (9). »

Les visites sont arrangées : « Venez donc, comme vous me le dites, le Lundi et le Vendredi ; et moi j'irai vous voir amicalement une fois par semaine, quand je le pourrai (10). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 50, p. 327.

(2) *Ibid.*, Lettre 112, p. 429.

(3) *Ibid.*, Lettre 135, p. 474.

(4) *Ibid.*, Lettre 140, p. 482.

(5) *Ibid.*, Lettre 181, p. 556.

(6) *Ibid.*, Lettre 90, p. 395.

V. Lettres, 77, 81, 108, 117, 122, etc.

V. aussi *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettres à Mme Marie, pp. 88, 91.

(7) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 172, p. 536.

(8) *Ibid.*, Lettre 117, p. 440.

(9) *Ibid.*, Lettre 84, p. 383.

(10) *Ibid.*, Lettre 26, p. 277.

V. Lettre 78, p. 371, aussi Lettre 81, pp. 375, 376.

« Je vous porterai vos fleurs Mercredi ; elles sont, elles, le produit net de l'amitié, et ma portière regrette que je ne les offre pas à *Dieu*. En les faisant, je me suis rappelé des vers qui ne sont peut-être pas laids, et dont je composais autrefois des volumes. Je vous les joins ici, comme monument du passé (1). »

Ces fleurs faites par les mains de l'amie sont sacrées pour le philosophe. Une phrase de Clotilde dépeint l'émotion qu'elle a éprouvée à les voir apprécier : « Vous m'avez donné une paire de couleurs carmin en me remerciant de mon maigre bouquet ; j'espère le remplacer plus tard par un autre plus digne (2). »

Les vers qu'elle écrit font couler les larmes du philosophe. Il a trouvé lui-même le mot de fétichisme pour caractériser ce sentiment qui l'a envahi tout entier et s'est transformé en adoration : « J'ai donc été fort heureusement surpris d'y trouver une charmante composition, doucement caractérisée par votre gracieuse sensibilité et philosophiquement remarquable, à mes yeux, par une exquise appréciation spontanée du juste degré de *fétichisme* poétique que comportera toujours la virilité de la raison humaine. Sans l'avoir lue jusqu'ici plus de deux fois, les douces larmes que je lui dois m'assurent que je ne tarderai pas à la savoir tout entière. Le singulier mot *par cœur* n'aura jamais été mieux appliqué. Elle est déjà rangée, auprès de vos précieuses lettres, parmi mes chères reliques, entre les deux parties de l'admirable *Lucie*. Si j'eusse rapproché plus tôt votre touchante imagination de votre profond sentiment musical, j'aurais deviné que l'aptitude poétique pour laquelle je vous ai déjà signalée à mes amis devait s'étendre à la forme comme au fond. Puisque vous m'avouez, en ce genre, de nombreux essais antérieurs, j'espère que vous m'accorderez la faveur de copier, dans vos *loisirs*, pour ma petite bibliothèque secrète, tous ceux que

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent neuvième lettre, p. 424.

(2) *Ibid.*, cent treizième lettre, p. 430.

vous jugerez dignes de subsister (1). » « Vous lire, vous écrire, m'attendrir, presque jusqu'au fétichisme (2), sur les précieux talismans que je vous dois, et désormais aussi répéter en pleurant votre suave Canzone (3) ; voilà, ma Clotilde, ce qui calme toujours mon agitation convulsive... (4) ».

Le combat moral :

Hélas ! Il devait être interdit jusqu'à la fin, au malheureux Auguste Comte de trouver le calme dont son âme avait tant besoin. Leur amour est troublé dès le début par la lutte morale qui l'accompagne. Auguste Comte est-il sorti de la réserve que lui impose leur condition maritale, il le regrette aussitôt et s'engage à s'y renfermer : « Mon petit billet d'hier matin a dû vous déplaire, je voudrais ne l'avoir point écrit ; il y règne une insistance au moins indiscreète, et d'ailleurs puérile, aussi peu digne de moi que de vous : veuillez ne l'attribuer qu'à l'affaiblissement momentané de mon empire habituel sur moi-même, par suite d'un certain trouble physique. Quoique ce billet-ci soit uniquement destiné à réparer ce tort et à en solliciter le pardon, son premier aspect pourrait lasser votre patience, en vous faisant craindre un déluge journalier de semblables manifestations : rassurez-vous, Madame, il n'en sera rien. Les réflexions spontanées de ma rêveuse journée d'hier, assistées d'un peu de sommeil, ont déjà rétabli suffisamment mon degré ordinaire de générosité et de raison. Ce sera, j'espère, la seule fois, ma très chère Dame, où j'aurai été conduit ainsi à abuser un moment de la confiante estime dont vous daignez m'honorer. J'aurai le bonheur de me présenter chez vous demain : mais ne redoutez d'avance aucune question déplacée (5). »

Clotilde cherche sans doute un moyen de défense contre elle-même lorsqu'elle fait allusion à un autre

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent dixième lettre, pp. 424, 425.

(2) V. chap. VII, p. 174.

(3) *Ibid.*, p. 175.

(4) *Testament d'Auguste Comte*, cent quatorzième lettre, p. 433.

(5) *Ibid.*, huitième lettre, pp. 251, 252.

amour : « Il y a deux ans que j'aime un homme de qui je suis séparée par un double obstacle (1). » « Je voudrais avoir un cœur aussi sain que le vôtre à mettre dans notre association de sentiments (2). »

Mais c'est bien à Auguste Comte qu'elle pense lorsqu'elle se laisse aller au doux rêve de la maternité qui serait, lui semble-t-il, son bonheur suprême : « Depuis mes malheurs, mon seul rêve a été la maternité : mais je me suis toujours promis de n'associer à ce rôle qu'un homme distingué et digne de le comprendre. Si vous croyez pouvoir accepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille dites-le moi, et je déciderai de mon sort (3). »

¶ Ces responsabilités dont elle a parlé, Comte les accepte ; ses restrictions ne portent que sur l'impossibilité de donner à leur union l'éclat qu'il aurait désiré : « Vous pouvez ainsi croire déjà à la pleine maturité des réflexions que je n'ai cessé de faire depuis hier sur l'engagement sacré que je contracte maintenant avec joie mais sans fougue, *d'accepter*, suivant vos expressions caractéristiques, *toutes les responsabilités quelconques qui s'attachent à la vie de famille*.

« Le seul obstacle vraiment grave que notre situation nous impose concernera uniquement la publicité de notre bonheur, qui ne saurait être jamais dévoilé, s'il y a lieu, qu'au très petit nombre des âmes dignes à la fois de le comprendre et de le respecter (4). »

Mais Clotilde, en proie à de cruelles hésitations, est revenue sur ses paroles et l'espoir a de nouveau fait place à l'agitation dans le cœur de l'homme : « Vendredi la promesse imprévue d'un bonheur prochain, vous la confirmez Samedi, vous l'éludez Dimanche, et vous la

(1) *Testament d'Auguste Comte*, seizième lettre, p. 262.

(2) *Ibid.*, trente-septième lettre, p. 303.

(3) *Ibid.*, quarante-deuxième lettre, p. 311.

V. *Ibid.*, cinquante-troisième lettre, p. 333.

(4) *Ibid.*, quarante-troisième lettre, p. 314.

retirez Lundi ! N'est-ce pas abuser un peu du privilège féminin (1) ? »

Elle s'excuse de son changement et cherche à l'expliquer avec une fermeté bien remarquable de la part d'une femme aussi douce en apparence : « Vous avez tort de dire que vous me rendez le bien pour le mal : celui que je vous ai fait a pris sa source dans un motif généreux ; je ne l'en déplore pas moins. Mais, malgré mon tort et l'excellence de votre cœur et de vos procédés, je dois vous déclarer mes sentiments actuels. Si vous me contraigniez, par quelque moyen que ce soit, à vous céder sur le point en question, je ne vous reverrais plus de ma vie... une femme qui a vécu dans la continence pendant longtemps ne peut se donner qu'avec enthousiasme ou la résolution de devenir mère... On n'agit pas avec une femme de 30 ans comme avec une petite fille. J'ai eu tort, je l'avoue, je le sens, j'en souffre ; mais j'en souffre trop pour que vous me le rappeliez... Laissez-moi espérer que plus un mot de ces choses ne sera prononcé entre nous de longtemps... Je ne vous rappellerai pas que je ne voyais en vous que le père d'un enfant, et non un amant (2). »

Pour ne pas la perdre entièrement, Comte est forcé de se rendre à ses raisons et il fait amende honorable : « Quoique mon sexe ne puisse prétendre à l'exquise délicatesse dont le vôtre est susceptible, je vous assure pourtant, Clotilde, que, si j'eusse connu à temps ce que vous m'avez appris hier, je vous aurais épargné, la semaine dernière, d'indiscrètes sollicitations, dont vous n'avez donc plus à craindre le retour, même en reprenant nos libres entrevues amicales (3). »

Mais l'espoir d'une complète union n'a pas abandonné son cœur. Ils ont parlé de mariage et des scrupules s'élèvent dans la conscience délicate de Clotilde. « Je ne ferai donc ici que vous remercier de votre incessante

(1) *Testament d'Auguste Comte*, quarante-huitième lettre, p. 320.

(2) *Ibid.*, quarante-neuvième lettre, pp. 325, 326.

(3) *Ibid.*, cinquante-quatrième lettre, pp. 334, 335.

bonté. Non, je ne puis pas accepter vos offres à moins de devenir votre femme : ceci est posé dans mon esprit à l'état irrévocable. Pour contracter un engagement aussi important que celui d'une nouvelle union, je l'avoue, je veux jouir pleinement de ma force morale et de ma raison. Ce que j'ai souffert dans ma vie ne ressemble à aucune infortune ordinaire. Je souffre par moi plus peut-être que par les circonstances ; et je veux être sûre de pouvoir remplir, selon mes vœux, les devoirs nouveaux que je me ferai.

« Je ne crois pas qu'il existe un homme meilleur et plus noble que vous l'êtes : mais, quoique cette conviction soit la plus nécessaire à acquérir sur l'homme que l'on choisit, elle n'est pas seule, et cela est bien parfaitement réciproque. Je puis manquer des qualités les plus importantes pour le bonheur d'un homme tel que vous, et alors !

« Dans l'état de souffrance morale et de lutte où je me trouve encore, je ne puis pas répondre de moi. Malgré tout ce que je me connais de bon, ferais-je bien de risquer votre avenir et le mien (1) ? »

Comte impose silence à son désir dans l'attente du « gage incomparable » qu'il espère d'elle : « Vous savez, certes, quel immense prix j'attache à notre complète union : mais, sans espérer qu'elle puisse vous devenir aussi précieuse, je dois savoir attendre, avec une scrupuleuse fidélité, que vous la jugiez personnellement opportune. Quelque prolongation que je doive ainsi prescrire à mes respectueux sacrifices, pourrais-je solliciter un bonheur qui ne serait nullement partagé ? Ma silencieuse résignation laissera donc votre exquise délicatesse, poussée par une sincère affection, diriger seule la réalisation si désirée de ce gage incomparable, en considérant déjà votre libre assentiment actuel comme constituant entre nous d'irrévocables fiançailles (2). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, quatre-vingt-quinzième lettre, pp. 403, 404.

(2) *Ibid.*, cent quatrième lettre, p. 415.

Mais des accès de passion reviendront encore troubler leurs relations. Dans la cent dix-huitième lettre Comte dit : « La crise secondaire qui, j'espère, finit aujourd'hui, et qu'avait déterminée ma passion d'après vos équivoques involontaires, me servira finalement à mieux apprécier notre vraie situation mutuelle, de manière à bien goûter le présent en réservant toute heureuse chance d'avenir. S'il nous fallait une comparaison quelconque, je préférerais celle des fiancés séparés par des obstacles indéfinis, ou d'époux que d'impérieux motifs obligent à vivre en frères. Mais il vaut mieux ne comparer à rien un cas aussi exceptionnel, à tous égards, que le nôtre. Écartant donc toute vaine fiction, partons toujours de la réalité, pour l'améliorer autant que possible, l'un comme amant, l'autre comme amie, tous deux d'ailleurs pareillement sincères, et même également tendres, chacun à sa manière.

« Quant aux divers embarras ou dangers d'une inévitable continence, qui peut-être devra constamment durer, je crois pouvoir répondre de les surmonter graduellement, sans que ma santé en reçoive aucune profonde atteinte. Je m'efforcerai d'ailleurs, suivant ma tendance ordinaire, de convertir cette nouvelle condition d'existence en une source habituelle d'intime perfectionnement personnel, surtout moral, et même aussi physique.

« Au lieu d'oublier la diversité de nos sexes, dirigeons la, d'un commun accord, vers sa plus noble destination, l'amélioration mutuelle de notre propre nature, intellectuelle et affective (1). »

En une autre occasion Auguste Comte fera éclater sa jalousie à propos des rapports de M. M... avec Clotilde, et celle-ci toujours indépendante et fière, réprimera ces écarts dans une lettre charmante de ferme dignité : « Ce n'est pas dans son bureau que M. M... peut chercher à me séduire : ce n'est pas chez sa femme ; et il est homme,

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent dix-huitième lettre, pp. 441, 442.

V. sur le même sujet le conseil donné par Clotilde dans la quarante-neuvième lettre, pp. 325, 326.

comme vous voyez, à ne pas remettre les pieds chez moi sans ma permission. Là donc se borne mon moyen de rigueur envers lui, et je me le réserve.

« Quant à mes fluctuations, si vous les craignez, il ne dépend pas de moi de vous tranquilliser sur ce point. Je ne suis pas au moment le plus difficile de ma vie, il s'en faut : et j'ai moins de motifs que je n'en ai eus pour faire des coups de tête. J'espère donc franchir encore un ou deux mauvais pas qui me restent sans me casser le cou. Votre attachement m'a beaucoup secondée, je vous ai témoigné tout le bien réel que vous m'avez fait, et je ne vous mets en rivalité d'estime et d'affection avec personne; je ne puis donc que m'étonner de vous voir insister sur une confiance que je vous ai faite parfaitement librement et dans toute la simplicité de mon cœur. En vérité, vous feriez penser à mal une femme plus jeune (1). »

Ces sautes d'humeur dureront jusqu'au moment où, pour se conformer au désir de sa bien-aimée, Auguste Comte saura réfréner la violence de son amour pour lui permettre de revêtir le caractère d'une affection plus paisible, fraternelle, veut-il croire, ou paternelle : « Vous daignez donc, ma Clotilde, désormais voir en moi un frère et un père à la fois ! C'est là certes tout ce que je pouvais attendre aujourd'hui, et beaucoup plus que mes actions n'ont encore mérité. Il ne reste qu'à me rendre vraiment digne de ce double titre, auquel j'espère acquérir enfin des droits inaltérables. Par là vous m'autorisez doublement à vous dévouer ma vie, suivant une affection vraiment réciproque. La sainte austérité de l'un de ces liens et la douce égalité de l'autre se tempèrent heureusement, de manière à constituer la plus parfaite intimité, sauf celle que rien ne remplace, et qui seule équivaut, chez les grandes âmes, à toutes les tendresses réunies. Même sous ce dernier aspect, quoique votre cœur ne puisse encore, ni peut-être hélas ! jamais, correspondre pleinement au mien, votre affectueuse

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent soixantième lettre, pp. 510, 511.

pureté ne m'interdit pas de vous témoigner loyalement l'énergie totale de ma sainte passion. Ainsi assuré de toujours trouver en vous une aimable sœur et une tendre fille, autorisé d'ailleurs à vous chérir aussi comme un chaste époux dévoué, me voilà désormais pourvu d'un incomparable trésor d'affections, dont j'avais longtemps cru que ma triste existence morale serait à jamais frustrée (1). »

Car il a songé même à adopter Clotilde comme sa fille : « Cette généreuse illusion m'avait même inspiré des projets d'adoption légale, qui, en vous permettant de prendre ouvertement mon nom et ma maison, m'obligerait d'abandonner loyalement tout espoir ultérieur d'une union plus complète (2). »

Ce n'est qu'au moment de la suprême séparation que Clotilde révéla enfin à Comte le sentiment contre lequel ses idées morales lui avaient fait un devoir de se défendre. Après sa mort Comte a écrit : « Si d'abord mon cœur murmura secrètement contre les obstacles que tu dus opposer toujours à mon ardente nature, combien je me félicite aujourd'hui que tes tendres aveux aient été assez retardés pour que notre union ait conservé une inaltérable chasteté, malgré la liberté irréprochable exceptionnellement acquise à chacun de nous ! Ne me suffit-il pas que, dans nos derniers épanchements, tu aies naïvement regretté de n'avoir pas accordé à mon amour ce gage ineffable ? Ce regret spontané me laissera toujours un souvenir plus précieux que n'aurait pu l'être désormais la mémoire trop fugitive d'une pleine réalisation, qui ne me permettrait point de revenir sans trouble, sinon sans remords, sur l'ensemble de notre cher passé (3). »

Elle avait avoué déjà son amour à la fidèle Sophie, confidente des pensées de son maître. Nous trouvons

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent soixante-seizième lettre, p. 546.

(2) *Ibid.*, cent quatre vingt-unième lettre, p. 557.

V. *Ibid.*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 182.

(3) *Ibid.*, Troisième Sainte-Clotilde, pp. 122, 123.

dans la huitième Sainte-Clotilde ces paroles de Comte : « Il est vrai que, en te proposant une telle union, j'ignorais encore combien ta tendresse était réellement conforme à la mienne. Tu ne l'avais alors avoué qu'à notre Sophie, qui même ne me l'expliqua qu'après ta propre effusion, accomplie seulement dans la fatale semaine. Mais, j'ose maintenant assurer que cette inappréciable conformité n'aurait aucunement altéré ma résolution définitive de te chérir au simple titre de fille (1). »

Mais le cœur épris d'Auguste Comte n'avait pas attendu cette révélation pour transformer son amour en un véritable culte. Il a écrit à Clotilde dans la cent-soixante-et-onzième lettre : « Si j'osais vous décrire comment je commence maintenant chaque journée, votre tendresse est trop peu au niveau, ou du moins au ton de la mienne, pour bien apprécier ces secrètes effusions régulières dont pourtant je risquerai peut-être de vous donner une autre fois quelque idée. Ah ! que ne suis-je, ma Clotilde, autant poète que philosophe ! Combien mon action sociale en serait fortifiée ! Mais cette réunion décisive de sublimes attributs est certainement impossible aujourd'hui, quoiqu'elle doive se réaliser un jour, après une suffisante installation des doctrines fondamentales dont le paisible ascendant unanime est préalablement indispensable au plein essor poétique (2). »

Le fauteuil dans lequel Clotilde s'asseyait pendant les visites qu'elle lui faisait était devenu pour lui l'autel sur lequel il l'invoquait : « C'est en vous invoquant, à votre autel ; que j'ai plus d'une fois senti surgir mes meilleures inspirations (3) », et il lui adressait chaque matin une « amoureuse prière » : « A genoux devant votre autel, sur lequel maintenant je place le *don du cœur*, elle consiste simplement à répéter une suite chronologique de courts

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, pp. 182, 183. V. chap. VI, p. 148.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, cent-soixante-et-onzième lettre, p. 534.

(3) *Ibid.*, trente-septième lettre, p. 301.

passages de vos lettres, les plus propres à caractériser la marche et la tendance de notre sainte affection (1). »

Relire et classer ses lettres était pour lui un plaisir qui prolongeait la présence ardemment désirée ; il semble « se rassasier des miettes » qui tombent de sa table : « Vous croirez sans peine, ma bien-aimée, que mon intention de vous consacrer la majeure partie de ce Dimanche était déjà formée avant que Sophie m'eût rapporté l'affectueuse lettre que je viens de relire. Pendant que j'attendais son retour, j'accomplissais la douce obligation qui maintenant caractérise pour mon cœur le premier jour de chaque mois, en relisant par ordre toutes vos lettres du mois précédent. Outre ce devoir régulier, j'avais aujourd'hui beaucoup d'autres motifs spéciaux de me retracer plus vivement votre cher souvenir, ne fût-ce que d'après notre délicieux entretien d'hier. Depuis que je vous ai quittée, je ne cesse pas d'entendre, presque comme si vous parliez encore, la suavité particulière de vos derniers sons (2). »

Ennuis et difficultés :

Descendons maintenant de cette atmosphère de tendresse pour retracer les ennuis divers que dut traverser ce sentiment pendant la courte période qui illumine la vie de ceux qui nous occupent. Dès le mois de septembre Clotilde devait écrire : « J'aurai à causer avec vous : mais je veux toujours vous dire une chose essentielle pour nous deux ; c'est que ma famille s'afflige de tous témoignages trop vifs d'intérêt qui me sont donnés. Chaque sentiment a son égoïsme ; les plus purs n'en sont pas à l'abri : il faut les ménager, et prendre l'humanité telle qu'elle est. Ne cherchez pas à modifier cette disposition chez les miens ; ne faites ni ouvertures ni insinuations à ce sujet ; et permettez-moi seulement de

(1) *Testamenti d'Auguste Comte*, soixante-dix-huitième lettre, p. 372.

(2) *Ibid.*, cent soixante-et-onzième lettre, p. 531.

vous guider, cela m'importe pour mon repos (1). »

Comte demande une explication. Il cherche à réfuter d'avance les arguments qu'on pourrait invoquer contre lui : « On ne trouve pas sans doute que mes témoignages d'amitié vous compromettent aucunement : d'ailleurs envers qui ? Il reste donc à savoir si c'est à cause de moi ou de vous qu'on s'afflige de ma préférence à votre égard : voudrait-on être seul à vous chérir, ou me voir aimer au même degré toute la famille ? Votre délaissement antérieur rendrait-il maintenant étrange une précieuse prédilection ? Suivant votre mystérieuse lettre, la plus noble supposition me semble heureusement aussi la plus probable.

« Au reste, en pensant à ces tracasseries naissantes, je ne les attribue pas à tous vos parents, mais plutôt à votre jeune belle-sœur, dont la nature, puérilement passionnée, altère quelquefois les excellentes qualités. Votre digne mère me semble trop supérieure à de telles rivalités, que je n'impute pas même à votre frère, malgré l'esprit de contradiction qui parfois ternit un peu son noble caractère (2). »

Clotilde s'efforce d'expliquer la situation ; son bon cœur veut à la fois rassurer l'ami et excuser l'intransigeance des susceptibilités familiales : « Je ne tiens nul compte des enfantillages de ma belle-sœur. Je ne considère ici que ma mère, et c'est elle que je tiens à ménager dans ses susceptibilités maternelles. Ma mère a trop concentré sur nous sa tendresse et son dévouement pour ne pas craindre que nous lui échappions de quelque côté. Ma situation n'a fait qu'accroître cette disposition chez elle ; et, quoiqu'elle m'ait rendue souvent malheureuse, je l'honore en remontant à la source.

« Ne vous faites donc aucun reproche personnel : conduisez-vous seulement en conséquence, mon très cher

(1) *Testament d'Auguste Comte*, trente-septième lettre, pp. 303, 304.

(2) *Ibid.*, trente-huitième lettre, p. 305.

philosophe ; et ne vous figurez pas qu'on vous aime moins ici (1). »

Mais nous n'avons pas lieu de nous étendre ici sur les motifs des difficultés (2) suscitées à Clotilde par sa famille, alors que nous ne faisons qu'étudier l'influence de cette femme sur Auguste Comte ; il nous suffit de les indiquer comme la cause de souffrances partagées et de confidences. « Malgré quelques récentes indications, je n'aurais jamais prévu l'étrange susceptibilité maternelle qui s'est hier dévoilée à moi. Quelle qu'en soit l'injustice, j'approuve beaucoup votre disposition, aussi noble que tendre, à ménager convenablement une telle faiblesse, en retour de tant d'excellentes qualités (3). »

La froideur hostile témoignée à Clotilde par sa mère, les mesquineries endurées, les scènes de colère qu'elle doit subir la mettent au désespoir et lui font désirer l'indépendance complète : « Ma mère est partie ce matin un peu radoucie, mais toujours froide à mon égard. Le mécontentement réciproque que nous enfermons dans nos cœurs m'est pénible, ainsi qu'à elle, j'en suis sûre. C'est la première fois que nous mettons les angles de notre sexe aussi fort en présence, et c'est aussi notre première guerre sérieuse (4). » « Mon cher ami, je suis assommée, je venais me remettre un peu avec vous. Voyez la lettre que ma mère m'écrit. Sa colère contre moi semble tourner à la rage. J'en ai été demander l'explication rue Pavée, où se manigancent toutes ces laides niaiseries. Je suis profondément dégoûtée d'un tel régime. Est-ce que je ne pourrais donc pas trouver à m'employer de quelque manière, tout en continuant à composer ? J'écirais bien facilement quinze lettres en un jour. Si je pouvais trouver un emploi de secrétaire quelconque, cela m'aiderait à sortir de mon fossé. Vous m'avez dit que vous ne recom-

(1) *Testament d'Auguste Comte*, trente-neuvième lettre, p. 306.

(2) V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, lettres à M. et Mme Marie, pp. 82-95.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, soixante et unième lettre, p. 343.

(4) *Ibid.*, soixante-septième lettre, p. 355.

menciez vos occupations que demain. Si vous vous sentiez assez de forces en rentrant pour venir causer avec moi, je vous attendrai (1). »

Comte prend une grande part à tous ces tracasseries intimes et exprime dans ses lettres sa sympathie et son inquiétude : « Sophie m'ayant appris le retour de votre mère, je sympathise pleinement avec les graves émotions qui vous assaillent peut-être pendant que j'écris ceci. Toutefois, la respectueuse fermeté de votre tendre nature, jointe à l'heureuse intervention de votre excellent père, me rassurent essentiellement. J'espère donc pouvoir constater demain soir que la situation redevient normale, sauf la prudence continue suggérée désormais par ce profond conflit. Néanmoins, je n'aurai de sécurité, sous ce rapport, que d'après vos propres informations, obtenues, par exemple, en vous reconduisant au sanctuaire, ou selon tout autre mode opportun (2). »

Le frère de Clotilde se trouve être bientôt une autre source de désagréments par les défauts de son caractère dont Comte parle dans la soixante-sixième lettre : « Je m'accorde essentiellement avec vous sur l'aptitude naturelle de votre frère à devenir un homme supérieur, s'il avait été, comme vous le dites si bien, plus énergiquement élevé ; car, il remplissait, au degré suffisant, la double condition fondamentale d'un tel avènement, quant à la force intellectuelle et à l'élévation morale ; ses plus graves lacunes, mêmes mentales, tiennent surtout à l'incurable présomption développée par l'adulation maternelle. J'ai eu hier la satisfaction de le féliciter, sauf quelques longueurs superflues, de sa noble et mémorable lettre à votre digne oncle d'Autriche. C'est aussi avec un grand plaisir que je lui ai annoncé ma résolution de rendre à son travail mathématique une plus complète justice publique, en développant convenablement, lors d'une seconde édition,

(1) *Testament d'Auguste Comte*, soixante-et-onzième lettre, p. 360.

(2) *Ibid.*, soixante-quatorzième lettre, p. 365.

la petite note anticipée que je lui consacrai, à titre d'encouragement provisoire, avant même que son premier opusculé fût publié, et quand son idée-mère n'existait encore, à ses propres yeux, qu'en germe confus (1). »

Le grand professeur aurait désiré aider de ses lumières et de sa protection celui qui était non seulement son élève, mais le frère de Clotilde : « Dès hier, j'eusse fait à votre gracieuse lettre une réponse immédiate, si elle ne m'avait trouvé absorbé dans la lecture de ce que votre frère m'avait apporté Mardi de son travail actuel, auquel j'ai ainsi consacré, non sans quelque fatigue, quatre heures consciencieuses. Entre nous, Clotilde, quoiqu'il ait abordé là une question encore prématurée, il s'y est élevé à une nouvelle application, hasardée mais intéressante, de ma philosophie générale. Comme dans son travail mathématique, l'idée principale est noyée sous une exposition mal conçue, surchargée d'ailleurs de vicieuses longueurs, et trop souvent écrite avec une choquante présomption. S'il ne suit pas courageusement les conseils que je lui laisserai ce soir, dans une courte note secrète, en lui rendant le manuscrit, probablement Littré ne se décidera jamais à le lire sérieusement, et aucun recueil n'osera l'insérer. Mais, à raison d'une certaine valeur réelle, si la vanité ne le domine pas trop, il pourrait, en refondant tout cela, en tirer un véritable avantage, surtout en acquérant l'estime de cet éminent appréciateur. Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion sur ce sincère jugement (2). »

Mais la vanité de celui-ci et peut-être aussi une secrète prévention contre l'ami de sa sœur firent échouer tous les généreux efforts d'Auguste Comte : « J'ai trouvé hier, en rentrant, le court billet de votre frère. Quoique extrêmement poli, il est fort sec et même très froid : le monsieur y remplace l'ancien cher maître, et l'élève dévoué d'autrefois s'y

(1) *Testament d'Auguste Comte*, soixante-sixième lettre, p. 353.

(2) *Ibid.*, soixante-huitième lettre, pp. 357, 358.

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, lettre à Madame Marie, mère de Clotilde, p. 82.

réduit au très humble serviteur. Mais la bonne soirée d'hier avait heureusement prévenu toutes les impressions fâcheuses que ce nouveau ton pouvait susciter. J'espère, comme vous, que l'explication de tout à l'heure terminera entièrement cette pénible affaire, où je tiens surtout à vous éviter toute grave intervention (1)... »

Clotilde conserva entre les deux une attitude loyale, comme nous le voyons dans la lettre suivante de son ami : « Je vous félicite cordialement de votre récent procédé avec votre frère. Votre supériorité morale doit surtout se montrer, à son égard, en lui conservant des sentiments meilleurs qu'il n'en a pour vous. A ce sujet, je dois moi-même vous remercier profondément de m'avoir, dans cette grave occurrence, fait remplir envers lui, presque malgré moi, un office plus noble que celui auquel me réduisait son incurable suffisance scientifique. La leçon a été périlleuse, à beaucoup d'égards ; je crains fort qu'elle ne soit finalement peu profitable : mais du moins ma consciencieuse intervention aura ainsi été, grâce à vous, digne de moi jusqu'au bout. Du reste, vous m'avez sauvé par là d'une fâcheuse dédicace, et préservé pour longtemps des consultations embarrassantes (2). »

Les soucis pécuniaires n'étaient pas non plus épargnés à la pauvre Clotilde ; avec la grande simplicité qui était un des traits de son caractère elle racontait franchement à son ami ses affaires d'argent ; elle s'est même adressée à lui dans le besoin : « Depuis trois ans, le frère de ma mère me donne, à titre d'étrennes, 800 francs, qui servent à couvrir une partie de ma dépense de l'année. Ma mère me remet 300 francs sur cette somme, et puis elle paie mon loyer, et ma pension chez mon frère. Chacun me fait, de temps à autre, un petit cadeau pour m'aider : je ne suis donc nullement malheureuse matériellement. Cette année, que, sans être malade ni en traitement, j'ai eu beaucoup

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent dixième lettre, p. 426.

(2) *Ibid.*, cent vingt-deuxième lettre, p. 450.

de soins à prendre de moi, je me suis trouvée ruinée avant le temps : et, si vous ne m'aviez pas paru le meilleur des hommes, j'aurais recouru à la sollicitude des miens au lieu de m'adresser à la vôtre ; voilà ma petite histoire (1). »

Bien entendu Comte ne voulait pas entendre parler de la restitution de l'argent emprunté : « Que parlez-vous de la nécessité de rendre ? Oubliez-vous le bonheur d'accorder et même celui d'accepter ? La morale positive ne doit-elle pas surpasser la morale théologique ou métaphysique, en conduisant l'humanité à une active pratique du pur désintéressement (2) ? »

Il essayait de la guider par ses conseils : « J'approuve infiniment votre projet de relations directes avec votre digne oncle, et je reconnais que votre composition actuelle vous en fournira la plus noble occasion. Néanmoins, je ne puis m'empêcher de regretter que vous ayez promis à votre mère de cacher jusqu'ici à votre père cette honorable protection : engagée au silence, vous devez sans doute le garder ; mais je crains qu'il ne vous ait été prescrit dans l'intention, peut-être inaperçue, de vous mieux assujettir au despotisme maternel (3). »

Et il l'a soutenue dans sa lutte pour en finir avec ces ennuis d'argent qui aggravaient les « douleurs si longues et si variées » de la pauvre jeune femme, et dans sa tentative vers une vie indépendante que l'incompréhension des siens lui rendaient si désirable. Clotilde écrit le 30 novembre 1845 : « La mienne est que, voyant, à mon arrivée d'aujourd'hui, les mêmes airs de froideur qu'hier, j'ai fait à table une déclaration assez vive de mes sentiments à ce sujets ; et que j'ai mis ma mère dans la nécessité de me donner ma pension si j'aperçois encore la moindre nuance de soupçon contre moi (4). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, soixante-cinquième lettre, p. 351.

(2) *Ibid.*, quatre-vingt-quatorzième lettre, p. 401.

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, pp. 87, 88.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, quatre-vingt-douzième lettre, p. 398.

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, lettre à

M. Marie, père de Clotilde, pp. 83-85.

(4) *Testament d'Auguste Comte*, cent neuvième lettre, p. 423.

Et Comte écrit le 4 décembre : « Quant à votre situation, si liée à votre santé, le dernier conflit, maintenant terminé, vous a conduit à lui faire énergiquement franchir un pas important, que nous n'osions, il y a quinze jours, croire aussi voisin et aussi facile, l'annonce accomplie et acceptée de votre prochaine indépendance (1). »

Maladies :

Mais le plus cruel de tous les chagrins, qui venaient sans cesse contrarier la félicité entrevue par ces deux êtres, provenait de la fragilité de leur santé à tous deux. Comte inquiet, conseille à Clotilde de voir un médecin : « N'hésitez pas à l'aller trouver, en lui expliquant avec soin tout ce qui a suivi ce coup, sans oublier vos rêves pénibles, ni l'hémorragie d'hier. Que ne puis-je déceemment vous suppléer à cet égard (2) ! »

Avec une touchante sollicitude, il entre dans le détail des soins nécessaires : « Cette sorte de prostration musculaire me semble elle-même le signe peu équivoque d'une disposition intérieure qui devrait vous interdire toute grande activité cérébrale, quoiqu'elle paraisse insidieusement vous y pousser. Surtout, Clotilde, plus d'opium, ni de quinquina, sous aucune forme, à moins d'extrême besoin momentané : la fin d'un tel régime me semble maintenant arrivée pour vous. J'avais tant compté Lundi que votre santé revenait enfin pleine et stable ! (3) »

Sa tendresse ne se traduit pas seulement en paroles ; mais en actes. Il a trouvé moyen d'entourer Clotilde du bien-être si indispensable à sa santé délicate et dont elle lui exprime sa reconnaissance : « Que je vous sais gré, au fond du cœur, de m'avoir secondé comme vous l'avez fait ! Je me chauffe et je me vêtis en femme délicate grâce à vous, et ce sont deux points capitaux pour moi... (4). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent douzième lettre, p. 428.

(2) *Ibid.*, soixante-neuvième lettre, p. 359.

(3) *Ibid.*, quatre-vingt-cinquième lettre, p. 384.

(4) *Ibid.*, quatre-vingt-neuvième lettre, p. 391.

Mais la maladie fait des progrès : « J'ai beaucoup souffert de mes bronches ces jours-ci, et je crois que je me déciderais à un vésicatoire, si M. Grandchamp m'en promettait du résultat (1). »

Clotilde en parle ouvertement et en analyse les terribles symptômes : « Je suis épuisée ce matin d'avoir passé des heures entières de la nuit à tousser : mon cœur est comme un château de cartes, il me semble qu'il va s'écrouler : paix cependant aux hommes de bonne volonté ! Mais je vois qu'il faut en passer par l'huile de foie de morue en ce monde (2). »

Mais la gravité de la situation n'enlève pas à ses lettres un certain accent de douce ironie que nous avons souvent rencontré sous sa plume : « Ce n'est pas que je me meure, et je ne veux même occuper personne de ces ennuis-là. C'est la fièvre qui me reprend par bouffées : j'ai voulu la chasser avec l'un des calmants de M. Grandchamp, et deux verres ont suffi pour me rendre une véritable inflammation d'entrailles. Dieu me préserve, pour soulager mes bronches, de perdre mon estomac, et de remettre mes intestins dans l'état où je les ai eus pendant mon enfance (3). »

Comme tous ceux qui ont fait l'expérience de l'impuissance, malheureusement trop fréquente, de la médecine, elle n'épargne pas les docteurs : « Je vais tâcher de vous répondre un mot avec ma main tremblante, mon cher ami. Voilà une journée entièrement passée dans le repos, et qui m'a un peu rafraîchie.

« J'ai bien une centaine de pulsations encore, et je ne sais trop ce que j'en ferai. Mais, à force de penser à ma guenille, je me dis : que la fièvre doit toujours être causée par une inflammation quelconque et que, plus je m'adoucirai le coffre, mieux je ferai. Ces médecins ont bien leurs mauvais côtés, on a raison. Il semble que les

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent vingt-neuvième lettre, p. 462.

(2) *Ibid.*, cent soixante-troisième lettre, p. 517.

(3) *Ibid.*, cent soixante-cinquième lettre, pp. 520, 521.

explications du malade soient un désappointement pour eux ; et alors ils lui ferment la bouche par une sentence, et l'estomac par une pilule. Vanité! (1) »

L'angoisse de Comte va toujours croissant. Nous en trouvons le reflet dans la réponse suivante de Clotilde : « C'est vrai que vous m'aimez bien, mon tendre ami. Vous me rendez des services que je n'oublierai pas de ma vie, dût-elle durer cent ans. Il faut l'espérer, malgré la crise présente : aussi je vous demande bien de ne vous faire aucun mal au sujet du mien. Vous avez de mes nouvelles plus que personne ; vous savez que je suis un pot fêlé, que les plus minces crises émeuvent ; celle-ci, quoique assez vive, peut avoir quelques bons effets. Ne troublez donc ni votre repos ni votre santé à cause de cela (2). »

La dernière phrase indique que Clotilde de son côté s'alarmait au sujet de l'état de santé de son ami. Il n'avait pas été sans lui confier le trouble cérébral de sa jeunesse, comme il l'avait fait de toutes ses autres souffrances : « ... oui, j'aurai le courage de vous le répéter, j'ai été fou pendant la majeure partie de l'année 1826, à l'âge de 28 ans. Comme la plénitude de votre confiance doit provoquer la mienne, je complèterai cette indication par un aveu que je n'ai jamais livré à mes plus intimes amis : durant la convalescence de cette horrible maladie, je fus malgré moi retiré de la Seine !!... Mais le calme même de cette entière franchise directe doit dissiper les inquiétudes que pourrait aujourd'hui vous inspirer ce que vous savez de mon passé (3). »

Il lui parlait franchement de ses misères physiques : « Mon malaise gastrique d'hier a déjà presque entièrement cédé à ma médication habituelle, l'abstinence et le repos. Quant aux insomnies et convulsions, rien ne s'est aggravé. Le récent progrès de nos cœurs vers un état vraiment durable ne tardera pas, sans doute, à calmer beaucoup

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent soixante-septième lettre, pp. 524, 525.

(2) *Ibid.*, cent soixante-quatorzième lettre, p. 542.

(3) *Ibid.*, dix-septième lettre, p. 265.

mon agitation nerveuse. J'espère que vous ne me laisserez point jusqu'à Samedi incertain sur votre chère santé (1). »

Il s'est plaint maintes fois de ses malaises nerveux : « Mais l'insomnie et l'état convulsif ont commencé à se dissiper régulièrement vers l'ouverture de cette année, sauf les accidents passagers, sous la bénigne influence de nos explications définitives de Décembre...(2). »

Et sous l'empire de l'anxiété causée par la maladie de Clotilde, il lui écrit : « Votre maladie a un peu renouvelé mes symptômes nerveux d'insuffisant sommeil et de disposition convulsive, qui s'étaient dissipés depuis deux mois, comme je vous l'ai expliqué. Je sens toutefois que cette nouvelle perturbation est d'une autre nature, et qu'elle cessera avec votre crise actuelle : ne vous en préoccupez donc nullement à moins que cela ne hâte votre guérison (3). » « J'étais encore Samedi un peu agité, mais, hier et aujourd'hui, je n'ai pas eu une seule convulsion (4). »

Voici enfin la dernière lettre que nous possédions. Auguste Comte, malgré une espérance illusoire qui lui avait fait reprendre goût à la vie, ne peut plus surmonter l'angoisse de son cœur qui va jusqu'à la plus profonde douleur physique. « Notre assurance actuelle de votre prochain rétablissement me faisait espérer de pouvoir bien goûter hier la dernière représentation d'*Il Barbieri*. Mais le contraste était sans doute trop fort encore ; car j'ai trouvé là une véritable souffrance, au lieu d'une heureuse diversion. Je n'ai pu aller jusqu'au second acte ; et, malgré l'admirable perfection du premier, j'en attendais impatiemment la fin pour fuir cette stalle, où je venais, d'être repris par mon agitation convulsive, qui certes ne me serait pas momentanément revenue, si j'eusse, comme de coutume, passé la soirée à vous contempler tendrement du coin de mon feu. Quoique, depuis dix jours, je ne cesse

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent vingtième lettre, p. 447.

(2) *Ibid.*, soixante-quatorzième lettre, p. 518.

(3) *Ibid.*, soixante-treizième lettre, p. 538.

(4) *Ibid.*, soixante-dix-huitième lettre p. 549.

pas de vous voir sur votre lit de douleur, cette mélancolique image ne m'a jamais aussi péniblement ému qu'en persistant, avec une nouvelle énergie, au milieu de ces importunes distractions (1). »

La mort :

« L'année sans pareille » est finie. Clotilde est morte. « Six mois d'incomparables douleurs (2) » commencent pour Auguste Comte auquel nous pouvons appliquer ces paroles des Livres Saints, un « homme de douleurs et familier de souffrance (3). »

Aussi s'écrie-t-il dans la Dédicace : « Mon malheur ne comporte ni consolation, ni diversion et je n'en dois chercher aucunes... (4) ».

L'injustice du coup qui les a frappés à l'aube de leur bonheur le révolte : « Toi, victime toujours innocente, qui presque jamais ne connus de la vie que ses plus intimes douleurs, tu es frappée au moment où commençait enfin ton digne bonheur personnel, étroitement lié à une haute mission sociale ! Et moi-même, quoique moins pur, méritais-je, après tant d'injustes souffrances, d'être ainsi frustré de la tardive félicité réservée à une existence solitaire, constamment vouée, dès le début, au service fondamental de l'Humanité ? (5) »

Dans son désespoir il se cramponne aux suprêmes souvenirs : « Si, malgré mes efforts, toutes tes images sont encore dominées par l'image finale, ce douloureux tableau me rappelle aussi les témoignages extrêmes de ta sainte tendresse. A moi seul s'adressèrent tes dernières paroles, en l'unique présence de ma noble domestique, cette incomparable Sophie, que ta grande âme se plaisait à traiter en sœur, et dont l'actif dévouement à tes longues

(1) *Testament d'Auguste Comte*, cent quatre-vingt-unième lettre, p. 559.

(2) *Ibid.*, p. 42, et Dédicace, p. 117.

(3) Livre d'Isaïe, LIII : 3.

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 115.

(5) *Ibid.*

souffrances méritera toujours notre intime reconnaissance (1). »

Il veut ressaisir l'image de celle qui fut la seule joie de sa vie. Avec ténacité il défie la mort et persiste à sauver de l'oubli les souvenirs qu'il a d'elle. Tout ce qu'il possède c'est sa tombe, le fauteuil dans lequel elle était assise pendant ses visites, l'église Saint-Paul où ils ont été ensemble parrain et marraine, les fleurs que ses mains ont faites, une boucle de cheveux, des lettres, le roman *Lucie*, quelques vers. La famille lui a refusé le manuscrit de *Willelmine* (2) auquel elle travaillait pendant ses dernières semaines.

Elle est irremplaçable (3). « Quoique cette entière harmonie m'ait été sitôt ravie, il me suffit de l'avoir sentie pour ne pouvoir plus me contenter d'aucune moindre sympathie (4). » Il ne veut pas la perdre. Il la fait donc revivre dans son âme. Et pour cette résurrection de Clotilde morte, son grand moyen c'est la « prière ». Clotilde avait gardé « les instincts catholiques (5) », et c'est elle qui inspira à Auguste Comte le goût et l'habitude de prier, « Grâce à toi, j'ai pu reconstruire le saint régime du moyen âge en consacrant, depuis huit ans, la première heure de chaque journée à la culture directe des meilleures émotions de la nature humaine (6). »

De ce culte privé, il a dit dans la Dédicace : « Notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque m'a laissé beaucoup de purs et nobles souvenirs, fortifiés par une correspondance caractéristique. Je les ranimerai davantage, comme je le fais depuis six mois, par un culte continu, à la fois quotidien, hebdomadaire, et bientôt

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 116.

(2) *Ibid.*, p. 111.

V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, pp. 85, 86, 92.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Douzième Sainte-Clotilde, p. 239.

(4) *Ibid.*, Dédicace, p. 109.

V. *Ibid.*, Invocation, p. 240dd.

(5) *Ibid.*, p. 240 **.

(6) *Ibid.*, p. 240dd.

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie, lettre à M. Louis Comte, p. 379.

annuel. Ce trésor d'affections constitue la principale ressource de ma vie intime (1). »

Comte nous a donné dans son *Testament*, le détail de l'organisation de ses prières quotidiennes. En voici, aussi concis que possible, le plan général.

L'amour pour principe
et l'ordre pour base ;
Le progrès pour but.

Ordre et progrès.
Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

PRIÈRES QUOTIDIENNES

(Instituées le Vendredi Saint, 10 avril 1846)

I. — PRIÈRE DU MATIN (de 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2)

A. *Commémoration* (40 minutes à genoux devant son autel).

1^o Préambule (5 minutes).

- a) Image normale de la veille ;
- b) Image exceptionnelle de la veille.

2^o Commémoration spéciale (15 minutes).

(Images hebdomadaires : normales et exceptionnelles.)

3^o Commémoration générale (20 minutes).

Image principale de ce jour.

Revue chronologique de tous nos souvenirs essentiels d'après les passages correspondants de nos lettres.

(Initiation fondamentale)

Juin.....	Estime.
Juillet....	Confiance.
Août.....	Affection.

(Crise décisive)

Septembre

(Transition finale)

Octobre ...	Épanchement total.
Novembre .	Abandon sans réserve.
Décembre..	Familiarité continue.

(État normal)

Janvier ...	Intimité complète.
Février....	Parfaite identité.
Mars.....	Union définitive.

(Conclusion)

Avril !

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 116.

B. *Effusion* (20 minutes).

1^o A genoux devant ses fleurs (5 minutes).

a) Image du 27 août 1851.

b) Image finale.

c) Image du 27 août 1856.

2^o Debout près de l'autel (10 minutes).

a) Image du 5 octobre 1851.

b) Image du 11 février 1852.

3^o A genoux devant l'autel recouvert.

Conclusion (5 minutes).

a) Tableau général de ma vraie famille.

b) Images de la tombe chérie.

c) A mon éternelle compagne.

II. — PRIÈRE DU MILIEU DE LA JOURNÉE

(A 10 h. 1/2 précises, 20 minutes)

A. *Commémoration* (10 minutes).

a) Image du 7 mars 1846.

Sa dernière lettre.

(Image finale.)

b) Image du 29 avril 1845.

Sa première lettre.

B. *Effusion* (7 minutes).

Image du 7 mars 1846.

(A genoux). Vers de Dante.

(Assis.) Vers de Petrarca.

Image de la tombe chérie.

Vers de Petrarca.

C. *Conclusion* (3 minutes).

III. — PRIÈRE DU SOIR

(Une demi-heure. Au lit, sur mon séant.)

A. *Commémoration* (10 minutes).

a) Image principale du jour.

B. *Effusion* (15 minutes).

- a) Image du 28 février 1852.
- b) Image du 20 août 1851.
- c) (Reproduction de la seconde partie du préambule du matin.)
- d) Image de la tombe chérie.

C. *Conclusion* (5 minutes. Couché).

Image principale du jour.

Pour faire bien comprendre le caractère très particulier de ces prières il serait presque nécessaire de les citer en entier (1). Contentons-nous de donner un exemple de chacune des parties nettement séparées qui les constituaient, intitulées respectivement Commémoration, Effusion et Conclusion.

Voici le préambule de la Commémoration du matin.

Image exceptionnelle de la veille.

« C'est uniquement à toi, ma sainte Clotilde, que je dois de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine. Une incomparable année fit spontanément surgir le seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permit à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain : Vivre pour autrui. Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure, qui me fit assez apprécier la partie affective de la nature humaine.

« On se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer, ni de le dire.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, pp. 81-99. Voir p. 139.

« Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli... même de douleur, oui même de douleur, de la plus amère douleur.

Sagrade es yà mi passion
La divinizo la muerte (1) !

Une « image » désigne, dans le vocabulaire propre aux prières de Comte, une pensée surgie certain jour dans l'esprit du philosophe, reconnue ensuite avoir une valeur exceptionnelle, notée et soigneusement datée.

Ces images avaient d'ailleurs été classées par l'esprit méthodique du philosophe en images normales et exceptionnelles, correspondant aux jours de la semaine, et en images principales correspondant chronologiquement aux phases du développement de son grand amour, au cours de l'année « sans pareille ».

L'effusion est toujours adressée directement à Clotilde, c'est la même « image » que Comte répète tous les jours de l'année.

EFFUSION (20 minutes).

A genoux devant ses fleurs.

« *Image du 27 août 1851.* — Noble et tendre patronne, *quella ch'imparadisa la mia mente*, ton adorable influence éternelle a profondément amélioré l'ensemble de ma nature, morale, intellectuelle, et même physique. Je te remercie surtout de m'avoir spontanément inspiré cette pureté, dont jusqu'à toi, j'ignorais le vrai prix, mais qui, j'espère, continuera de te survivre sans altération, grâce à la persistance naturelle de ton involontaire ascendant. Ton angélique inspiration doit de plus en plus dominer tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement en

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 82.

épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, ennoblissant ma conduite.

« *Image finale.* — Morte, comme vivante, ma sainte Lucie, tu dois toujours rester le vrai centre de la seconde vie dont je te suis essentiellement redevable. Ta douloureuse transformation d'une triste existence en une glorieuse éternité ne doit jamais altérer la devise familière que je t'ai fait agréer, amour et respect éternels (1) ! ».

Quant à la conclusion, après un retour à l'une des images de la journée, c'est la répétition solennelle de certaines grandes formules « fondamentales » de la religion positiviste.

CONCLUSION (5 minutes)

« (*Image principale du jour.*) Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

« Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

« Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons (2.)

« L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but.

« *Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !*

« Vivre pour autrui. — La Famille, la Patrie, l'Humanité. — Vivre au grand jour (3). »

Les gestes accomplis par Comte pendant ses prières semblent des traces évidentes de son éducation catholique. Par exemple, il change souvent d'attitude : « à genoux devant son autel ». (L'autel : fauteuil dans lequel Clotilde s'asseyait pendant ses visites à Comte) (4) ; « debout près de l'autel » ; « à genoux devant l'autel recouvert » ; à genoux devant les fleurs » (les fleurs que les mains de

(1) *Testament d'Auguste Comte*, pp. 88, 89.

(2) V. p. 84.

(3) *Testament d'Auguste Comte* p. 94.

(4) V. p. 114.

Clotilde avaient faites) (1) ; « reproduction, à genoux, les yeux ouverts, de la seconde partie du préambule... ». Il emploie même le baiser : « En baisant ma boucle portative de ses cheveux, (2) : »

Et à ses exercices quotidiens, Comte ajouta le pèlerinage hebdomadaire à la tombe chérie de Clotilde (3) ; tous les mercredis « une station pieuse à l'église Saint-Paul (4) », où le philosophe et sa bien-aimée avaient accepté les devoirs de parrain et de marraine ; et les effusions annuelles écrites pour être lues sur la tombe de son « ange ». Ce sont ces effusions qui figurent dans le *Testament* sous le nom de Saintes-Clotildes.

En outre Comte a confié souvent à ses intimes qu'il avait l'habitude de relire *l'Imitation* trois fois chaque année « à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille (5) ». Il a parlé d'une autre pratique encore, celle de réciter tous les matins « l'admirable canzone (6) » de Clotilde.

Ces indications révèlent le plan général du culte privé de Comte. Le caractère douloureux de ses prières apparaît dans une phrase qui revient plusieurs fois : « La pierre du cercueil est ton premier autel (7). » Mais il s'efforce de se résigner à l'inévitable, car il connaît la valeur de la « soumission, base du perfectionnement (8) ».

Ce culte qui développera « tous les souvenirs, personnels et sociaux, en les systématisant mieux et davantage (9) »

(1) V. p. 93.

(2) V. p. 101.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, p. 91.

(4) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie, p. 379.

V. chap. II, p. 22.

(5) *Ibid.*

« Voyez-y un admirable poème sur la nature humaine, et lisez-le en vous proposant d'y remplacer Dieu par l'Humanité. » *Lettres et fragments de lettres* : Lettre à Célestin de Blignières, pp. 211, 212.

(6) *Système de Politique Positive*, t. I, complément de la Dédicace, XL, V. chap. VII, p. 175.

(7) *Testament d'Auguste Comte*, pp. 90, 94, 98.

(8) *Ibid.*, pp. 90-96.

(9) *Ibid.*, Dédicace, p. 111,

l'amènera peu à peu à ce « nouveau niveau de vitalité spirituelle, niveau presque héroïque » dont parle William James (1).

Malgré l'effondrement de ses espoirs il avait déjà écrit le 4 octobre 1846, dans la Dédicace : « La mort ne reproduit pas mon isolement antérieur, car rien ne peut plus me priver ni me dégager de ma seule union véritable (2). »

La glorification de Clotilde :*

Nous venons de voir que Comte incorporait le cher souvenir, non seulement à sa vie privée mais à sa vie publique. La haute importance que l'éminent philosophe attachait à sa mission dans le monde nous est bien connue. Il écrit :

« Celui que le Grand Être chargea d'instituer la vraie religion en systématisant la morale positive, ne pouvait lui-même échapper à cette loi (3) ». « ... au nom du Grand Être dont je suis l'organe systématique... (4) ». « De consciencieux adversaires m'ayant élevé publiquement au niveau d'Aristote et de Bacon, et même déclaré supérieur intrinsèquement à tous les philosophes anciens et modernes, je pus alors te dire sans présomption : Aristote et saint Paul sont par toi combinés (5) ! »

Son ambition était de faire participer la bien-aimée à sa gloire future, idée qu'il avait déjà exprimée du vivant de Clotilde : « Un jour, sans doute, comme je crois vous l'avoir annoncé incidemment, par suite de notre célébrité respective, notre sainte amitié se trouvera aussi connue

(1) JAMES (William), *The Varieties of Religious Experience*, p. 241.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 116.

V. la Neuvième Sainte-Clotilde, p. 205.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, p. 240^{re}.

(4) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, p. 179.

V. LONCHAMPT (Joseph), *Notice sur la Vie et l'Œuvre d'Auguste Comte*, pp. 30, 201, 202.

(5) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 192.

V. p. 136.

* V. p. 139.

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 388.

du public, peut-être même pendant notre vie, quoique malgré nous (1). »

Il revient à cette ambition, rêve préféré de sa pensée, dans une lettre à John Stuart Mill : « Ma principale joie personnelle consisterait maintenant à obtenir que son nom devînt enfin inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante (2). »

Et à M. le Capitaine Marie, père de Clotilde, il a écrit : « Mon ouvrage actuel m'importe d'autant plus qu'il est dédié à ma sainte Clotilde ; j'espère que cette confiance touchera votre cœur paternel : si je n'ai pu préserver sa vie, puissé-je du moins immortaliser son nom ! (3). »

Il affirme plus tard, en 1852 : « Ton nom acquit dès lors une consécration vraiment historique, destinée à grandir avec la religion universelle (4). »

Il la nomme sa Béatrice et sa Laure : « Si Béatrice devint pour Dante la personnification de la sagesse, tu dois me représenter encore mieux l'Être Suprême dont tu fais dignement partie (5). » « Le passé nous offre déjà quelques exemples spontanés d'une telle solidarité, comme entre Dante et Béatrice, ou Laure et Pétrarque (6). »

Et Clotilde devient l'ange gardien de Comte d'après la conception qu'il expose dans la sixième Sainte-Clotilde : « L'ancien ange gardien différerait trop de nous et son patronage n'était point assez personnel. Au lieu d'un protecteur passager et involontaire, assigné aussi à beaucoup d'autres, chacun acquiert ainsi un tuteur qui lui sera toujours particulier. Pourtant, la pleine individualité de ces divers intermédiaires n'altère point leur convergence nécessaire vers le sujet collectif de l'adoration finale (7). »

En revenant à la lettre qu'il lui a écrite pour la fête

(1) *Testament d'Auguste Comte*, trente-cinquième lettre, p. 300.

(2) *Lettres à John Stuart Mill*, p. 417. (1846.)

(3) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, lettre à M. le Capitaine Marie, p. 94. (1846.)

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 185. (1852.)

(5) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, pp. 176, 177.

(6) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 240.

(7) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 152.

de Clotilde le 2 juin 1845, nous découvrons la source de ce culte de la Sainte Patronne expliqué par le philosophe amoureux, et transporté plus tard dans la religion nouvelle par le catholique invétéré qu'il était inconsciemment resté. « Vous savez, par exemple, Madame, que votre noble patronne et son humble contemporaine de Nanterre devinrent, presque à la fois, l'objet d'un culte au moins égal. Cette universelle extension du principe de consécration permit ensuite au catholicisme, longtemps organe principal du progrès social, d'introduire, à cet égard, un admirable perfectionnement en y liant très heureusement la vie privée à la vie publique. L'institution, trop peu comprise, des noms de baptême offrit, en effet, à chacun, non seulement le libre choix d'un patronage spécial, mais aussi un noble modèle d'imitation personnelle. Si l'inévitable désuétude des croyances théologiques a dû graduellement éteindre la première destination, rien ne saurait jamais détruire la seconde. Inhérente aux lois de notre nature, elle se reproduira bientôt sous des inspirations à la fois plus systématiques et plus durables, dès qu'une vraie réorganisation des principes et des sentiments humains viendra terminer la déplorable anarchie qui caractérise notre temps.

« Cette épître philosophique dégènerait, Madame, en un traité fort déplacé, si j'y développais davantage les indications précédentes. Mais elles suffisent ici pour que votre rare pénétration puisse entrevoir, en général, comment la philosophie positive justifie pleinement ce culte catholique des saints, en le rapportant à sa vraie destination sociale, alors poursuivie sous des formes propres à l'état correspondant de l'humanité. Ce sera toujours un usage très social que de célébrer périodiquement la mémoire de nos dignes prédécesseurs, et aussi de prescrire solennellement à chacun de nous l'imitation continue de l'un d'entre eux. Les vrais philosophes déplorent justement, à cet égard comme à tant d'autres, que ces utiles pratiques se trouvent aujourd'hui discréditées

d'après leur funeste adhérence à des doctrines qui devaient succomber sous leur incompatibilité finale avec l'essor continu de l'intelligence et de la sociabilité (1). »

Il voit en elle une admirable personnification du Grand-Être (2), exclusivement représentable par ses meilleurs organes individuels... « Or, quiconque t'aura jugée, sentira profondément ton irrécusable aptitude à constituer spontanément l'un des meilleurs types féminins (3). »

On peut noter comme un témoignage de l'ascension progressive de l'inspiratrice — point dont nous aurons encore à parler au chapitre VII — le fait qu'en 1853 la confession annuelle d'Auguste Comte est lue précisément le 15 août, fête de la Vierge Marie : « Dimanche en t'invoquant comme au début. Je me trouve ainsi conduit à faire coïncider cette tardive effusion avec la meilleure fête de l'ancien culte, où les cœurs tendres anticipèrent spontanément sur l'adoration du Grand-Être, et que j'ai consacrée pour la prochaine glorification de la Femme (4). »

Son ambition pour la mémoire de la bien-aimée le pousse à vouloir l'élever jusqu'aux sommets : « Quelques inspirations spontanées de nos jeunes disciples* me permettraient d'espérer que la vierge positiviste sera bientôt honorée dignement, quand j'aurai pu te faire assez apprécier (5). »

Elle le fait également travailler à un élargissement de son culte : « Une telle progression devint appréciable en comparant nos entretiens annuels, qui, depuis l'accomplissement du deuil, manifestent, tous les deux ans, un perfectionnement de culte, annoncé par l'effusion intermédiaire. J'y sentis, en 1847, notre communauté

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre Philosophique sur la Commémoration Sociale, pp. 240^b, 240^c.

(2) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 68.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 138.

(4) *Ibid.*, Neuvième Sainte-Clotilde, p. 196.

* V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, pp. 14, 15.

(5) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 132.

de cercueil, en 1849, ton incorporation au Grand-Être, en 1851, l'universalité de ton adoration d'après la publication de la sainte Dédicace, et maintenant cette marche aboutit à caractériser notre union finale (1). »

Cette « union » tant désirée, Auguste Comte veut en effet qu'elle soit parachevée après la mort non seulement par l'association de leurs noms dans la même gloire ; mais même par celle de leurs corps dans une seule tombe. « Ton nom ne tardera pas à devenir vraiment inséparable du mien, dans la reconnaissance croissante des cœurs et des esprits d'élite (2). » « Je me félicite d'avoir osé y faire déjà une allusion indirecte à notre communauté de cercueil, que je réclamerai comme ma principale récompense, à la fin du grand ouvrage ainsi préparé (3). »

Prévoyant les difficultés que pourrait rencontrer l'exécution de ce dernier vœu (4), il a donné dans son *Testament* les détails les plus précis sur les dispositions à prendre au cas où leurs corps ne seraient pas inhumés ensemble. « Il est à craindre que, malgré leur zèle, mes exécuteurs testamentaires ne puissent pas réaliser les vœux proclamés au tome final de ma *Politique Positive* (p. 553 et 554) sur ma communauté de sépulture avec mes trois anges. Si le vœu principal s'accomplit, on placera, dans un cercueil exceptionnel, le corps de ma sainte compagne à la droite du mien, nos mains entrelacées tenant le petit médaillon qu'elle-même garnit chez moi de ses cheveux, le dimanche 5 octobre 1845, en l'appelant le *don du cœur*. Ce talisman qui, depuis lors, sert à mon culte quotidien, sera seulement tenu sur mon cœur par ma main droite, dans sa bourse verte due à notre Sophie, si la réunion objective devient impossible. En ce cas, mon cercueil exceptionnel renfermerait, au lieu de l'angé-

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Neuvième Sainte-Clotilde, p. 205.

(2) *Ibid.*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 131.

(3) *Ibid.*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 132.

(4) Ce n'est en effet qu'en 1929 que la famille de Clotilde consentit à la transhumation de ses restes. Celle-ci ne put d'ailleurs se faire, le cercueil ayant été défoncé et envahi par les terres, rendant impossible toute identification.

lique corps, un simple cénotaphe, avec l'inscription : *Clotilde de Vaux, éternelle compagne d'Auguste Comte, née le 3 avril 1815 à Paris, et décédée le 5 avril 1846 à Paris.*

« Le cercueil vide devrait seulement contenir, dans mon mouchoir de Mme de Vaux, ma touffe de ses cheveux, coupée sur elle après sa mort, plus ma vieille montre à boîte et cadran d'or, qui servit à mon amie pendant ses trois dernières semaines (1). »

Cet examen général de l'amitié intellectuelle, du combat moral, des ennuis, des troubles de santé de Clotilde et de Comte, de la mort de celle-là, des prières de celui-ci, et de son ambition pour elle, nous a montré la passion de Comte s'emparant de tout son être, et le transformant peu à peu.

Cette passion, de même que le bouleversement moral qui en résulta, fut diversement jugée par ses disciples et ses admirateurs. Auguste Comte repoussait ceux qui l'avaient accueillie avec hostilité. « Les positivistes avortés », dit-il dans l'Invocation, ont « réprouvé ma Dédicace en la taxant d'exagération sentimentale (2). »

Nous osons espérer que l'examen détaillé auquel nous venons de soumettre un à un les instants de « l'année sans pareille » aidera à donner une explication raisonnable de l'influence vraiment extraordinaire de Clotilde sur Auguste Comte.

Une étude comparative de tout ce qu'Auguste Comte a écrit à Clotilde avant sa mort et après révèle à quel point il sent complète et irréparable l'absence de la disparue. Pour lui la femme charmante, vivante, indépendante est bien perdue à jamais. Le catéchisme dans lequel elle est supposée poser des questions nous met en présence d'une femme intellectuelle, docile, mais sans la moindre vie. Les prières de Comte sont bien faites devant une tombe ; dans ses confessions il s'adresse à une absente.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 12.

(2) *Ibid.*, Invocation, p. 240².

Il dit : « Loin de t'oublier, je dois m'efforcer de te supposer vivante (1)... » « ... Même quand le commerce moral n'est plus actif que d'un seul côté (1). » « Quoique privé de ton active coopération, rien ne me ravira du moins ton assistance passive (2). »

L'explication la plus proche peut-être de la réalité est plus simple. Comte est un génie. Une idée le possède : la réorganisation de la société. Tout ce qu'il pense s'élabore autour de cette idée. S'il donne une conférence sur les mathématiques ou sur l'astronomie, par exemple, c'est afin de les associer à sa systématisation de toute connaissance, en vue de la rénovation de la société.

Comment admettre dès lors qu'une expérience comme celle de son amour pour Clotilde, qui a agité sa vie morale jusqu'à ses fondements et qui l'a révélé comme « le plus aimant des hommes (3) », eût pu rester étrangère à sa préoccupation dominante ! Clotilde devait forcément devenir une partie inséparable de ses pensées, son sentiment, s'ajoutant à son idée, devait la modifier. Les deux principes se confondent. Il a découvert que la source de l'inspiration humaine, c'est l'affection, et en conséquence il est amené à changer la méthode (4) et les moyens qu'il envisage pour « régulariser la société ».

Un effet marqué de cette conversion sera naturellement un changement radical dans son attitude envers la femme. On ne peut s'empêcher d'être frappé du contraste que présentent, jusque dans leur dénouement, les rapports de ce malheureux grand homme avec Clotilde et avec sa propre femme. Celle-ci le gênait et il voulait qu'elle restât loin de lui, mais elle le poursuivait de sa présence ; il désire Clotilde, elle le quitte à jamais, et il s'attache à son souvenir. Les deux expériences, les deux désirs opposés se reflètent dans ses traités, le premier écrit sous

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 116.

(2) *Ibid.*, pp. 117, 118.

(3) *Ibid.*, p. 110.

(4) V. Chap. VII.

l'influence de sa femme, l'autre, sous l'inspiration invisible de Clotilde. Il écrit : « Déjà tu regardais cette vaste construction comme devant offrir aux femmes vraiment éminentes une digne carrière, indice spontané de l'extension fondamentale prochainement réservée à la juste influence féminine. Ton esprit, assez familier avec les principales productions de ton sexe, aurait bientôt complété son indispensable préparation (1). » « En tout ce qui concerne la vraie condition des femmes et leur participation croissante au mouvement universel, j'éprouverai de plus en plus le besoin de confirmer et d'améliorer mon appréciation systématique par un vif souvenir de notre parfaite concordance sur le sujet où les conceptions d'un sexe peuvent le moins se passer de la libre sanction de l'autre (2). »

C'est pendant cette deuxième période que naît dans l'esprit de Comte la conviction que le monde est prêt pour une nouvelle religion, qui complèterait son œuvre de réorganisation de la société. Le philosophe fait un effort continuuel pour exprimer non seulement son idée centrale, mais pour tracer un tableau de tout ce qui entoure cette idée, décors, personnages, détails, le passé, le présent et l'avenir.

Par exemple nous lisons dans la onzième Sainte-Clotilde : « Vers la fin de ce mois, une noble lettre du fondateur de notre foyer américain m'apprit la conversion décisive d'un admirable prolétaire, qui me fait pressentir de prochains succès chez les vrais descendants des coopérateurs de Cromwell. Une digne demande que je m'empressai d'accueillir, va caractériser la plénitude religieuse de ces deux éminents disciples, en conférant, à ma place, le premier sacrement positiviste à la jeune enfant qu'ils ont spontanément nommée Sophie-Clotilde. Surgi chez la population la plus anarchique, cet exemple manifeste

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 111.

(2) *Ibid.*, Dédicace, p. 118.

la supériorité des conversions émanées du cœur, en montrant des âmes protestantes ou sceptiques disposées à bien sentir l'affinité du positivisme avec le catholicisme (1). »

Ce qu'il veut dire, c'est : il nous est né aujourd'hui dans une ville américaine une enfant nommée Sophie-Clotilde.

Ainsi il semble souvent au lecteur qu'il écrit trop longuement. Mais Comte ne peut s'empêcher de tout dire. C'est chez lui une habitude constante. Quoi de surprenant que nous la retrouvions lorsqu'il s'agit de son grand amour qui confine presque à un sentiment religieux ? C'est une conversion totale. Comme tous les convertis, il parle toujours de son expérience, il parle, il écrit, et répète souvent les mêmes choses.

C'est bien en présence d'une grande conversion que nous nous trouvons. A l'exception des dogmes anciens que Comte a réfutés si entièrement qu'il ne peut plus les accepter, les éléments requis sont présents, jusqu'à cet état de dépression morale indiqué par les prédicateurs évangéliques comme le plus favorable au passage de l'âme à un niveau plus élevé. Comte est en effet désolé par la rupture définitive de sa vie conjugale, et en outre beaucoup moins absorbé par son travail intellectuel, ce qu'il jugeait être la partie principale de sa tâche étant terminé (2).

C'est alors que résonne dans sa solitude la voix de Clotilde, qu'il découvre les grâces de la jeune femme, qu'il est frappé de son intelligence. Il apprécie d'abord son amitié, bientôt il est ravi d'amour. Enfin, la mort irrévocable la lui enlève. La grande vérité qu'il ignorait jusque-là lui a été révélée. Il croit maintenant que c'est l'amour qui agite, qui anime, qui éclaire, qui transporte de joie, qui crée les devoirs. Mais, de cet amour, il n'a connu qu'une année d'ineffable épanouissement, il ne lui a pas été donné, comme à tant d'autres, de le voir se

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Onzième Sainte-Clotilde, p. 226.

(2) V. p. 90.

transformer et se multiplier. Tout ce qu'il possède, comme nous le savons, se borne à quelques menus souvenirs sur lesquels vont se crispier ses mains.

Entouré de ces fragiles objets, il continuera à aimer Clotilde, et son devoir envers elle sera le soin de perpétuer sa mémoire bien-aimée. Dès lors, il lui écrit, il écrit sur elle, il veut trouver une expression parfaite à son adoration pour elle. Malheureusement Comte est plus philosophe que poète (1). Son douloureux roman, sa souffrance affreuse, ses efforts héroïques pour réagir contre son angoisse, nous restent trop souvent obscurs. C'est avec difficulté que nous les découvrons, dissimulés par la lourdeur d'un style quelque peu pédant, bien malhabile à rendre intéressantes les scènes de ce triste amour. Si Comte avait écrit avec la plume de Dante ou celle des auteurs du *Cantique des Cantiques*, son tragique roman aurait été mieux compris depuis longtemps. Disons aussi qu'il lui a manqué peut-être, pour en faire un grand poème, le décor où nous sommes habitués à situer de semblables scènes : la mer, la montagne, les arbres, le ciel, les fleurs, toute la nature en un mot.

Voyons ce que dit un grand poète inspiré lui aussi par l'amour :

« La voix de mon bien-aimé ! Voici qu'il vient,
bondissant sur les montagnes,
sautant sur les collines.
« Car voici que l'hiver est fini ;
la pluie a cessé, elle a disparu.
Les fleurs ont paru sur la terre,
le temps des chants est arrivé ;
la voix de la tourterelle s'est fait entendre
dans nos campagnes ;
le figuier pousse les fruits naissants
la vigne en fleur donne son parfum.
Lève-toi, mon amie, ma belle et viens.
« Les poutres de nos maisons sont des cèdres
nos lambris sont des cyprès (2). »

(1) V. *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 171, p. 534.
V. p. 101.

(2) Le *Cantique des Cantiques*.

Le roman de Comte se déroule dans une grande ville, dans les modestes maisons de la rue Monsieur-le-Prince, des rues Pavée et Payenne, une corbeille de fleurs artificielles en est le seul ornement, pauvre symbole des privations de cœur de Comte et de Clotilde, symbole de leur roman sans liberté, sans abandon, sans dénouement, entravé par leurs convictions qui leur défendent de vivre ensemble pendant l'« année incomparable » et par le destin, qui les sépare finalement par la mort.

Mais voilà que le destin a laissé à celui qu'il accable un présent exceptionnel : Comte est doué d'une prodigieuse mémoire ; il possède non seulement la mémoire des langues, des sciences, des abstractions, des généralisations ; mais aussi celle des émotions, des tableaux, des portraits.

Il peut se rappeler toutes les scènes, tous les personnages, tous les sentiments de sa vie. Il peut oublier le présent pour revivre le passé dans toutes les circonstances. Ce fut d'ailleurs sa principale source de bonheur et de souffrance aussi.

Et cette mémoire dramatique et émotionnelle, seule chose que le destin ne pouvait lui ravir, devient pour lui une source de joie continue après la disparition de Clotilde. Nous le voyons évoquer sans cesse son image : « Désormais ta charmante image m'accompagne partout, sous ses diverses formes journalières, mais toujours avec l'angélique pureté qui ne cesse jamais de caractériser notre union (1). » Comme il le faisait déjà durant la vie de Clotilde : « A chaque suspension quelconque de mon travail, votre chère image revient doucement s'emparer de moi ; et, loin de nuire ensuite à ma méditation, elle la soutient et l'anime (2). » « Quelle différence de telles soirées à des entretiens comme celui de notre dernier Mercredi, qui, le lendemain m'offrirait encore toutes ses délices, parce que, dans les émotions

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, pp. 128, 129.
V. *Ibid.*, Dixième Sainte-Clotilde, p. 215.

(2) *Ibid.*, Lettre 36, p. 301.

vraiment pures, l'arrière-goût n'a pas moins de prix que la sensation même (1). »

Par là il se soustrait à la sujétion du présent, et s'isole des hommes qui vivent absorbés, dans leur tâche du moment.

Et lorsqu'il est en adoration devant les symboles, les objets et les actes de sa dévotion sont, pour lui, pleins de sentiments. En contemplant les fleurs faites par les mains mêmes de Clotilde, il voit tout ce qui est lié à ces fleurs ; Clotilde dans son petit appartement faisant les pétales, Clotilde les montrant à sa portière et riant gaiement quand celle-ci regrette qu'elle ne les offre pas à Dieu (2). Il voit son amie apportant les fleurs au N° 10 de la rue Monsieur-le-Prince, montant l'escalier, s'appuyant à la rampe, un peu fatiguée, un peu rouge. Il la voit saluer Sophie, la fidèle servante et amie ; leurs yeux se rencontrent, elles se comprennent l'une l'autre. Il voit la jolie jeune femme entrer dans son salon, et il ressent encore ses propres émotions lorsqu'elle lui a souri, en lui présentant son petit cadeau, sans faire attention à ce qu'il n'était « ni beau, ni agréable (3) ». Il revit le sentiment qui passa entre eux quand ses remerciements rendirent « carmins (4) » les joues de Clotilde, et la surprise de celle-ci devant la gratitude d'un homme qui n'avait auparavant connu ni l'amour ni la tendresse. C'est là le sens de la dévotion qu'Auguste Comte avait vouée aux fleurs sorties des mains de Clotilde.

Les autres actes (5) d'adoration ont tous le même but,

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 78, p. 371.

(2) V. p. 93.

(3) V. chap. III, p. 35.

(4) V. p. 93.

(5) « Avril ! Je voudrais bien aller coucher chez vous (Son vœu du 1^{er} avril matin devant sa mère).

« Vous avez été méconnue, mais je vous ferai apprécier... Non, jamais aucune autre... (Mon effusion verbale du 2 avril, devant sa famille, après son extrême-onction).

« Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps ! (Pendant notre unique nuit, du 2 au 3 avril 1846 !)

« Madame, vous aimez votre fille comme un objet de domination, et non pas comme un objet d'affection. (Ma remontrance à sa mère, devant elle, le 4 avril.)

« Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !... (Ses dernières

ils lui rappellent d'autres scènes, d'autres émotions, ils font revivre tout ce qui a transfiguré sa sombre existence et l'a inondée de lumière.

Voici ce qu'il a dit lui-même de sa dévotion intérieure et extérieure : « Depuis neuf mois, je n'ai pas laissé écouler une seule semaine sans aller, sur sa tombe sacrée, renouveler les solennelles promesses qui adoucissent ses derniers jours : ce culte extérieur n'est d'ailleurs que le signe d'un culte intérieur encore plus assidu, qui durera autant que moi, parce qu'il constitue ma principale satisfaction privée (1). »

Il consacrait près de deux heures par jour à ses exercices religieux, corrigeant parfois ses prières ou les modifiant ; mais ne les négligeant jamais. Il dit : « Tout le reste d'Août va me préoccuper doucement de toi, d'abord en améliorant cette effusion, puis en récrivant mes prières quotidiennes, d'après ma règle naturelle sur leur révision septennaire (2). »

Son expérience lui apprend la force née de la répétition des phrases sacrées et le bien que peut retirer l'esprit de l'habitude de certaines émotions de nature suffisamment élevée. Il s'exprime ainsi : « L'exposition, surtout solennelle, procure aux sentiments, au moins autant qu'aux pensées, à la fois plus de précision et de consistance. Cette considération excusera peut-être, auprès des juges compétents, la nature et l'extension inusitées de cet hommage exceptionnel. Tous les penseurs qui savent apprécier la réaction mentale des affections sympathiques respecteront le temps employé à retracer et à ranimer des émotions pures (3). »

Il avait compris pour lui-même et pour l'humanité

paroles distinctes, nettement répétées cinq fois de suite, le Dimanche soir 5 avril 1846, vers trois heures, une demi-heure avant d'expirer !!!)

« Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect ! »

Testament d'Auguste Comte, Prières Quotidiennes, p. 88.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre à Mme Comte, p. 42.

(2) *Ibid.*, Neuvième Sainte-Clotilde, p. 204.

(3) *Ibid.*, Dédicace, pp. 118, 119.

ce que nous appelons aujourd'hui la sublimation (1) quand il dit : « Le plus noble succès de l'art humain consiste à transformer ainsi des instincts bruteaux en stimulants nécessaires de plus éminentes affections, qui, d'ordinaire, n'ont pas assez d'énergie naturelle (2). »

Et en 1854, toujours fidèle au cher souvenir, il en constatera les effets salutaires sur ses dispositions : « Je puis autant appliquer à ma vie publique qu'à mon existence privée l'appréciation incorporée, depuis plusieurs années, à mes prières quotidiennes : « Malgré la catastrophe, ma « situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer, « et même rêver, avant toi (3). » Notre tendresse toujours sainte me rendit d'abord chaste, puis sobre ; cette double purification, développée sous ton ascendant subjectif, me fit mieux surmonter les autres instincts personnels, d'après l'essor continu des trois impulsions sympathiques (4). »

Remarquons donc encore une fois que c'est sous l'influence de Clotilde (5), qu'il adopta l'usage des exercices journaliers de dévotion que l'Eglise a institués par la création des saints, dans le but de mieux préparer l'âme à supporter les troubles, les ennuis, les souffrances de la journée. Ces exercices quotidiens font partie aujourd'hui de tous les cultes qui se proposent, comme celui de Comte, le perfectionnement (6) individuel et collectif de l'humanité, et qui insistent sur la possibilité de s'élever « malgré les catastrophes » à un niveau spirituel très élevé.

L'Eglise de la Science Chrétienne, par exemple, et les autres sectes qui prêchent la guérison des maladies par des moyens spirituels, demandent à leurs fidèles un effort

(1) « A great deal of Art is a sublimation, Freud holds, of the primitive egocentric impulse 'to see and be seen' and of the sexual impulse in general ». — *Psycho-analysis, A brief account of the Freudian theory* by Barbara Low, B. A. V. DEGRANGE (Mc QUILKIN) : *Comte after Seventy years, Positivist Year Book*, 1929, p. 79.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 129.

(3) *Ibid.*, Prières Quotidiennes, p. 89.

(4) *Ibid.*, Invocation, pp. 240^{cc}, 240^{dd}.

V. *Ibid.*, Neuvième Sainte-Clotilde, p. 205.

(5) V. p. 114.

(6) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 94, p. 402.

journalier de dévotion qui doit élever leurs pensées et leurs sentiments et éloigner d'eux les idées mauvaises et néfastes. Or, Comte a découvert l'effet bienfaisant de l'élévation de la pensée sur notre nature physique elle-même. En parlant des résultats de son habitude de consacrer « la première heure de chaque journée à la culture directe des meilleures émotions (1) », il dit : « Pleinement sensible envers mon essor moral, et même intellectuel, cette régénération s'étend jusqu'à mon existence physique, non moins préservée des annonces ordinaires de la vieillesse, malgré ma laborieuse carrière, dont la prolongation te sera due (2). »

Si l'on nous objecte que cette dévotion tourne autour d'un être humain, nous répondrons que si tous les hommes qui ont perdu une femme profondément aimée disaient la vérité, peut-être avoueraient-ils tous semblable idolâtrie. Leurs opinions sur la vie et la mort, leurs méditations sur l'au-delà ne sont que le reflet du souvenir de la bien-aimée. L'amour vrai ne peut admettre la séparation ; et si l'amour séparé de son objet cherche des consolations religieuses, il ne lui en reste pas moins toujours le désir de retrouver l'être qu'il a perdu.

En fréquentant une église catholique on est frappé du nombre de personnes en deuil qui prient bien certainement pour leurs morts. Point n'est besoin de pénétrer leurs pensées secrètes ni de connaître les pratiques dévotes auxquelles elles s'astreignent pour être sûr que l'idée religieuse les unit à eux et rend leur douleur moins poignante.

La même assiduité règne parmi les protestants après une mort survenue dans la famille. Et, de part et d'autre, l'apaisement de la douleur amène souvent un ralentissement dans les pratiques de piété. De tous temps la vie religieuse a été liée à la mort, chez les peuples les plus civilisés comme chez les sauvages.

(1) V. p. 115.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, p. 240 dd.
V. chap. VIII, p. 189.

Cessons donc de nous étonner si Comte a parlé ouvertement de ce que tant d'autres préfèrent cacher. Il connaissait Clotilde. Il l'avait vue bien vivante. Elle n'était pas un être imaginaire. Il est donc naturel que ses dévotions se composent de réminiscences et de souvenirs qui se rapportent à elle, non à un Être inconnu et étranger. Lorsque, par la mort de cette femme, il s'est heurté à l'irrévocable, pour continuer à vivre et trouver le moyen de surmonter son insupportable peine, pour échapper au suicide ou à la folie complète, il a cherché simplement, sincèrement la consolation, et il l'a trouvée sous la forme d'une religion : mais sans l'aide de prêtres, ni des cérémonies anciennes.

Comte doit trouver lui-même ses dogmes ; il ne veut avoir recours ni à la théologie, ni à la métaphysique ; comme les Hébreux sous le joug du Pharaon, pour faire des briques, il doit aller chercher lui-même sa paille ; c'est sur sa propre philosophie, la philosophie positive, qu'il prétend édifier sa nouvelle religion, une religion démontrée (1).

Ainsi que tous les néophytes, Auguste Comte veut, à l'exemple de Saint André (2), trouver son frère et comme un autre Saint Paul (3), confesser au monde sa foi et sa consolation.

(1) V. chap. VIII, p. 189.

(2) Évangile selon Saint Jean, I, 40, 42.

(3) V. p. 121.

Cette analogie entre le grand positiviste et l'apôtre Saint Paul avait été remarquée de son vivant, par Clotilde elle-même : « Cependant, je ne saurais déplorer une disposition propre à seconder mon principal office, suivant l'aptitude que tu m'attribuas à me faire tout à tous, et qui convient mieux au fondateur du relativisme (*) qu'à celui du catholicisme. » — *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, p. 240 dd.

* Notons que le mot relativisme est équivalent à celui de positivisme. V. chap. VII, p. 168.

Et l'influence du « seul fondateur du catholicisme (a) », « le grand (b) », « l'incomparable Saint Paul (c) » est d'ailleurs manifeste sur l'esprit de Comte qui trouvait la « fiction du Christ » « insuffisante (d) » pour servir de base au Christianisme.

(a) *Système de Politique Positive*, t. III Préface XXXIX.

(b) *Catéchisme Positiviste*, p. 223.

(c) *Ibid.*, p. 349.

(d) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 411.

V. *Ibid.*, t. I pp. 102, 359.

V. *Ibid.*, t. III pp. 409, 410, 429, 430, 433, 495.

V. *Ibid.*, t. IV pp. 136, 145, 412, 506.

Quelle joie n'éprouve-t-il pas à voir un de ses disciples porter à sa Béatrice un fervent intérêt : « Ton angélique patronage permettra bientôt nos plus intimes pratiques, aux dignes prolétaires qu'une fatalité trop explicable prive même de tous les véritables types domestiques. Loin de m'inspirer aucun ombrage, les sincères adorations qu'ils vont secrètement t'adresser me feront mieux apprécier ton incomparable nature et pressentir davantage *ton culte occidental*. En même temps un nouveau disciple vient de solliciter noblement la communication de l'effusion sacrée que je t'adresse chaque jour, pour guider celle qu'il destine à la sainte compagne dont il institua, sur mon simple avis, l'adoration posthume. Depuis que j'ai satisfait à sa naïve demande, ma prière quotidienne me devient plus précieuse, d'après cette heureuse aptitude envers d'autres douleurs. La réalisation graduelle de mes principales prévisions, même privées, m'annonce donc *l'immense vénération* que l'Occident vouera bientôt à *notre double mémoire*. Pendant le cours de notre entretien actuel, une demande spontanée est venue confirmer spécialement cette inappréciable perspective. Le jeune époux et père que je t'ai diversement signalé a voulu contracter envers toi des liens plus directs, en vouant à ta sainte tombe une visite périodique, que je suis heureux d'autoriser, comme début effectif de ton *universelle adoration* (1). »

Il espère, par ses témoignages, aider ceux qui suivront sa trace à vaincre comme lui l'inconsolable douleur et à triompher de la mort irrévocable (2). Et c'est une des raisons pour lesquelles il élève et présente aux regards de tous les humains l'objet de son adoration. Il écrit : « Si je voyais un jour ta sainte image représenter l'Humanité sur le pavillon occidental! (3). » « Mais les besoins essentiels du nouveau culte m'ont fait chercher avec candeur, dans l'ensemble du passé, une vraie person-

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 193.

(2) V. p. 84.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 132.

nification de la femme. Mais ma conscience sacerdotale m'a toujours ramené à toi. Je n'ai pu trouver ailleurs cette pleine harmonie entre le cœur et l'esprit que tu prêtas à la touchante *Lucie* (1). »

On pourrait constater ici un retour des tendances chevaleresques envers la femme que nous avons eues à signaler chez Auguste Comte au cours de sa jeunesse (2), mais fortifiées certainement par la conviction que la personnalité (3) de Clotilde, par son caractère, son intelligence, sa vie douloureuse et sa soumission au sort, peut devenir un exemple bienfaisant pour le monde moderne.

Il lui semblait que sa « sainte », exposée aux tentations de la civilisation moderne, serait un meilleur type féminin que Marie, la mère de Jésus-Christ, ou toute autre sainte placée par l'Église sur ses autels. Il ne s'est même pas laissé arrêter par le fait que Clotilde n'était ni vierge, ni mère. Son idéal lui a assigné une place à part : « Quelle autre femme célèbre offrirait ce mélange admirable d'abandon et de dignité, cette parfaite pureté exempte de toute sécheresse (4) ? » Pour lui, elle est vierge car elle a l'âme pure et elle est maternelle puisqu'elle désire ardemment l'enfant que ses propres convictions et les conventions sociales lui refusent.

Il n'est pas difficile d'établir une relation entre la conception que Comte nous donne de Clotilde comme personnification de l'Humanité et la figure de la Vierge Marie (5). Élevé dans le catholicisme, il connaissait admirablement le rôle attribué à la Vierge dans cette religion, et y voyait clairement le prélude du culte de la femme (6).

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 132.

(2) V. chap. IV, p. 65.

(3) V. *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, pp. 132, 133.

(4) *Ibid.*, Quatrième Sainte-Clotilde, p. 133.

(5) V. p. 124.

(6) « ... les catholiques reconnaissent des êtres supérieurs à leurs parents. Tandis que, pour nous, il n'y avait aucun être au-dessus d'Auguste Comte, ci ce n'est l'Humanité dont il est l'interprète suprême, et Clotilde qui constitue la meilleure représentation de l'Humanité. Auguste Comte méritait donc de

L'image de Clotilde remplacera celle à laquelle s'adressent les litanies apprises dans son enfance :

« Sainte Vierge Marie, notre mère, conseillez-nous, protégez-nous.

Mère auguste du Fils de Dieu, conseillez-nous, protégez-nous.

Reine du ciel et de la terre, conseillez-nous, protégez-nous.

Dans nos angoisses et tribulations, conseillez-nous, protégez-nous.

Dans les périls et les tentations, conseillez-nous, protégez-nous.

Par votre Immaculée Conception, conseillez-nous, protégez-nous.

Par votre glorieuse Annonciation, conseillez-nous, protégez-nous.

Par votre Maternité divine, conseillez-nous, protégez-nous.

Seigneur ayez pitié de nous.

Priez pour nous, sainte Mère de Dieu

Désormais sa Sainte-Clotilde sera, comme la Vierge Marie pour les catholiques, le refuge des âmes désolées, fatiguées et sans espoir. Il lui adresse les prières suivantes :

« Addio, la mia Beatrice ! Addio, Clotilde ! Addio Lucia ! Addio, quella che'mparadisa la mia mentè, addio ! (1)

« (A mon éternelle compagne). Amen te plus quàm me, nec me nisi propter te !

« (A l'Humanité dans son temple, devant son grand autel). Amen te plus quàm me, nec me nisi propter te !

« (A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité).

« Virgine-madre, Figlia del tuo figlio,

Amen te plus quàm me, nec me nisi propter te !

Tre dolci nome ha ' in te raccolti

Sposa, madre, e figliuola (2) ! »

notre part le respect que les catholiques vouaient au Christ, tandis que Clotilde était pour nous ce que la Vierge était pour les catholiques, sauf le caractère divin du rédempteur dans le monothéisme occidental. » — *Religion de l'Humanité Clotilde de Vaux (née Marie) et Auguste Comte, très saints Fondateurs de la Religion de l'Humanité*, t. II, seconde partie, p. xcix, par R. TEIXEIRA MENDES (1918).

V. *Ibid.*, p. xvi.

Chap. IX, p. 228.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Prières Quotidiennes, p. 94.

(2) *Ibid.*, Prières Quotidiennes, pp. 91, 92.

« Adieu, mon immuable compagne ! Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur et de fille ! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue ! Ton angélique inspiration dominera tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement, en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, et ennoblissant ma conduite (1). »

Ainsi Comte a trouvé la consolation et échappé au retour d'une crise mentale (2).

Obsédé par l'idée de Clotilde et de sa glorification, il a créé le dogme de la religion de l'Humanité, et a enseigné le culte et le régime « commandement sur commandement, précepte sur précepte, règle sur règle, ordre sur ordre, vétille par-ci, vétille par-là (3). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dédicace, p. 119.

(2) V. p. 136.

(3) Livre d'Isaïe, XXVIII, 10.

CHAPITRE VI

L'INFLUENCE DE SOPHIE

« Vivre pour autrui. »

Un sculpteur qui voudrait ériger un monument en l'honneur de Sophie s'arrêterait, le ciseau en main, après la première ébauche qu'il aurait taillée, il hésiterait, poserait son outil et, se remettrait à feuilleter l'humble histoire de son modèle. Puis, quand il aurait évoqué son image, médité sur ses actes, recherché les symboles propres à exprimer entièrement sa conception de cette femme, reportant ses regards sur le marbre ferme, solide bien taillé, il le transporterait dans un endroit où les rayons de soleil puissent l'inonder à chaque instant. Alors il s'en irait satisfait, car son ébauche symboliserait pleinement Sophie, un marbre, simple, fort, calme ; mais auquel le soleil aurait communiqué sa chaleur et son pouvoir.

Le peintre moderne, cherchant à la représenter, lui ferait au contraire des mains ailées et des pieds rapides ; mais il serait sans doute embarrassé pour rendre la paix morale de Sophie qui lui laissait en toutes circonstances une plénitude de temps pour la sympathie, l'amour, l'affabilité. Elle était la personnification du mouvement et en même temps un centre de tranquillité.

Nous la voyons entrer dans la maison lugubre de Comte comme préparée déjà à sa mission, pourvue de toutes les qualités que réclamait ce foyer déserté par le bonheur.

Le destin, toujours si cruel envers le grand philosophe, n'avait pas pris garde à elle, car elle n'était que la « ser-

vante dans la maison », et voilà que par elle le confort et l'affection se sont glissés silencieusement dans l'appartement glacé. Et la profonde amertume de la vie de Comte fut soulagée par les soins de cette femme dévouée.

Son nouveau système de religion lui-même doit s'en ressentir et nous essayerons de démontrer qu'il est fondé en effet autant sur les mérites de Sophie que sur le charme de Clotilde.

Mais, pour faire une étude de Sophie et de son influence sur Auguste Comte, nous serons obligés de nous contenter de l'atteindre à travers ceux qu'elle servait. Elle incarnait si complètement le principe de la religion positive « Vivre pour autrui » qu'elle est toujours restée dans l'ombre, au service continuel des autres. Il faut que nous recherchions quels étaient les besoins, spirituels et matériels des êtres qui l'entouraient pour connaître ce qui l'occupait.

Suivre le nom de Sophie le long des pages de la correspondance de Clotilde et de Comte, c'est relire encore l'histoire de leur roman et apprécier avec eux la sympathie de la femme qui devint leur amie et leur confidente à tous deux ; suivre ses pas, c'est comprendre plus parfaitement les efforts des deux amis, séparés par les conventions de la société, pour se tenir constamment en étroite communication. Aussi verrons-nous Sophie remplir, tour à tour ou simultanément, les rôles de messagère, de commissionnaire, d'infirmière, d'amie, de confidente, de sœur, d'adoratrice de Clotilde, ainsi que de compagne, de confidente et enfin, de fille adoptive de Comte.

Elle apporte les lettres et se charge des réponses. C'est ainsi que nous la montre la quatre-vingt-dix-huitième lettre de Comte : « Divers obstacles m'ont fait remettre jusqu'à cette heure le plaisir de lire le billet rapporté ce matin par Sophie. Je suis très touché de la tendre délicatesse qui a poussé votre cœur à mettre vos parents dans la confiance partielle de mes petits services d'amitié. Mais, puisque Sophie m'a donné d'excellentes nouvelles de votre santé d'aujourd'hui, je puis avoir le courage de vous gronder un

peu pour cette communication, plus noble que prudente, quoique j'en ignore... (1). »

C'est un service qu'elle rend quotidiennement ! « Je n'ai que le temps, ma très chère amie, de vous témoigner mon regret de recevoir trop tard votre bonne lettre d'hier pour vous envoyer Sophie aujourd'hui comme vous le désirez, ce qui était d'ailleurs facile, si nous l'eussions su assez tôt. Elle viendra donc demain matin, suivant la coutume (2). »

Pour chaque communication urgente, elle tient lieu aux deux amis de notre moderne téléphone : « J'envoie ce matin Sophie s'informer, ma bien-aimée, de la précieuse santé sur laquelle votre accident d'hier m'a spécialement alarmé. Hélas ! je vous verrai longtemps dans la douloureuse attitude que vous aviez sur mon petit sofa. Malgré vos instances j'aurais bien dû vous accompagner jusqu'à la voiture (3). »

Elle remplissait aussi auprès d'eux le rôle de commissionnaire : « En cas que vous puissiez vous distraire, je remets à Sophie les quatre volumes que j'aurais eu le plaisir de vous apporter ce soir : le tome I de Gall, est destiné à votre excellente mère (4). »

La voici maintenant qui ajoute à tout le travail qui lui incombe dans la maison de son maître celui qui est nécessaire à Clotilde. La lettre 155, nous la montre partageant sa journée entre les deux : « Je viens de lire, ma très chère amie, votre billet d'hier soir, et je regrette qu'il me parvienne trop tard pour que Sophie puisse ce matin vous rendre son office accoutumé. Néanmoins, je l'envoie vous apporter cette réponse rapide, afin qu'elle puisse vous être utile, s'il y a lieu, d'une manière quelconque. Au reste, je sors de chez M. Grandchamp, que j'étais allé voir surtout à votre chère intention. Comme il m'a dit ne vous avoir

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 98, pp. 406, 407.

(2) *Ibid.*, Lettre 145, p. 488.

(3) *Ibid.*, Lettre 97, p. 405.

(4) *Ibid.*, Lettre 21, p. 272.

pas vue depuis lundi, je présume que vous ne l'aurez point trouvé hier soir, et que, par suite, vous n'aurez pu avoir son appareil. Pourtant il vaut mieux, à tout événement, que Sophie vous arrive immédiatement : elle m'apprendra, du moins, comment vous vous trouvez aujourd'hui. Vous pourrez d'ailleurs lui donner ainsi pour demain les ordres convenables (1). »

Enfin Clotilde accepte que Sophie vienne lui rendre quelques services deux fois par semaine : « J'espère que je vous verrai bien portant ce soir ; je retombe dans mes palpitations, parce que la congestion se refait au cœur. Si ce n'est pas abuser de vous et de Sophie, je serai heureuse de la retrouver deux jours par semaine (2). »

Sophie est aussi heureuse que Comte de cette occasion d'être utile à Mme de Vaux : « Comptez aussi sur la reprise des deux visites hebdomadaires de ma bonne Sophie, à partir de vendredi matin. Elle aura toujours, j'en suis sûr, autant de plaisir que moi à vous rendre ces soins réguliers, qui augmentent si peu sa facile tâche journalière (3). »

Dans sa vingtième lettre, Clotilde a annoncé à Auguste Comte l'état de souffrance de sa belle-sœur et l'espérance que « nous serons un de plus », et la réponse de Comte, lui envoyant immédiatement Sophie, trace un véritable portrait de la digne servante, messagère, infirmière, femme aussi habile que sympathique : « Pour avoir des nouvelles sans vous déranger davantage, j'envoie ma bonne recueillir, comme elle en est très capable, d'exactes informations sur l'état de l'intéressante mère, prématurément exposée à une terrible épreuve, dont son excellent époux et toute une digne famille attendent péniblement l'issue.

« Les qualités éprouvées de ma bonne me font penser qu'elle pourrait utilement vous seconder tous en un tel moment, où vous n'avez sous la main qu'une novice.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 155, p. 501.

(2) *Ibid.*, Lettre 157, p. 502.

(3) *Ibid.*, Lettre 157, p. 503.

V. aussi pp. 542, 545, 547, 548, 550.

Je n'hésite donc pas à vous prier tous de disposer d'elle, à toute heure du jour et de la nuit, comme si elle était directement à votre service ; gardez la, si vous le jugez à propos, dès ce soir même. Sophie, que j'avertis de cette mission, s'y prêtera très volontiers, non seulement par dévouement pour moi, mais aussi d'après la sympathie immédiate que doit inspirer une pareille situation à toute digne mère de famille, surtout envers des personnes qu'elle est déjà habituée à respecter.

« Si vous ne la retenez pas ce soir, je vous la renverrai demain avec la même intention, et pour obtenir de nouveaux renseignements sur un cas où mon cœur est tant intéressé.

« Votre tout dévoué ami à tous.

« (*Signé*) Ate. COMTE (1). »

Quand Clotilde est très fatiguée, Sophie est là : « Bonsoir, mon tendre ami, Sophie vous remettra ces quatre lignes, qui sont le seul résultat de ma journée. Je vous embrasse tendrement (2). »

Quand elle est malade, c'est Sophie qui est envoyée pour la soigner : « Je vous remercie spécialement d'avoir enfin accepté les services de ma bonne Sophie, dont j'espère que vous avez été contente ce matin. Si l'opération devait se réitérer plus de deux fois par semaine, je compte que vous n'hésiteriez pas à l'employer autant qu'il le faudrait (3). » « Je vous remercie d'avoir enfin accepté tous les bons offices de notre précieuse Sophie. S'il fallait réellement que, en passant la nuit auprès de vous, elle continuât d'y rester une bonne partie de la journée, ne vous laissez arrêter, à cet égard, par aucun cordial scrupule. Tout doit ici céder à la sollicitude de votre prompt rétablissement. Je pourrais surtout m'arranger aisément pour me passer d'elle le matin, en faisant moi-même chauffer, sur un foyer déjà disposé, un potage préparé la veille (4). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 21, pp. 270, 271.

(2) *Ibid.*, Lettre 167, p. 525.

(3) *Ibid.*, Lettre 133, p. 470.

(4) *Ibid.*, Lettre 179, p. 554.

Le ton des lettres indique clairement l'entière confiance que l'humble servante inspirait à leurs auteurs. Dans la quarante-deuxième lettre, Clotilde dit : « Si vous n'y venez pas, faites-le savoir d'une manière naturelle par votre Sophie (1). » Et dans la soixante-quinzième lettre elle dit : « Portez-vous bien. Sophie m'a dit que vous ne dormiez toujours guère. Je le déplore pour vos journées plus que pour vos nuits (2). » « La bonne Sophie m'a donné d'assez satisfaisantes nouvelles de votre santé ; son attachement vous fait honneur, mais il ne m'étonne certes pas. A demain, mon cher philosophe (3). »

La façon même dont Comte lui témoigne sa reconnaissance montre la haute estime où il tenait Sophie : « A propos de Sophie, je lui ai lu ce matin l'aimable passage qui la concerne à la fin de votre excellente lettre : c'est la plus digne récompense d'un aussi pur dévouement (4). »

Dans la lettre 171, Comte nous donne encore un vrai portrait en pied de cette femme, capable, forte, à l'esprit pénétrant, au cœur très ouvert (5) : « Je vous remercie profondément de la sincère confiance personnelle que vous avez ce matin témoignée à ma bonne Sophie, qui en a été très touchée. Cette femme, si réellement distinguée, et si digne de comprendre, à sa manière, votre éminente nature, n'a pu s'empêcher de pleurer sur vous en me parlant de vos malheurs exceptionnels, et je n'ai pas craint d'associer mes tendres pleurs aux larmes si pures de ma noble domestique. Son ingénieuse candeur m'a rapporté un mot touchant, qui mériterait, pour son exquise délicatesse, d'être immortalisé quelque jour par votre plume féminine, quand elle vous a exprimé le regret naïf que je ne sois pas une femme afin de pouvoir être plus souvent avec vous. Nous ne pourrions certes rien désirer de mieux qu'un tel

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 42, p. 312.

(2) *Ibid.*, Lettre 75, p. 366.

(3) *Ibid.*, Lettre 139, p. 481.

(4) *Ibid.*, Lettre 173, p. 541.

(5) CONGREVE (Richard) : *Essays Political, Social and Religious*, vol I, pp. 323, 324.

vœu pour caractériser sa juste conviction de la parfaite pureté qui distingue notre intimité. Ce n'est pas sans raison qu'on regarde souvent les mauvais soupçons comme des indices beaucoup plus décisifs contre ceux qui les forment qu'envers ceux qui les subissent (1). »

Enfin, quand approche l'heure de la séparation finale, c'est Sophie qui apporte à Clotilde la dernière lettre de son ami : « Notre excellente Sophie aura d'ailleurs soin de vous avertir qu'il n'y a rien d'urgent, et de vous engager à ne la lire que demain, pour mieux prévenir toute agitation nocturne. Puisse cette naïve effusion autant détourner vos ennuis qu'elle a soulagé mon chagrin ! Mais je regretterais beaucoup qu'elle vous inspirât déjà le moindre effort pour y répondre (2). »

C'est elle encore qui passe avec lui, la dernière nuit auprès de la bien-aimée (3).

Et pendant les jours douloureux qui suivent, c'est Sophie qui est la messagère et la confidente de Comte. Il a écrit à M. le Capitaine Marie, père de Clotilde : « Quand ma bonne Sophie prit congé de votre famille après le coup fatal, votre fils la chargea expressément de m'annoncer que ce legs me serait bientôt envoyé. Néanmoins, sa mère vient hier de rejeter finalement ma réclamation spéciale à cet égard, en proclamant sa résolution de garder le manuscrit (*Willelmine*) (4). »

Durant les difficultés entre le philosophe et la famille de Clotilde, c'est encore Sophie qui est l'amie prudente de son maître. Il écrit encore à M. le Capitaine Marie, six mois après la mort de Clotilde : « La démarche que vous avez bien voulu faire auprès de moi avant-hier m'a profondément touché, d'après le récit de ma fidèle Sophie. Je sens tout le prix des nobles regrets aussi loyalement témoignés

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 171, p. 535.

(2) *Ibid.*, Lettre 181, p. 559.

(3) V. chap. V, p. 113.

(4) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, lettre à M. le Capitaine Marie, p. 86.

sur ce qui s'est passé entre nous dans une douloureuse crise (1). »

Et nous trouvons dans la huitième Sainte-Clotilde, que la seule confidente des sentiments les plus intimes de Mme de Vaux a été cette servante. « Tu ne l'avais alors avoué qu'à notre Sophie, qui même ne me l'expliqua qu'après ta propre effusion, accomplie seulement dans la fatale semaine (2). »

Comte a parlé dans sa quatrième Sainte-Clotilde de l'amitié qui unissait les deux femmes : « Je dois tenir d'autant plus à ce moyen d'appréciation, qu'une expérience journalière m'en confirme spontanément l'efficacité chez notre excellente Sophie, plutôt ma compagne que ma domestique. Ta grande âme comprit assez la sienne pour oser la traiter en sœur, et elle t'en conserve la pure tendresse. Si toi seule m'appris à connaître toute la valeur de ton sexe, elle était bien digne de confirmer et de développer une telle révélation. Oubliant ses propres sollicitudes, mêmes maternelles, son admirable dévouement est toujours préoccupé sans affectation des soins qu'elle croit me devoir. Je te remercie de m'avoir assez appris à placer au-dessus de tout les vraies qualités du cœur pour me faire souvent sentir combien je suis moralement inférieur à cette éminente prolétaire dépourvue de toute culture. Quoique je ne puisse égaler toujours sa naïve spontanéité, son exemple involontaire me dispose du moins à mieux réagir sur mes infirmités morales. Son cœur comprend sans peine le mien, surtout quand il s'agit de toi. Peut-être le second fruit de son digne mariage va-t-il être de votre sexe. En ce cas, elle a pensé, en même temps que moi, à lui donner ton doux nom (3). »

Ce sentiment devait d'ailleurs, comme l'amour de Comte lui-même, se transformer en adoration : « Quoique

(1) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, Lettre à M. le Capitaine Marie, p. 93.

V. *Ibid.*, pp. 104, 105.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, pp. 182, 183. V. chap. V, p. 101.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Quatrième Sainte-Clotilde, pp. 130, 131.

les femmes cultivées puissent sincèrement t'honorer, c'est des mères et des épouses prolétaires que doit résulter ta principale appréciation. Nous en avons déjà le plus touchant indice, d'après le culte inaltérable que t'a cordialement voué notre incomparable Sophie. C'est seulement de sa classe que tu recevras une adoration exempte de toute rivalité indirecte, et pleinement caractérisée par une tendre vénération (1). »

Elles étaient si intimement liées dans la pensée du philosophe que le nom de Sophie se trouve fréquemment à côté de celui de Clotilde, associé à ses efforts pour l'élaboration de son nouveau culte de la femme. « Dans ce saint patronage, tu seras toujours assistée par l'incomparable auxiliaire que ta grande âme sut ériger en digne sœur, et qui depuis a tant mérité le bonheur que tu rêvais pour nous trois (2). »

Le fondateur du positivisme a déclaré qu'il puisait, dans le spectacle journalier de la vie de cette femme, de nouveaux motifs de respect pour la nature féminine. « Ta naïve compagne ranime, à son insu, ma disposition systématique à juger surtout les actes et les pensées d'après leurs sources ou leurs influences affectives, qui préoccupent spontanément sa sollicitude maternelle et conjugale. Autant vouée que moi-même à la culture morale, la fréquente supériorité de ses inspirations empiriques me fait mieux apprécier la nature féminine, et complète objectivement ta réaction subjective sur mon intime perfectionnement, d'abord privé, puis public (3). »

Ce témoin de l'année « sans pareille » cette fidèle gardienne du souvenir est devenue pour lui une compagne indispensable. « Le seul être qui participe toujours à ma vie retirée, cette éminente domestique dont le zèle se soutient si pur et si judicieux, m'est encore plus précieuse par le double lien d'affection et de reconnaissance qui te la rattache

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Septième Sainte-Clotilde, p. 169.

(2) *Ibid.*, Invocation, p. 240^{dd}.

(3) *Ibid.*, pp. 240^{dd}, 240^{ee}

à jamais : elle ne cessera pas d'apprécier dignement les charmants projets que ta grande âme lui confia pour le bonheur collectif de tous trois (1). »

Elle jouit auprès de lui d'une si haute estime, d'une confiance si illimitée que c'est elle, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire (2), qu'il choisit comme dépositaire du pénible secret qui ne devait être divulgué qu'après sa mort et dans certaines circonstances.

Le dévouement de Sophie avait été jusqu'à la dépouiller de l'argent qu'elle était arrivée à épargner sur ses gages. « A tant de défections imprévues, je puis heureusement opposer le noble zèle que cette dernière spoliation a spontanément suscité. Tu apprendras sans surprise que notre excellente Sophie figure en tête de ces incomparables compensations. Journallement initiée à toutes mes vicissitudes, elle me pressait, depuis deux ans, d'emprunter les modestes économies que lui procure mon service. Cette fois je n'ai pu refuser sa touchante intervention, déjà ratifiée sincèrement par son honnête mari (3). »

Cette femme pauvre, et modeste, avait donné tout ce qu'elle pouvait donner ; elle avait libéralement prodigué à Comte les dons les plus précieux ; sa sympathie, son amitié, son « pur dévouement (4) », son exemple moral, ses services continuels, tout l'argent qu'elle possédait. Que pouvait lui donner le philosophe en échange ? Il avait mis tous ses soins à la faire honorer comme un idéal par les positivistes. Il décida une adoption religieuse.

« Cette double adoration est aussi liée irrévocablement à l'affectueuse vénération que m'inspire de plus en plus l'incomparable assistante où tu sus apprécier une véritable sœur, et que je chéris comme une tendre fille. Son parfait dévouement m'a récemment disposé à des projets confus d'une adoption légale, analogue à celle que je rêvai pour

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Troisième Sainte-Clotilde, p. 122.

(2) V. chap. III, p. 54.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Cinquième Sainte-Clotilde, p. 145.

(4) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, p. 171.

toi avant de connaître sans équivoque ta véritable affection. Quoique la situation permette peu de régulariser jamais ces vœux du cœur, j'espère du moins consolider après moi la position de notre Sophie, surtout envers les vrais positivistes, qui tous apprécient déjà cet admirable type féminin. Si je puis instituer assez une adoption religieuse indépendante de l'adoption civile, cette éminente prolétaire mérite beaucoup d'en fournir le premier exemple, qui ne saurait être plus caractéristique.

« Outre la providence matérielle que je lui dois, le contact habituel d'une telle amie préserve mon cœur d'une concentration vicieuse. Je suis ainsi disposé à mieux sentir toujours l'heureuse excitation mutuelle qui appartient à toutes les impulsions vraiment sympathiques (1). »

« ... Mon cœur reçut alors une autre satisfaction profonde, quand le même discours put irrévocablement proclamer l'adoption morale que je venais de t'annoncer envers notre Sophie, dont la touchante présence rendait plus décisive cette juste solennité (2). »

Adoption qui dans la pensée du philosophe devait s'étendre même à un de ses fils dans lequel il espérait trouver un continuateur. « Mon incorporation y deviendra plus complète si le dernier fils de notre Sophie développe assez le rare concours des qualités essentielles, de cœur, d'esprit, et de caractère, qui déjà me fait espérer, dans ce jeune enfant, mon vrai successeur. Quoique un tel espoir doive longtemps rester secret, il augmente maintenant l'intérêt qui m'inspire une famille profondément liée à la nôtre, et qui m'honore d'une naïve adjonction, spontanément ratifiée même par ses membres extérieurs (3). »

Il la vénérât dans ses prières : « *Images de la tombe chérie*. — Rosalie, Lucie, Sophie, votre vertueux ensemble, désormais inaltérable, doit toujours m'offrir le meilleur type de la vraie nature féminine (4). »

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Sixième Sainte-Clotilde, p. 163.

(2) *Ibid.*, Septième Sainte-Clotilde, p. 170.

(3) *Ibid.*, Neuvième Sainte-Clotilde, p. 206.

(4) *Ibid.*, Prières Quotidiennes, p. 91.

D'autre part, en faisant placer Sophie dans le tableau peint par Etex au nombre de ses trois anges (1), il lui rendit un hommage qui est d'une grande valeur pour notre étude ; ce geste nous révèle l'importance attachée par le philosophe au type féminin (2) par lequel il espérait guider l'humanité vers un Ordre qui engendrerait le Progrès, vers la Religion qui devrait finalement changer la face du monde.

Tous ces témoignages de reconnaissance d'un ordre purement moral étaient bien certainement inappréciables pour Sophie et son désintéressement n'en réclama jamais d'autres. Mais, il était bien naturel qu'après avoir tant reçu d'elle durant sa vie, Auguste Comte songeât à assurer autant que possible, après qu'il aurait cessé de vivre, l'existence matérielle, de celle qu'il considérait désormais comme sa fille. « Secondement, mon excellente Sophie et son digne mari m'ont offert de la manière la plus touchante, quand ma détresse a commencé, 600 francs, que leurs saintes instances m'ont fait enfin accepter le 20 octobre 1848. Quoique, dans ces deux cas, personne n'ait compté faire un placement, j'espère que mes exécuteurs testamentaires y pourront obtenir, en mon nom, de joindre au remboursement de la dette le paiement des intérêts simples à 5 % l'an (3). »

« Une annuité viagère de 1.500 francs sera consacrée, par la reconnaissance des vrais croyants, à la fille adoptive qui m'a voué, depuis treize ans, son incomparable assistance... (4). »

« Ma triple résolution, ci-dessus reproduite, exige une explication spéciale envers sa dernière partie. En y chargeant ma fille adoptive de garder mon appartement dans son état actuel pour mon successeur, je n'ai pas voulu qu'elle se trouvât exclue de notre domicile par l'avènement

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 193.

(2) V. chap. IX, p. 208.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, p. 13.

(4) *Ibid.*, p. 16.

du second Grand-Prêtre de l'Humanité. Si celui-ci surgit avant la mort de Sophie, il devra dignement attendre cette perte avant d'entrer en possession de l'appartement du fondateur de la religion universelle.

« Dans sa jouissance viagère du domicile dont elle doit scrupuleusement conserver la présente installation, ma fille adoptive sera seulement assujettie aux restrictions suivantes... (1). »

« ... je lègue à Sophie, en pleine propriété, transmissible à son gré, toute mon argenterie et ma vaisselle, plus tout mon linge et mes vêtements quelconques. Elle gardera ma montre à répétition, avec sa chaîne d'or, et la petite boîte d'or annexée qui renferme des cheveux de notre compagne, pour remettre le tout, en mon nom, à son fils Paul, le 13 juillet 1869, jour de sa majorité. Les objets directement propres à Sophie, ou bien à sa famille, se trouvant, en partie, mêlés aux miens, mes exécuteurs testamentaires devront immédiatement adopter sa déclaration quand il faudra les distinguer. Sophie aura le portrait spécial de notre Clotilde (2). »

Le même testament précise que la mort ne devra pas séparer ceux qui ont été si unis pendant la vie. Le philosophe émet le vœu que Sophie soit enterrée dans la même tombe que sa mère, Clotilde et lui. Il écrit :

« Après sept ans d'épreuves journalières, je la proclamai ma fille adoptive, devant un nombreux auditoire des deux sexes, dans la cérémonie religieuse du jeudi 18 juillet 1850... Mais ce lien exceptionnel, de plus en plus respecté par tous mes vrais disciples, ne doit jamais altérer, même en idée, l'harmonie normale de l'admirable ménage dont je puis journellement apprécier la parfaite union, qui pourrait y faire justement repousser toute séparation des sépultures. Si ceux que ma troisième ange chérit avant moi se trouvaient plus affligés qu'honorés de la communauté que j'ai sou-

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 19.

haitée, mes exécuteurs testamentaires substitueraient au cercueil filial un simple cénotaphe, renfermant la robe léguée à Sophie par notre Clotilde*. L'inscription à compléter serait : *A l'incomparable fille adoptive d'Auguste Comte, traitée en digne sœur par Clotilde de Vaux, Sophie Bliaux, épouse de M. Martin Thomas, née le 18 septembre 1804, à Oissy (Somme), canton de Molliens-Vidame (1).* »

Voici ce que nous avons à dire sur ce que nous pourrions nommer la vie publique de Sophie. Sa vie privée nous offre les mêmes traits de caractère : c'est une simple femme, faible parfois comme toutes les femmes. Quand elle est malade, les mêmes craintes l'assaillent : « Dès que Sophie commença à être hors de péril, je fus obligé moi-même d'aller une ou deux fois le (2) chercher pour rassurer cette pauvre femme qui se croyait abandonnée faute d'espoir (3). »

Elle aime et apprécie les petites attentions : « Sophie est très touchée de votre souvenir spécial et me charge de vous en remercier (4). »

Elle est mère et les multiples tâches de son service ne le lui font jamais oublier. « Ma bonne Sophie est partie hier pour la Picardie, où l'appelle justement la grossesse imprévue de la nourrice de son cher enfant. Vous concevez que je n'ai aucunement gêné cette sollicitude maternelle, quelque dérangement momentané qu'elle m'attire. Je suis bien certain que la digne femme ne prolongera pas son absence d'un seul jour au delà de la stricte nécessité (5). »

Elle n'avait consenti à se séparer de son enfant que provisoirement et pour être à même de mieux remplir les devoirs de sa charge. « Je ne dois pas la terminer sans

(1) *Testament d'Auguste Comte*, pp. 12, 13.

V. *Ibid.*, pp. 116, 139, 145, 151, 183, 184, 188, 226.

Aussi chap. V. p. 113.

* V. *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série, p. 92.

(2) Le médecin.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Lettre 175, p. 543.

(4) *Lettres et fragments de lettres*, Lettre à M. Laffite, p. 18.

Ibid., pp. 40, 60.

(5) *Ibid.*, p. 25.

t'y signaler le récent bonheur de notre Sophie d'après le retour définitif du second fils dont elle se priva librement pendant quatre ans pour me servir mieux (1). »

Aussi est-ce avec une véritable satisfaction que nous apprenons par les lignes que nous allons citer les dispositions prises par son maître pour lui rendre l'existence plus douce et plus facile chez lui. « Je viens de lui faire un plaisir auquel je me reproche de n'avoir pas pensé depuis longtemps, en logeant définitivement chez moi son digne mari, et même leur fils, qui occupera ma chambre vide d'en haut. Ce projet m'est venu par la longue présence du mari chez moi à raison des couches. J'ai senti alors qu'il serait cruel de les séparer après le temps des soins exceptionnels. Cette bonne action ne me dérange nullement, comme vous savez, et consolide mon intérieur, en fixant davantage Sophie chez moi, où elle a maintenant toutes ses affections (2). »

Et il a écrit à Mme Comte en 1850 : « Quant aux soins personnels et aux sollicitudes usuelles, je crois être mieux traité que qui que ce soit, grâce au pur dévouement de l'incomparable ménagère que vous choisîtes une année avant de me quitter. Elle s'est ensuite attachée profondément à moi, ainsi que son estimable mari, que je loge depuis deux ans. Je reçois cet affectueux service avec l'irréprochable reconnaissance qu'il mérite, et je me plais à voir de près le bonheur journalier de ce digne ménage prolétaire (3). »

Tous les efforts d'Auguste Comte pour exprimer sa reconnaissance sont restés d'ailleurs, semble-t-il, assez au-dessous des mérites de cette digne femme. De l'observation de la vie et du caractère de Sophie se dégage une impression d'infinie bonté qui l'élève tout naturellement à une place exceptionnelle et la rend digne des hommages des meilleurs.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 193 (1852).

(2) *Lettres et fragments de lettres*, Lettre à M. Laffite, p. 18 (29 août 1848).

(3) *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, quatrième série Lettre à Mme Comte, p. 136 (1850).

Elle s'est trouvée à chaque instant et en chaque occasion à la hauteur des circonstances les plus difficiles.

Après le départ de Mme Comte, c'est elle qui composera l'arrière-plan de la vie du grand homme malheureux.

Pendant « l'année incomparable », elle devient l'amie nécessaire et discrète, la confidente des deux amoureux.

Elle les soigne s'ils sont malades et veille à tous leurs besoins.

Après la mort de Clotilde, sa grande sympathie entoure et soutient ce génie frappé d'une affreuse douleur. Seul avec ses souvenirs il découvre enfin Sophie. Il a trouvé l'amie qui le comprend et l'apprécie vraiment, une personne qui a connu et aimé son inspiratrice, et qui connaît la profondeur de leurs sentiments.

Et pendant ce temps la servante accomplit sa mission au milieu des multiples et infinies besognes domestiques, sacrifiant son propre argent, renonçant souvent à sa vie privée, trouvant moyen malgré tout de ne pas oublier non plus ses devoirs d'épouse et de mère.

Sans aucun doute Auguste Comte a trouvé en elle une des meilleures manifestations de l'Humanité. Elle a eu une très grande influence sur lui. Elle doit être regardée, en effet, comme une des causes du changement d'opinion à l'égard des femmes, exposé au chapitre IV et, plus loin, au chapitre IX. Si Clotilde fut l'inspiratrice du culte de la religion positive, le caractère de Sophie a été sans conteste la base solide de son régime. C'est à des femmes semblables à elle que l'on devrait l'avènement de l'Ordre et du Progrès. Ainsi s'expliquent les honneurs que Comte a voulu rendre à Sophie, en tant que personnification d'un des principes de sa religion positive : « Vivre pour autrui. »

CHAPITRE VII

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES D'AUGUSTE COMTE, AVANT ET APRÈS CLOTILDE

« Vivre au grand jour (1). »

Après avoir présenté successivement les cinq femmes qui purent influencer Auguste Comte, et cherché à caractériser de notre mieux cette influence, il nous est plus facile de montrer quels changements subirent ses idées philosophiques et religieuses après qu'il eût fait la connaissance de Clotilde.

Par ses études à l'École Polytechnique, par ses « méditations profondes » et « ses études exactes (2) », il avait été conduit à édifier une philosophie des sciences. Mais par hérédité Comte était catholique. D'ailleurs il fut associé pendant plusieurs années de sa jeunesse avec Saint-Simon (3) et au cours de sa première carrière il étudia quelques autres systèmes de religion. Après son « incomparable » expérience sentimentale il en était arrivé à la conclusion que « la plus grande chose » au monde, « c'est l'Amour ». Et sous l'influence de la femme, Comte va combiner tous ces éléments, principes catholiques, idées empruntées à d'autres systèmes religieux, quelques lois générales de la Philosophie Positive pour en faire, dans la Politique Positive, une nouvelle religion : la religion de l'Humanité.

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 459.

(2) V. Chap. II, p. 18.

(3) Le problème de l'influence réciproque d'Auguste Comte et de Saint-Simon sort des limites de notre thèse.

Nous cherchons à montrer dans ce chapitre les changements dans les idées philosophiques et religieuses de Comte après 1845, année où il rencontra Clotilde.

Certaines idées ne semblent avoir subi aucune transformation. Par exemple son idée maîtresse de réorganisation, de rénovation de la société se trouve exprimée continuellement dans tous ses ouvrages. La persistance de ce projet dans sa pensée donne une apparence d'unité à ses deux carrières.

Nous avons déjà vu dans le chapitre IV (1), l'intérêt témoigné par Comte, jeune encore, pour certains problèmes sociaux. Nous voulons ajouter ici une citation de la même époque montrant que cet intérêt ne faisait que croître : « Je dois certainement beaucoup intellectuellement à Saint-Simon, c'est-à-dire qu'il a puissamment contribué à me lancer dans la direction philosophique que je me suis créée nettement aujourd'hui, et que je suivrai sans hésitation toute ma vie... (2). »

« Je n'ai pas besoin de te (3) parler de l'objet de mon ouvrage... L'idée principale est... que la politique doit aujourd'hui et peut devenir une science positive et physique, traitée à la manière de l'astronomie, de la chimie, etc. ; que mon ouvrage a pour but de la faire ainsi ; que c'est là le seul moyen de terminer l'époque révolutionnaire... en faisant converger tous les esprits vers une doctrine unique ; que, par là, se manifestera un nouveau pouvoir spirituel capable (4) de remplacer le clergé et de réorganiser l'Europe par l'éducation... (5). »

Dans cet ouvrage il a expliqué ses opinions au sujet de la réorganisation de la société : « La formation d'un plan quelconque d'organisation sociale se compose nécessairement de deux séries de travaux, totalement distinctes par leur objet, ainsi que par le genre de capacité qu'elles

(1) V. chap. IV, p. 69.

(2) Lettres d'Auguste Comte à M. Valat, p. 119.

(3) M. Valat.

(4) V. p. 172.

(5) Lettres d'Auguste Comte à M. Valat, p. 120.

exigent. L'une, théorique ou spirituelle, a pour but le développement de l'idée-mère du plan, c'est-à-dire du nouveau principe suivant lequel les relations sociales doivent être coordonnées, et la formation du système d'idées générales destinées à servir de guide à la société. L'autre, pratique ou temporelle, détermine le mode de répartition du pouvoir et l'ensemble d'institutions administratives les plus conformes à l'esprit du système, tel qu'il a été arrêté par les travaux théoriques (1). »

Et dans le *Cours de Philosophie Positive* il a parlé de « la nécessité de nouvelles conceptions vraiment positives, spécialement propres à diriger le mouvement de réorganisation (2). »

Une lettre écrite à Miss Harriet Martineau, après 1845, expose le développement de son idée maîtresse pendant ses deux carrières : « Ayant, dès mon début, voué ma vie à fonder le nouveau pouvoir spirituel qui peut seul terminer la révolution occidentale, je construisis la philosophie positive pour fournir une base théorique à la régénération morale, dont ma seconde carrière s'occupe directement depuis la fin de la première. Néanmoins, presque tous mes appréciateurs même bienveillants et judicieux, se sont arrêtés à l'examen du moyen, sans considérer le but, au point de croire que je divergeais quand je poursuivis celui-ci (3). »

La Synthèse Subjective, son dernier ouvrage, montre cette idée dominante : « Ainsi, ma *Synthèse* résulte de ma *Politique*, comme celle-ci de ma *Philosophie*; de manière à compléter la grande trilogie qui doit diriger la réorganisation spirituelle de l'Occident. La doctrine régénératrice, d'abord philosophique, puis religieuse, étant

(1) *Opuscules de Philosophie Sociale*, p. 80.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 188.

V. *Ibid.*, t. IV, p. 296.

Ibid., t. V, pp. 296, 366, 375.

Ibid., t. VI, pp. 204, 205, 208, 222, 223, 230, 244, 249, 315, 316, 332, 335, 354, 359, 375, 412, 463, etc.

(3) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie, Lettres à Miss Harriet Martineau, p. 147.

suffisamment établie, il faut directement exposer l'ensemble des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité. (1) »

L'antipathie de Comte pour le mobile égoïste et son admiration pour l'impulsion altruiste sont manifestées dans tous ses ouvrages. Dans le *Cours de Philosophie Positive* il a critiqué la philosophie métaphysique « qui consacre spontanément l'égoïsme (2) », et la philosophie théologique « qui subordonne la vie réelle à une destination chimérique (3) », tandis qu'il a montré que la morale positive « tendra de plus en plus à représenter familièrement le bonheur de chacun comme surtout attaché au plus complet essor des actes bienveillants et des émotions sympathiques envers l'ensemble de notre espèce, et même ensuite par une indispensable extension graduelle, à l'égard de tous les êtres sensibles qui nous sont subordonnés, proportionnellement d'ailleurs à leur dignité animale et leur utilité sociale (4). »

Et dans le *Système de Politique Positive* il a répété souvent que le grand problème humain, c'était « la subordination habituelle de l'égoïsme à l'altruisme (5). »

Et son appréciation des droits et des devoirs n'a pas changé. Pendant sa première carrière, il dit que cette nouvelle philosophie remplacerait « spontanément, dans les débats actuels, la discussion vague et orageuse des droits par la détermination calme et rigoureuse des devoirs respectifs (6). » Pendant sa seconde carrière il a énoncé la même idée : « Cette régénération décisive consiste surtout à substituer toujours les devoirs aux

(1) *La Synthèse Subjective*, p. 2.

V. *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 2, 3, 127.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, p. 134.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 531.

(3) *Ibid.*, p. 531.

(4) *Ibid.*, p. 533.

(5) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 204.

V. *Ibid.*, t. IV, p. 289.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 97, 374.

Chap. IX, p. 217.

(6) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 315.

V. *Ibid.*, p. 322.

droits, pour mieux subordonner la personnalité à la sociabilité (1). »

Son appréciation de l'égalité est restée la même. Dans le *Cours de Philosophie Positive* nous trouvons ces mots : « ... il est évident que les hommes ne sont ni égaux entre eux, ni même équivalents et ne sauraient, par suite, posséder, dans l'association, des droits identiques, sauf, bien entendu, le droit fondamental, nécessairement commun à tous, du libre développement normal de l'activité personnelle, une fois convenablement dirigée (2). »

Et dans l'*Appel aux Conservateurs* la même opinion est exprimée. « Car l'Universalité de l'éducation, loin de tendre vers une égalité subversive, développera toutes les dignes inégalités, en secondant l'essor du mérite dans tous les rangs (3). »

Comte insiste sur la nécessité de la séparation de l'Église et l'État dans le cinquième opusculé écrit en mars 1826, *Considérations sur le Pouvoir Spirituel*, et aussi dans ses autres ouvrages. Dans le *Cours de Philosophie Positive*, il dit : « L'antiquité ne pouvait ni ne devait aucunement connaître cette admirable séparation spontanément établie, au moyen âge, sous l'heureux ascendant du catholicisme, entre le pouvoir purement moral, essentiellement destiné à régler les pensées et les inclinations, et le pouvoir proprement politique, directement appliqué aux actes et aux résultats (4). »

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 361.

V. *Ibid.*, t. II, p. 103.

Ibid., t. III, p. 601.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 383-385.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 34.

V. *Ibid.*, 32, 33, 50.

Ibid., t. V, pp. 338, 348.

(3) *Appel aux Conservateurs*, p. 105.

V. *Ibid.*, pp. 96, 101, 102.

Système de Politique Positive, t. I, pp. 159, 378.

Ibid., t. II, p. 199.

Ibid., t. III, pp. 505, 551, 596, 611.

Ibid., t. IV, pp. 484, 485.

(4) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 104.

V. *Ibid.*, p. 171.

Ibid., t. VI, p. 304.

Et dans sa seconde carrière il écrivit : « Séparation des deux puissances. Quoique la révolution moderne ait radicalement méconnu l'admirable effort du moyen âge envers la division normale des deux pouvoirs sociaux, la précocité de cette tentative ne pouvait éteindre la tendance la mieux appropriée au programme occidental (1). »

La grande estime en laquelle il tient le catholicisme du Moyen Age s'exprime dans tous ses ouvrages. Nous trouvons souvent, dans sa première carrière, certaines appréciations admiratives : « Telle est la faible indication sommaire qui doit disposer le lecteur à comprendre, d'après les principes que j'ai établis, l'immense régénération morale que le catholicisme a accomplie, au moyen âge... (2). »

Et encore au cours de sa deuxième carrière, « Précurseur extrême du positivisme, le catholicisme y posa, sous les formes propres au moyen âge, le principe fondamental de la vraie logique, en proclamant la sub-ordination continue de la raison à la foi, qui réellement équivalut à celle de l'esprit au cœur (3). »

Son attitude envers le Protestantisme n'a point changé. Il parla dans le *Cours de Philosophie Positive* de la « halte trompeuse du Protestantisme », et « l'inévitable anarchie intellectuelle, nécessairement inhérente à tout exercice prolongé du droit absolu de libre examen individuel (4). »

(1) *Appel aux Conservateurs*, p. 33.

V. *Ibid.*, p. 48.

Système de Politique Positive, t. II, p. 194.

Synthèse Subjective, Préface, XXXVIII.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 388, 392.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 238.

V. *Ibid.*, pp. 174, 175, 177, 178, 182, 185, 186, 189, 204, 205, 220, 229.

Ibid., t. VI, pp. 459, 534.

(3) *La Synthèse Subjective*, p. 31.

V. *Ibid.*, Préface, XXXVII.

Système de Politique Positive, t. I, pp. 87, 141, 351.

Ibid., t. II, p. 113.

Appel aux Conservateurs, pp. 74, 78.

Testament d'Auguste Comte, Invocation, p. 240^{aa}.

Chap. II, p. 21.

(4) *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 64.

V. *Ibid.*, pp. 63, 121.

Dans *la Synthèse Subjective* il déclare aussi que « ... le positivisme doit bientôt devenir le défenseur systématique des habitudes catholiques contre les impulsions protestantes, dont la réaction, théorique ou pratique, a déjà cessé d'offrir aucune compensation de leur inconséquence mentale et de leur danger moral (1). »

L'opuscule ayant pour titre *Considérations sur les Sciences et les Savants*, œuvre de jeunesse, et *la Synthèse Subjective*, écrite par Comte à la fin de sa vie révèlent comme ses autres traités, quelle haute opinion il avait de la valeur et de l'importance du clergé. « L'appréciation générale du système théologique, surtout dans sa perfection catholique, nous a montré hautement, contre l'opinion vulgaire, combien le clergé y était réellement supérieur à la religion... (2). »

Et dans *la Synthèse Subjective* : « Ces fonctions didactiques sont toujours inséparables de l'office sacerdotal, destiné surtout à régler l'ensemble de la vie humaine, morale, intellectuelle et pratique, en y rapportant tout à l'Humanité (3). »

Dans les deux ouvrages Auguste Comte a reconnu la nécessité d'admettre deux degrés d'exposition des dogmes, l'une à l'usage du peuple, l'autre pour l'élite. Dans le *Cours de Philosophie Positive* il dit : « A ces éminents attributs, principalement relatifs aux masses, il faut d'abord joindre, pour les esprits cultivés, le libre développement que le régime catholique a presque toujours permis, sauf quelques luttes passagères...(4). »

Et dans *l'Appel aux Conservateurs* : « Cet opuscule...

(1) *La Synthèse Subjective*, Préface, XXXVII.

V. *Ibid.*, p. 43.

Catéchisme Positiviste, pp. 365, 366.

Appel aux Conservateurs, p. 73.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 256.

V. *Ibid.*, t. IV, pp. 23, 254, 256.

Ibid., t. V, pp. 28, 29.

(3) *La Synthèse Subjective*, Préface, VII.

V. *Ibid.*, p. 99.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 351, 352.

Chap. IX, p. 219.

(4) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 243.

s'adresse essentiellement aux hommes d'État Occidentaux... Il doit remplir à leur égard un office équivalent à celui du Catéchisme positiviste envers les femmes et les prolétaires, avec les différences naturellement propres à chaque cas (1). »

Ainsi, tandis que ces idées étaient restées immuables d'une carrière à l'autre, d'autres au contraire s'étaient modifiées ou déguisées. En même temps Comte changeait son procédé de réorganisation de la société. Il avait d'abord édifié une Philosophie qui s'adressait aux savants, mais sous l'influence de Clotilde, il établit une religion destinée principalement aux femmes et aux prolétaires : « Dès 1845, j'avais pleinement apprécié, sous sa sainte influence, l'ensemble de ma carrière, dont la seconde moitié transformera la philosophie en religion, comme la première avait changé la science en philosophie (2). »

Mais, était-ce vraiment sa philosophie qui se transformait en religion, ou bien celle-ci n'était-elle pas plutôt fondée sur le catholicisme et d'autres systèmes religieux déjà existants ?

Quant à sa méthode de pensée, Comte lui-même reconnut l'avoir changée entièrement. La méthode positive qu'il avait regardée comme « la plus sûre... et même la seule sûre (3) » dans son opuscule *Considérations sur le Pouvoir Spirituel*, méthode qu'il avait suivie pendant sa première carrière, se trouvait supplantée, dans sa seconde carrière, par la méthode subjective.

Comte dit que « le développement de la capacité d'imagination doit précéder celui de la capacité d'obser-

(1) *Appel aux Conservateurs*, Préface V.

V. *Ibid.*, p. 75.

Système de Politique Positive, t. III, p. 425.

Ibid., t. IV, p. 33.

La Synthèse Subjective, pp. 92, 93.

Chap. IX, p. 221.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 529, 530.

V. *Appel aux Conservateurs*, pp. 9, 10.

Testament d'Auguste Comte, Invocation, p. 240^v.

(3) *Opuscules*, p. 157.

vation (1). » Après le choc mental dû à son amour pour Clotilde, sa capacité d'observation avait-elle diminué et était-il « descendu (2) » à la seule capacité d'imagination ?

Il parla de son changement de méthode comme d'un résultat direct de l'influence de Clotilde : « La systématisation de la logique positive, d'après l'irrévocable avènement de la méthode subjective, caractérise l'ensemble de la réaction mentale que je dus à ton saint ascendant (3). »

Et voici comment il expliqua ce changement de méthode : « Toutes ces différences de forme se rattachent à la profonde diversité logique qui constitue le principal contraste intellectuel entre mes deux traités, conformément à leur nature et à leur destination respective. Dans le premier, où il fallait prolonger l'initiation scientifique jusqu'à son dernier terme normal, j'ai dû scrupuleusement persister à préférer la méthode objective, qui convient seule à cet immense préambule, s'élevant toujours du monde à l'homme. Mais le succès même de cette marche préliminaire, qui m'a finalement conduit au vrai point de vue universel, doit faire ici prévaloir la méthode subjective, source exclusive de toute systématisation complète, où l'on descend constamment de l'homme au monde (4). » En parlant de ces méthodes, Lévy-Bruhl ajoutera : « Les deux méthodes de Comte ne s'opposent pas l'une à l'autre. Elles se complètent, comme font aussi les deux carrières qu'elles caractérisent.

« Il est vrai que, dans les dix dernières années de sa vie, une teinte mystique de plus en plus marquée s'étendit sur sa pensée et sur ses écrits (5). »

Dans l'Appendice (6) nous donnons encore plusieurs citations de Comte sur ce sujet. Dans le prochain chapitre nous étudierons le dogme de sa religion et dans le dernier

(1) *Opuscules* p. 186.

(2) V. p. 169.

(3) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 547, 548.

(4) *Ibid.*, t. I, Préface, p. 4.

(5) LÉVY-BRUHL (L.), *la Philosophie d'Auguste Comte*, p. 13.

(6) Appendice, p. 237.

le culte et le régime (sous le titre du *Rôle confié aux Femmes, après Clotilde*). Une étude de ses sujets indique, sans possibilité de doute, que Comte avait abandonné la méthode scientifique, positive et objective. Il s'occupe d'une société future et d'une religion destinée à régler et à rallier le monde, où du moins celui qu'il imagine.

La méthode objective par laquelle Comte, au cours de sa première carrière, avait espéré édifier sa nouvelle science sociologique, était établie sur les autres sciences. Dans ses *Opuscules*, écrits pendant qu'il était encore lié avec Saint-Simon, il dit : « Considérées dans le présent, elles doivent servir, soit par leurs méthodes, soit par leurs résultats généraux, à déterminer la réorganisation des théories sociales. Considérées dans l'avenir, elles seront, une fois systématisées, la base spirituelle permanente de l'ordre social, autant que durera sur le globe l'activité de notre espèce (1). »

Et dans le *Cours de Philosophie Positive* il a fait une classification des Sciences, fondement principal de sa Philosophie : « Nous avons donc exactement déterminé dans cette leçon, non d'après de vaines spéculations arbitraires, mais en le regardant comme le sujet d'un véritable problème philosophique, le plan rationnel qui doit nous guider constamment dans l'étude de la philosophie positive. En résultat définitif, la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie et la physique sociale ; telle est la formule encyclopédique qui, parmi le très grand nombre de classifications que comportent les six sciences fondamentales, est seule logiquement conforme à la hiérarchie naturelle et invariable des phénomènes (2). »

Après l'entrée de Clotilde dans sa vie, Comte a ajouté aux autres sciences celle de la morale : « En même temps la décomposition normale de l'ordre humain érige la morale,

(1) *Opuscules*, p. 214.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. I, p. 63.

V. *Ibid.*, t. IV, p. 132.

Ibid., t. VI, pp. 389, 390.

que j'avais d'abord confondue avec la sociologie, en terme suprême de la hiérarchie encyclopédique, enfin formée de sept domaines : mathématique, astronomique, physique, chimique, vital, social et moral (1). »

Les mots que Comte avait employés pour décrire le terme positif, dans son ouvrage « fondamental », montrent combien il s'efforçait, à cette époque, de suivre la méthode objective. Il dit que ce mot positif (2) désigne ce qui est réel, utile, certain, précis, organique, relatif. Mais dans son ouvrage « principal » il a continué à employer les mêmes mots pour décrire sa Politique Positive (3). Avait-il le droit de les appliquer à un système de religion ? C'est une question que nous étudierons au chapitre VIII.

Plus tard, Comte a ajouté un autre caractère au Positivisme, la sympathie. L'introduction de la Sympathie et celle de l'Amour doivent être considérées comme les résultats immédiats de l'influence de Clotilde : « Quand j'introduisis le titre de positiviste, un public empirique et sceptique le jugea non moins contradictoire qu'étrange. Je l'ai fait, en trente ans, tellement grandir qu'il est recherché, comme gage d'ordre autant que de progrès, par beaucoup de ceux qui n'en remplissent pas les principales conditions. Parmi les sept acceptions qu'il combine, la dernière, que je ne pouvais assez sentir sans toi, reste la moins appréciée, quoiqu'elle soit la plus décisive, comme concernant directement la seule source de la véritable unité. Ceux qui reconnaissent le mieux la connexité nécessaire des six caractères propres à l'esprit positif, à la fois réel, utile, certain,

(1) *Appel aux Conservateurs*, p. 12.

V. *Ibid.*, p. 32.

Système de Politique Positive, t. I, p. 34.

Ibid., t. II, p. 103.

Ibid., t. III, p. 50.

Ibid., t. IV, pp. 2, 3.

Catéchisme Positiviste, p. 116.

Testament d'Auguste Comte, Invocation, p. 240^{aa}.

(2) *Discours sur l'Esprit Positif*, pp. 49, 53.

(3) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 58.

V. *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, pp. 61, 62.

Appel aux Conservateurs, p. 17.

précis, organique et même relatif, n'ont point assez accompli leur régénération pour lier les titres intellectuels à la qualification morale. Mais quoique je sois encore la seule âme où positif soit devenu, grâce à toi, l'équivalent de sympathique, je ne doute pas que tous mes vrais disciples ne me suivent bientôt jusque-là sous l'irrésistible impulsion de la synthèse que je viens d'achever (1). »

Enfin, dans l'Invocation, nous voyons un des caractères particuliers énumérés par le philosophe s'identifier avec le positivisme lui-même : relatif devient synonyme de positif «... positif deviendra partout inséparable de relatif... (2) » « ... suivant l'aptitude que tu m'attribuas à me faire tout à tous, et qui convient mieux au fondateur du relativisme qu'à celui du catholicisme (3). »

Bien que Comte parle de « la substitution nécessaire du relatif à l'absolu (4) » dans ces deux traités, n'a-t-il pas abordé l'absolu en développant le dogme d'un Grand-Être (5) ?

Il semble que le philosophe ait compris cette tendance : « Tandis que la subjectivité poussait l'esprit à l'absolu, l'objectivité le ramenait au relatif (6). »

La certitude des trois états successifs de la conscience de l'humanité, état théologique, état métaphysique, état positif, se trouve dans tous ses ouvrages même dans ses *Opuscules* (7). Mais, tandis qu'il a expliqué, dans son *Cours de Philosophie Positive*, la découverte qu'il avait faite de cette loi, il nous en donne dans son *Système de Politique Positive*, la « confirmation subjective » tirée de sa propre vie, comme nous le verrons plus loin. Et il

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, pp. 240^v, 240^z.

(2) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 62.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, p. 240^{dd}.
V. INGRAM (John K.), *Human Nature and Morals*, p. 77.
Chap. V, p. 136.

(4) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 439.

V. *Système de Politique Positive*, t. II, p. 134.

Ibid., t. III, p. 21.

(5) V. Chap. VIII, p. 195.

(6) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 452.

(7) *Opuscules*, p. 182.

V. *Ibid.*, pp. 147-149.

arrive à la conviction que, dans un avenir éloigné, les états intermédiaires du passage du Fétichisme au Positivisme pourront être évités.

Dans le *Cours de Philosophie Positive*, il avait dit : « ... chaque branche de nos connaissances passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif ; l'état métaphysique ou abstrait ; l'état scientifique ou positif (1). »

Et dans le *Système de Politique Positive* il répète la même loi : « Intégralement conçue, la loi fondamentale de l'évolution intellectuelle consiste dans le passage nécessaire de toutes les théories humaines par trois états successifs. Le premier, théologique ou fictif, est toujours provisoire ; le second, métaphysique, ou abstrait, purement transitoire ; et le troisième, positif ou scientifique, est seul définitif (2). »

L'explication que Comte a donnée, dans sa seconde phase, de la découverte de cette loi des trois états est significative. Aurait-il pu inventer une telle explication s'il avait été tout à fait normal : « Je me borne seulement à consigner ici la précieuse observation, déjà citée dans nos cours publics, sur ma propre maladie cérébrale de 1826, mentionnée par la préface finale de mon ouvrage fondamental. Une empirique médication ayant prolongé ce trouble pendant huit mois, il en résulta la possibilité de mieux apprécier mes divers états. Or, l'ensemble de cette oscillation exceptionnelle me fit doublement vérifier ma récente découverte envers la principale loi de l'évolution humaine, dont je parcourus alors toutes les phases essentielles, d'abord en sens inverse, puis en sens direct, sans que leur ordre changeât jamais.

« Le trimestre où l'influence médicale développa la maladie me fit graduellement descendre du positivisme

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. I, p. 2.

V. *Ibid.*, pp. 3-9.

Ibid., t. IV, pp. 344, 345.

(2) *Système de Politique Positive*, t. III, p. 28.

jusqu'au fétichisme, en m'arrêtant d'abord au monothéisme, puis davantage au polythéisme. Dans les cinq mois suivants, à mesure que, malgré les remèdes, ma spontanéité ramena l'existence normale, je remontai lentement du fétichisme au polythéisme, et de celui-ci au monothéisme, d'où je revins promptement à ma positivité préalable. En me procurant aussitôt une confirmation décisive de ma loi des trois états, et me faisant mieux sentir la relativité nécessaire de toutes nos conceptions, ce terrible épisode me permit ensuite de m'identifier davantage avec l'une quelconque des phases humaines, d'après ma propre expérience (1). »

Et Comte est arrivé à la conclusion que lorsqu'ils seront parvenus à l'état normal, certains individus aussi bien que certaines races humaines ne répèteraient pas nécessairement toute l'histoire de l'humanité, en passant par les trois états de pensée : théologique, métaphysique et positif. « ... l'humanité pourrait donc passer, sans aucun intermédiaire, de son existence primitive à son état final, en évitant tous les dangers, intellectuels et moraux, propres à la transition théologique, suivie de l'anarchie métaphysique (2). » « Mais en faisant succéder sans transition le positivisme au fétichisme, l'état normal permet d'éviter, dans l'initiation individuelle, les dangers propres à l'évolution collective, en surmontant les perturbations résultées à l'essor abstrait (3). »

De même les idées d'Ordre et de Progrès, et de lois statiques et dynamiques se trouvent dans tous ses ouvrages, mais dans le second traité, l'Ordre a acquis plus d'importance. Comte lui-même, reconnaît cette différence : « Ton saint ascendant s'y marque noblement comme la source secrète de l'évolution sacerdotale du positivisme, voué désormais à l'ordre encore plus qu'au progrès (4). »

(1) *Système de Politique Positive*, t. III, pp. 75, 76.

(2) *Ibid.*, p. 155.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 265.

V. *Ibid.*, pp. 517, 518.

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Huitième Sainte-Clotilde, p. 191.

Nous espérons montrer, dans le chapitre IX, cette insistance sur le mot Ordre : Ordre créé par l'imagination de Comte. Mais dans sa première carrière il avait essayé de donner aux mots d'Ordre et de Progrès la même importance. « ... L'ordre au nom du progrès, et le progrès au nom de l'ordre... (1) » « Aucun ordre réel ne peut plus s'établir, ni surtout durer, s'il n'est pleinement compatible avec le progrès ; aucun grand progrès ne saurait effectivement s'accomplir, s'il ne tend finalement à l'évidente consolidation de l'ordre (2). »

Mais après « l'année sans pareille » le mot « Amour » vint s'ajouter au positivisme : « A chaque phase ou mode quelconques de notre existence, individuelle ou collective, on doit toujours appliquer la formule sacrée des positivistes : l'Amour pour principe, l'Ordre pour base, et le Progrès pour but. La véritable unité est donc constituée enfin par la religion de l'Humanité (3). »

Et l'unité (4) de la société sera établie en systématisant « les opinions et les mœurs (5) ». « La religion consiste donc à régler chaque nature individuelle et à rallier toutes les individualités (6). »

Mais Comte avait parlé dès avant 1845, de son estime pour la sagesse du catholicisme qui, « en constituant enfin la morale au-dessus de toute l'existence humaine, afin d'en diriger et contrôler sans cesse les divers actes quel-

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 96.

(2) *Ibid.*, p. 5.

V. *Ibid.*, pp. 6, 168.

Système de Politique Positive, t. I, p. 394.

Ibid., t. II, pp. 1, 2, 41, 439.

Appel aux Conservateurs, p. 9.

Catéchisme Positiviste, p. 55.

Lettres d'Auguste Comte à divers, t. I, deuxième partie, p. 379.

La Synthèse Subjective, p. 33.

Testament d'Auguste Comte, Sixième Sainte-Clotilde, p. 162.

(3) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 65.

(4) Chap. VIII, p. 187.

(5) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 393.

Chap. IX, p. 204.

(6) *Catéchisme Positiviste*, p. 40.

V. *Système de Politique Positive*, t. II, p. 9

V. Chap. VIII, p. 187.

conques, a donc certainement établi le principe le plus fondamental de la vie sociale... (1) »

Et il voulut montrer aux philosophes, même catholiques, l'immense valeur de l'Église quand elle « a directement organisé un système fondamental d'éducation générale, intellectuelle et surtout morale, s'étendant rigoureusement à toutes les classes de la population européenne, sans aucune exception quelconque, même envers le servage... le grand progrès élémentaire réalisé par le catholicisme, imposant spontanément à chaque croyant, avec une irrésistible autorité, le devoir rigoureux de recevoir, et aussi de procurer autant que possible, le bienfait de cette instruction religieuse, qui, saisissant l'individu dès ses premiers pas, et, après l'avoir préparé à sa destination sociale, le suivait d'ailleurs assidûment dans tout le cours de sa vie active pour le ramener sans cesse à la juste application de ses principes fondamentaux, par un ensemble admirablement combiné d'exhortations directes, générales ou spéciales, d'exercices individuels ou communs, et de signes matériels convergeant très bien vers l'unité d'impression (2) ».

Et quand le Grand Prêtre, organe du Grand Être, édifia la religion de l'Humanité, il se montra tout aussi décidé à régler et à contrôler la société. Cette idée n'a pas été inspirée par Clotilde, mais par le régime catholique. Et Comte a reconnu lui-même la source de cette inspiration : « Parmi les âmes vraiment régénérées, la religion positive est directement destinée à régler la vie humaine, tant privée que publique, en y faisant convenablement prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité. Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu. Quoique la théorie puisse pleinement démontrer la supériorité du

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 229.

(2) *Ibid.*, t. V, pp. 194, 195.
V. Ibid., pp. 123, 197, 248.
Ibid., t. IV, pp. 97, 176, 307.
Ibid., t. VI, p. 332.

nouveau système sur l'ancien, pour les âmes suffisamment préparées, la pratique doit seule prononcer entre les deux régimes, en rendant les positivistes plus religieux que les théologues quelconques, dans chaque partie de l'existence terrestre (1). »

La soumission de l'individu aux lois de la société s'ensuit naturellement de l'idée d'un monde réglé, régularisé. Comte a enseigné dans son premier traité que cette soumission était nécessaire au Progrès. Par exemple il croit que « notre esclavage colonial, véritable monstruosité politique... ne peut donner aucune idée juste de la nature de l'esclavage ancien » qui dans l'évolution humaine était « un indispensable moyen d'éducation générale... une condition nécessaire de développement spécial ». « Plus on méditera sur l'aversion profonde que le travail régulier et soutenu inspire d'abord à notre défectueuse nature... on comprendra que l'esclavage offrait alors la seule issue générale au développement industriel de l'humanité (2). »

Mais dans son second traité, l'idée de soumission devient presque un *leit motiv* : « L'habitude de la soumission constitue la première condition de l'ordre humain (3). » « Notre unité repose, en effet, sur cette soumission complète... (4) » « ... la prescription du moyen âge sur la soumission de l'examen à la tradition se trouve consacrée par la religion finale, qui proclame, comme base nécessaire de l'ordre humain, l'entière subordination de l'homme à l'Humanité (5). » « ... la soumission est la base du perfectionnement d'abord physique, puis intellectuel, enfin et surtout moral (6). »

(1) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie, p. 380.

V. *Appel aux Conservateurs*, p. 30.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 100.

V. chap. V, p. 120.

(3) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 418.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 39.

(5) *La Synthèse Subjective*, p. 31.

(6) *Ibid.*, p. 92.

V. *Ibid.*, pp. 17, 53, 100.

Appel aux Conservateurs, pp. 19, 20.

Catéchisme Positiviste, pp. 44, 52, 101, 276, 292, 308.

Testament d'Auguste Comte, Prières, pp. 81-99.

Dans son ouvrage fondamental (1), Comte a dénié au peuple le droit de souveraineté. Mais dans son ouvrage principal il semble qu'il ait prévu que le prolétaire soumis à son système sera rigidement tenu et résigné à la domination de la femme et du prêtre. Aucun droit de souveraineté, et seulement, dans des occasions exceptionnelles, le droit de s'insurger : « La souveraineté du peuple. Le positivisme ne l'admet pas : mais il reconnaît, pour les cas extrêmes, le droit d'insurrection (2). »

En outre cette société de l'avenir serait gouvernée par les morts. Dominé lui-même par une femme morte, il a découvert que la vie est toute entière sous l'empire du passé. « Ainsi la vraie sociabilité consiste davantage dans la continuité successive que dans la solidarité actuelle. Les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts : telle est la loi fondamentale de l'ordre humain (3). »

Aussi est-il normal de voir l'histoire du développement de l'humanité prendre encore plus de signification que dans son ouvrage scientifique. Comte lui-même attribue ce changement à une participation de Clotilde, quoique involontaire. « J'aurais difficilement amené ton incomparable modestie à reconnaître ta participation capitale dans l'ensemble du tome troisième, dont le domaine échappe le plus à tes préparations spéciales. Mais, si nous avons pu réaliser le noble désir que tu me témoignas spontanément envers l'étude synthétique de l'histoire, tu sentirais maintenant combien tu m'aidas à systématiser mes conceptions dynamiques. Il te suffirait de comprendre que la synthèse

(1) V. *Cours de Philosophie Positive*, t. V, pp. 337, 338.

Ibid., t. IV, pp. 34, 50.

(2) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 142.

V. *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 134-136.

Ibid., t. II, pp. 459, 530, 551.

Ibid., t. IV, p. 326.

Lettres et fragments de lettres, p. 68.

(3) *Caléchisme Positiviste*, p. 67.

V. *Système de Politique Positive*, t. II, pp. 61, 464, 466.

Appel aux Conservateurs, p. 89.

La Synthèse Subjective, pp. 31, 92.

Testament d'Auguste Comte, Première Sainte-Clotilde, p. 240f.

historique se résume nécessairement dans l'institution d'une connexité directe entre les deux termes extrêmes de l'initiation humaine, le fétichisme et le positivisme. L'admirable *canzone* que je récite chaque matin, depuis neuf ans, caractérise autant la poésie fétichique que ta sainte nouvelle annonce l'idéalisation positive. Sous ce concours spontané, tu n'aurais pu refuser de reconnaître ta participation involontaire à ma construction de la philosophie de l'histoire, quoique cette réaction échappe encore à mes meilleurs disciples (1). »

Et elle doit encore échapper à tous ceux qui tentent de rapprocher le troisième tome du *Système de Politique Positive* de ce *canzone* dont voici le texte :

Les pensées d'une fleur

Je nais pour être aimée : oh, merci, bon destin !
Que les puissants mortels contre toi se déchainent !
Aux pieds de tes autels que les vents les entraînent,
J'ai mes parfums et mon matin.

J'ai le premier regard du roi de la nature,
J'ai son baiser de feu, sa splendeur pour parure :
J'ai de la jeune aurore un sourire de sœur ;
J'ai la brise naissante et la douce saveur
De la goutte penchée au bord de mon calice.
J'ai le rayon qui joue au seuil du précipice ;
J'ai le tableau magique, en grandeur sans pareil
De l'univers s'ouvrant les portes du réveil.

Jamais le froid mortel ne doit tarir ma vie ;
Au sein des voluptés doucement je m'endors
La nature me garde et me rend ses trésors,
A son banquet d'amour je m'éveille ravie.

J'ai bien souvent embelli la beauté ;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne
Le plaisir me tresse en couronne,
Et le bonheur m'attache à son côté.
Quand le rossignol s'inspire
Sur ma tige en se jouant,
Pour laisser résonner son chant
La nature entière expire.

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, pp. 240^{aa}, 240^{bb}.
V *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 306.
Système de Politique Positive, t. I, p. 126.
Ibid., t. III, Préface, VII.

L'amour me dit tous ses secrets ;
 J'abrite ses douces prières,
 J'aide au bonheur de ses mystères ;
 Je suis la clef des cœurs discrets.

O doux destin, si les soupirs profanes
 De tes décrets pouvaient changer le cours
 Seule ici-bas, dans mes langes diaphanes,
 Je renaîtrais au souffle des amours.

Des sombres tempêtes
 Sauve-moi l'horreur ;
 Que toujours la fleur
 Sourie à tes fêtes ! (1)

On ne peut guère être d'accord avec Comte que quand il dit : « ... ma seconde élaboration s'y trouve principalement caractérisée par la construction décisive de la philosophie de l'histoire, que la première avait pu seulement ébaucher (2) ».

Mais dès la première élaboration, ses études historiques lui avaient suggéré la nécessité de créer un Comité Occidental : « Cette association philosophique, indifféremment issue, chez ces diverses nations, de tous les rangs sociaux, soit pour l'élaboration directe, soit pour l'efficacité des travaux, tendrait ouvertement à systématiser les attributions intellectuelles et morales désormais abandonnées de plus en plus par les gouvernements européens, et déjà livrées, du moins en France à la libre concurrence des penseurs indépendants (3). »

Mais il a complété son plan dans le quatrième tome de *Politique Positive*, par l'institution d'un sacerdoce dirigé par un Grand Prêtre de l'Humanité. Sa foi dans son système de Religion était si complète qu'il croyait que les arrogances de nation et de race (4) seraient remplacées, un jour, par une juste appréciation mutuelle de tous les êtres humains ! « Toute la hiérarchie théorique subit immédiatement l'impulsion continue du Grand Prêtre de l'Humanité, qui

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, Complément de la Dédicace, XI.

(2) *Appel aux Conservateurs*, p. 13.

(3) *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. 383.

(4) *Catéchisme Positiviste*, pp. 324, 325.

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, pp. 59, 60.

nomme, déplace, suspend, et même révoque, sous sa seule responsabilité, ses membres quelconques. La résidence normale du pontife doit rester annexée à la métropole parisienne, sans que jamais il participe au gouvernement de la sainte cité...

« L'immensité d'un tel office oblige le pontife occidental à se faire habituellement assister par sept supérieurs nationaux... Quatre sont respectivement affectés aux provinces italienne, espagnole, britannique et germanique, qui resteront toujours caractérisées par la langue, ou du moins l'histoire, après la décomposition normale des nationalités actuelles. Il faut réserver les trois autres pour les expansions coloniales de l'Occident, sans instituer aucun assistant envers la France, où la sollicitude du pontife pourra directement suffire.

« Mais leur nombre devra s'accroître à mesure que la religion positive approchera de l'universalité normale. Cet éminent sacerdoce offrira donc quarante-neuf membres quand la race humaine sera complètement régénérée (1). »

Et en harmonie avec ce régime politique et catholique, pour produire l'unité du monde, Comte a énoncé le dogme d'un Grand Être. Mais depuis sa jeunesse il ne pouvait pas accepter le dogme d'un Dieu absolu (2). D'ailleurs dans *la Philosophie Positive* il avait reconnu l'utilité des dieux « essentiellement nationaux », ceux qui « partageaient toujours également les triomphes et les revers (3) » des peuples. Il semble qu'il ait désiré créer un Être Suprême qui pourrait participer, avec les êtres humains, aux vicissitudes de l'Ordre irrévocable, et au Progrès possible ; un Être limité (4), sympathique (5), familial (6), planétaire même : « On peut, sans doute, concevoir que, même sans

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 255, 256.

V. *Ibid.*, t. I, pp. 384, 385.

Catéchisme Positiviste, p. 317.

Discours sur l'Ensemble du Positiviste, pp. 408, 410.

(2) V. chap. VIII, p. 191.

(3) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 95.

(4) V. chap. VIII, p. 191.

(5) *Ibid.*, p. 192.

(6) *Ibid.*, p. 193.

sortir de notre monde, il existe, sur quelque autre planète un organisme encore plus éminent. Mais, outre que nous n'en pouvons rien savoir, cette question demeurera toujours aussi oiseuse qu'inabordable, puisqu'un tel être n'affecterait aucunement nos destinées (1). »

Et nous trouvons qu'il avait bien compris, dès avant 1845, la méthode de la création des dieux : « Car les dieux proprement dits diffèrent essentiellement des purs fétiches par un caractère plus général et plus abstrait, inhérent à leur résidence indéterminée. Ils administrent chacun un ordre spécial de phénomènes, mais à la fois dans un grand nombre de corps, en sorte qu'ils ont tous un département plus ou moins étendu ; tandis que l'humble fétiche ne gouverne qu'un objet unique dont il est inséparable. Ainsi, à mesure qu'on a reconnu la similitude essentielle de certains phénomènes chez diverses substances, il a bien fallu rapprocher les fétiches correspondants, et les réduire enfin au principal d'entre eux, qui dès lors s'est élevé au rang de dieu, c'est-à-dire d'agent idéal et habituellement invisible, dont la résidence n'est plus rigoureusement fixée. Il ne saurait exister, à proprement parler, de fétiche vraiment commun entre plusieurs corps : cela serait contradictoire, tout fétiche étant nécessairement doué d'une individualité matérielle. Lorsque, par exemple, la végétation semblable des différents arbres d'une forêt de chênes a dû conduire enfin à représenter, dans les conceptions théologiques, ce que leurs phénomènes offraient de commun, cet être abstrait n'a plus été le fétiche propre d'aucun arbre, il est devenu le dieu de la forêt. Voilà le passage intellectuel du fétichisme au polythéisme réduit essentiellement à l'inévitable prépondérance des idées spécifiques sur les idées individuelles, au second âge de notre enfance, aussi bien sociale que personnelle (2). »

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 410.

(2) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, pp. 53, 54.

V. *Ibid.*, pp. 55-58, 66, 67.

Système de Politique Positive, t. I, pp. 355, 356.

Ibid., t. III, pp. 485, 486.

Et quand Comte a créé le dogme d'un Être Suprême il a employé la même méthode. Nous verrons dans le chapitre VIII que son Grand Être, créé ou révélé (1), est une abstraction de tous les êtres humains passés, présents et futurs (2).

Et ainsi Comte a espéré unifier le monde par un régime sous le Grand Prêtre et par le dogme et le culte d'un Grand Être ; mais en même temps il voulait conserver la « philosophie initiale » du passé, le fétichisme. L'estime qu'il professe pour celui-ci n'a fait qu'augmenter sous l'influence de Clotilde : « Comment aurai-je assez reconnu sans toi (Clotilde) que les sentiments peuvent seuls combiner les images avec les signes pour élaborer la pensée, de manière à rendre directement connexes l'instinct fétichique et la raison positive (3). »

« Enfin, sous le point de vue moral, la combinaison des deux synthèses devient aussi précieuse que facile ; car, en aimant et vénérant tout, la fétichité restera toujours propre à seconder beaucoup le principal office de la positivité, développer la tendresse et consolider la soumission (4). »

Il semble que Clotilde, elle-même, soit devenue un fétiche pour Comte, ses lettres, les fleurs qu'elle a faites, le fauteuil dans lequel elle s'asseyait (5), tout ce qui lui appartient, le canzone (6), ses écritures (7).

Il a parlé d'elle comme « la vierge positiviste (8) » « la vierge morte... l'ange qui ne cessera jamais d'avoir trente ans (9) », et nous avons vu qu'il a lu, en 1853, la

(1) V. chap. VIII, pp. 190, 191.

(2) *Ibid.*, p. 162.

(3) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, p. 240².

(4) *Système de Philosophie Positive*, t. IV, p. 43.

V. *Ibid.*, t. III, pp. 118, 124, 126, 139, 140, 145.

Ibid., t. IV, pp. 204, 242, 360, 517, 519, 520.

La Synthèse Subjective, pp. 23, 33, 89, 90.

(5) V. chap. V, pp. 101, 116, 119.

(6) *Ibid.*, p. 94.

(7) *Ibid.*, p. 83.

(8) *Ibid.*, p. 124.

(9) V. chap. III, p. 62.

confession annuelle, le 15 août, fête de la Vierge-Mère (1). Il semble qu'il ait voulu instituer le culte de la femme, le culte de son idole Clotilde, pour remplacer le culte de Marie, mère de Dieu (2).

Avant 1845, Comte a exprimé une grande admiration pour cette idée catholique : « ... la conception encore plus idéale, qui représente, pour la femme, la plus heureuse conciliation mystique de la pureté avec la maternité (3). » Pendant sa deuxième carrière il dit : « Or cette suave création esthétique ne peut attirer une adoration directe et privilégiée sans altérer radicalement le culte où elle surgit (4). »

Ce culte proposé par Comte pour reprendre l'adoration de la femme fera l'objet du neuvième chapitre. Ce culte est dû à la double influence catholique et Clotildienne (De Rouvre) (5).

Liée au culte de la femme, la cérémonie de l'Utopie (6) devait, dans l'esprit de Comte, venir se substituer à la messe catholique. Nous trouvons une étude de cette substitution dans le chapitre IX. Mais la messe, elle-même, Comte l'avait appelée, dans le *Cours de Philosophie Positive*, « un sublime subterfuge ».

« Mentalement envisagée, la messe catholique offre, sans doute, un aspect très peu satisfaisant, puisque la raison humaine n'y saurait voir, à vrai dire, qu'une sorte d'opération magique, terminée par l'accomplissement d'une pure évocation, réelle quoique mystique : mais, au contraire, du point de vue social, on y doit reconnaître, à mon gré, une très heureuse invention de l'esprit théologique, destinée à réaliser la suppression universelle et irrévocable des sanglants ou atroces sacrifices du polythéisme, en donnant

(1) V. chap. V, p. 124.

(2) *Ibid.*, pp. 138, 139.

(3) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 230.

(4) *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 355, 356.

V. *Ibid.*, t. III, pp. 485, 486.

(5) DE ROUVRE (Charles) : *Auguste Comte et le Catholicisme*, chap. III, pp. 57-95.

(6) Chap. IX, pp. 227-231.

le change, par un sublime subterfuge, à ce besoin instinctif du sacrifice, qui est nécessairement inhérent à tout régime religieux, et que satisfaisait ainsi chaque jour, au delà de toute possibilité antérieure, l'immolation volontaire de la plus précieuse victime imaginable (1). »

On peut se demander comment Comte aurait qualifié, à cette époque, la cérémonie que lui-même suggéra plus tard, cette Utopie de la Vierge-Mère, nouvelle messe (2).

Et Comte avait aussi compris, dans la première partie de sa vie, la valeur sociale des « fêtes nombreuses et variées » qui étaient « le principal motif des réunions habituelles ; comme le montre si clairement l'exemple de la Grèce dont les fêtes générales conservèrent longtemps une haute importance... (3) »

Le fondateur de la religion de l'Humanité a proposé, pour rallier et unir le peuple, 81 jours de fête par année (4), jours qui rappellent ceux des autres systèmes de religion.

Le philosophe a aussi voulu remplacer deux dogmes chrétiens ; au dogme du ciel serait substitué celui de l'Incorporation au Grand-Être après la mort, (5) ; le dogme de l'enfer serait supplanté par le dogme d'extinction (6). Ces substitutions seront expliquées au cours des chapitres qui suivent.

Dans le *Cours de Philosophie Positive*, Comte parle de « l'éternité de douleur aussi inintelligible que l'éternité de plaisir... (7) »

Et après 1845 il dit : « Aucun autre régime ne saurait établir, sans artifice comme sans oppression, l'entière

(1) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 204.

V. *Ibid.*, p. 97.

(2) Chap. IX, p. 227.

(3) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 92.

V. *Ibid.*, pp. 91, 95-97, 147, 148.

(4) Chap. IX, p. 219.

(5) *Ibid.*, p. 220.

V. Appendice, p. 244.

(6) Chap. VIII, pp. 196, 197.

(7) *Cours de Philosophie Positive*, t. V, p. 225.

V. *Ibid.*, t. VI, p. 532.

prépondérance de l'affection sur la contemplation et sur l'action. Il érige directement la sociabilité en principe unique de la vraie morale, qui pourtant respecte l'ascendant spontané de la personnalité. Vivre pour autrui devient ainsi le bonheur suprême. S'incorporer intimement à l'Humanité, sympathiser avec toutes ses vicissitudes antérieures, et pressentir ses destinées futures, en concourant activement à les préparer, constituera le but familial de chaque existence... Notre bonheur consistera surtout à aimer (1). »

Une des décisions que Comte a prises, après 1845, rend ses deux ouvrages entièrement distincts, c'est la décision dont il parle dans la dixième Sainte-Clotilde, de placer le culte avant le dogme : « Depuis que j'ai résumé ma construction religieuse en faisant systématiquement prévaloir le culte sur le dogme et le régime, mon adoration intime de ton incomparable supériorité prend plus d'importance et de plénitude. Elle ne représenta l'ensemble du problème humain comme réductible à l'essor continu des instincts, bienveillants, seule source de la vraie discipline, théorique autant que pratique (2). »

Et dans la *Synthèse Subjective* on trouve : « Rendu aussi poétique que philosophique, la *Synthèse Positive* doit toujours subordonner le dogme au culte, sans en altérer la juste indépendance (3). »

Est-il possible de trouver règle plus éloignée de la méthode positive ?

Sans doute Comte avait-il l'intention de développer un culte qui l'emporterait sur le dogme et le régime (4).

Et quand nous nous rappelons que Comte a proposé d'établir son régime sur le « pouvoir moral » des femmes, maintenues à l'écart des questions intellectuelles, nous

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 352, 353.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Dixième Sainte-Clotilde, p. 209.

(3) *La Synthèse Subjective*, p. 19.

V. *Ibid.*, pp. 40, 87, 90.

(4) V. chap. IX, p. 221.

HUTTON (Henry Dix), *Comte's Life and Work*, p. 40.

voyons que son système n'est fondé, comme les autres, que sur la foi et l'obéissance et non pas sur une démonstration positive. Il dit dans l'*Appel aux Conservateurs* : « Cette aptitude du positivisme à liguer activement toutes les âmes religieuses pour surmonter l'ensemble des instincts irreligieux doit être sentie surtout par les femmes, mieux préservées, du moins chez les catholiques, des vicieuses préoccupations de l'intelligence (1). »

Une autre preuve évidente d'un changement complet dans la pensée de Comte sous l'influence de Clotilde, peut être trouvée dans *la Synthèse Subjective*, lorsqu'il s'adresse aux prêtres : « Quand sa notion systématique (de l'Humanité) aura convenablement prévalu, le sacerdoce cessera d'en formuler la définition... (2) »

Comte est arrivé à la méthode religieuse qui est tout à l'opposé de la méthode positive ou scientifique.

(1) *Appel aux Conservateurs*, p. 75.

V. chap. IX, p. 221.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 33.

V. chap. VIII, p. 200.

CHAPITRE VIII

LE DOGME DE LA RELIGION POSITIVISTE

« Sous cet aspect le dogme se trouve finalement enveloppé dans le culte (1). »

Nous venons de voir dans le dernier chapitre, que Comte avait étudié, avant de connaître Clotilde, la Religion en tant qu'institution sociale. Il avait reconnu la différence entre l'exposition des dogmes devant le peuple et celle destinée à l'élite. Il avait compris la valeur des dieux nationaux et leur pouvoir social. Le philosophe avait même formulé une théorie de leur création. Il connaissait d'autre part l'importance du Sacerdoce pour amener le peuple à accepter le dogme, le culte et le régime. Pour lui la messe était un « sublime subterfuge », et le dogme de la Vierge, une « suave création ».

Ainsi, avant Clotilde, Comte avait considéré toutes les questions religieuses d'un point de vue purement intellectuel ou positif. N'étant plus un croyant, il était désintéressé et avait quelque chance de pouvoir examiner, sans préjugé, et le développement d'une religion et son mécanisme.

Nous savons d'ailleurs que Comte avait reçu une certaine préparation pratique pour ces études chez sa mère qui lui enseigna le Catholicisme. Et quand l'influence de Clotilde eut changé sa méthode de penser il put se ressouvenir de ses expériences religieuses, et de la connaissance

(1) *La Synthèse Subjective*, p. 90.
V. chap. VII, p. 182.

qu'il avait acquise à l'époque où il écrivit le *Cours de Philosophie Positive*.

Comte déclara souvent que Clotilde était l'angélique influence qui avait « assez déterminé » sa « régénération morale, en faisant irrévocablement prévaloir le cœur sur l'esprit (1) », et que c'était « sous l'impulsion féminine (2) », qu'il avait édifié sa Politique Positive. Nous avons déjà reconnu (3) cette influence intime sur son culte privé, et nous retrouverons, encore, cette même action sur le culte privé et le culte public (4). Mais dans ce chapitre-ci, ce ne sont pas seulement les traces immédiates du passage de Clotilde dans la vie de Comte qui nous intéresseront. Le véritable rôle de Clotilde dans la création du dogme a été la complète transformation mentale qu'elle a fait subir au philosophe en lui révélant la force de l'amour. Dès lors Comte ne fut plus critique comme un savant, mais se contenta de présenter comme des réalités ses présomptions et ses spéculations religieuses.

Un tel procédé de la part d'un philosophe qui se proposait d'appliquer à l'étude de la société la méthode positive et scientifique, reste toujours difficile à expliquer. Il semble que le tumulte mental soulevé en lui par son amour pour Clotilde lui ait fait perdre le pouvoir de critiquer, d'examiner, d'analyser (5) ; ou peut-être, sous son influence, ne chercha-t-il même plus à employer la vraie méthode positive.

Nous avons déjà vu qu'il n'avait pas renoncé ouvertement aux principes qu'il avait proclamés dans son ouvrage fondamental. Il a voulu faire croire que sa religion était fondée sur sa philosophie (6).

Il dit, par exemple « Les efforts que j'ai toujours faits pour me reconstruire une discipline spirituelle ne me

(1) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie, p. 379.

(2) *Appel aux Conservateurs*, p. 12.

(3) V. chap. V, p. 115.

(4) V. chap. IX, p. 227.

(5) V. chap. VII, p. 165.

(6) *Ibid.*, p. 164.

conduisirent d'abord qu'à fonder une nouvelle philosophie sur la combinaison des diverses sciences réelles. Ils aboutirent à constituer, d'après cette base, la religion finale... (1) » « Tout le positivisme s'y condense dans le dogme de l'Humanité, centre continu de nos sentiments, de nos pensées, et de nos actes, surgi de ma philosophie... pour diriger ma politique (2). »

Malgré ces déclarations il semble que trop souvent il n'y ait que communauté de mots entre sa philosophie et sa religion, et surtout que cette similitude de forme fût voulue, et dût servir à dissimuler, même à leur auteur peut-être, de profondes discordances.

Sa théorie de la religion restait, sans doute, extrêmement sociale, même lorsqu'il développait un culte intime et personnel. En cela la religion de l'Humanité peut être regardée comme une étude sociologique, ou mieux un « essai » d'après la Philosophie Positive. Mais ce n'est pas ainsi que Comte présenta son système. Il en exposa une démonstration comme s'il s'agissait d'une réalité que le monde entier devrait accepter et suivre.

La religion devint pour lui un moyen par lequel l'Ordre pourrait être établi dans la société pour engendrer le Progrès, lent et graduel.

Il a répété souvent que « la religion consiste donc à régler chaque nature individuelle et à rallier toutes les individualités ; ce qui constitue seulement deux cas distincts d'un problème unique (3) ». « ... le dogme positif devient le fondement rationnel de la religion, destinée à lier pour diriger (4). » Il a parlé du « véritable état religieux » comme d'une « complète unité (5) ». « L'unité personnelle et l'unité sociale constituent le double but

(1) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, deuxième partie, p. 379.

(2) *Appel aux Conservateurs*, p. 12.

V. *Système de Politique Positive*, t. II, p. 136.

(3) *Catéchisme Positiviste*, p. 40.

V. *Ibid.*, 40-42.

(4) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 46.

V. *Ibid.*, p. 12.

(5) *Ibid.*, p. 210.

de la religion (1). » « Le type normal de l'existence humaine consiste surtout dans l'état de pleine unité. Toute notre évolution, individuelle ou collective, se réduit donc à développer et consolider une telle harmonie (2). »

Cette idée d'unité et d'harmonie peut être trouvée non seulement dans le Positivisme, mais aussi dans le Catholicisme, dans le système de Saint-Simon et dans le plus grand nombre des autres systèmes religieux.

Mais Comte crut pouvoir se citer lui-même comme un exemple, une démonstration d'unité et d'harmonie, non seulement morale et intellectuelle, mais aussi physique. Les témoignages qu'il a donnés dans la onzième Sainte-Clotilde et dans l'Invocation, rappellent ceux que l'on trouve continuellement dans les publications (3) de l'Église de la Science Chrétienne. Les croyants y déclarent qu'ils ont fait de semblables démonstrations physiques et morales.

Dans le cas de Comte, nous pouvons nous souvenir de son caractère tel que nous avons cru pouvoir le montrer dans notre thèse. Comte y est révélé en tous les cas, comme un homme tracassé par sa sœur, irrité contre sa femme. Un examen de ses rapports avec ses disciples et ses amis montrerait un homme très entier, extrêmement autoritaire (4). Par conséquent quand il a proclamé la pleine unité et la pleine harmonie de son existence, nous pouvons nous demander s'il a voulu parler de sa vie sociale et domestique, ou seulement de sa vie intérieure.

« Ayant finalement réduit l'ordre et le progrès à constituer et développer l'unité fondée sur l'amour, je dois ainsi fournir le premier exemple du véritable état religieux,

(1) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 66.

V. *Ibid.*, pp. 18, 70.

Catéchisme Positiviste, p. 68.

La Synthèse Subjective, p. 53.

(2) *Système de Politique Positive*, t. III p. 9.

(3) *The Christian Science Journal*.

Christian Science Sentinel.

Der Herold der Christian Science.

Le Héraut de Christian Science.

(4) DEROISIN : *Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*, p. 104.

en établissant une pleine harmonie dans mon existence. Tel sera le mérite ou le bonheur de ma seconde vie, dont ta sainte prépondérance a posé les bases, publiques et privées, pendant les dix années qui viennent de s'écouler. Notre religion a définitivement institué la vie intérieure admirablement ébauchée au moyen âge, mais de plus en plus négligée pendant tout le cours de la révolution occidentale. Le fondateur du positivisme doit prouver la réalité de cette construction et constater son opportunité d'après une application décisive à sa propre conduite. Complément et récompense de mes efforts, ma pleine unité doit spécialement manifester l'efficacité générale de la religion qui dissipe tout arbitraire en liant le dedans par l'amour et le rattachant au dehors par la foi. J'ai condensé le plus possible la discipline humaine en la réduisant à la culture continue, tant indirecte que directe, des instincts sympathiques, d'où dérivent à la fois le devoir, le bonheur, et même la santé. Ma propre existence doit éclairer et confirmer cette doctrine, en rattachant à toi, comme personnification de l'Humanité, la plus complète harmonie qui se soit jusqu'ici réalisée (1). »

« ... Pleinement sensible envers mon essor moral, et même intellectuel, cette régénération s'étend jusqu'à mon existence physique, non moins préservée des annonces ordinaires de la vieillesse, malgré ma laborieuse carrière, dont la prolongation te sera due (2). »

Et Comte parla aussi d'une démonstration de son système de religion. Continuellement il affirmait que le Positivisme était une religion démontrée, non pas révélée ou inspirée (3). « D'abord spontanée, puis inspirée et ensuite révélée, la religion devient enfin démontrée (4). » C'est une « foi démontrable (5) ».

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Onzième Sainte-Clotilde, pp. 218, 219.

(2) *Ibid.*, Invocation, p. 240^{add}.

V. chap. V, p. 135.

(3) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 402.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 7.

(5) *La Synthèse Subjective*, p. 93.

V. *Système de Politique Positive*, t. II, p. 63.

Mais il n'est possible d'appliquer ce mot qu'à des résultats, moraux ou même physiques, qui peuvent être scientifiquement reconnus chez un individu, ou encore à certaines manifestations de la vie sociale. Mais on hésite à employer ce mot pour décrire le dogme de la religion positiviste, malgré l'insistance de certains disciples religieux (1).

L'existence présumée d'un Grand-Être ne peut être démontrée. Personne ne peut nier qu'il ait dû être imaginé au même titre que les autres dieux que l'homme a conçus. Et il semble, aussi, par les propres paroles de Comte que le Grand-Être lui fut pour ainsi dire révélé au premier anniversaire de la mort de Clotilde.

« Mon ouvrage fondamental avait irrévocablement dévoilé l'existence composée et continue qui domine de plus en plus l'ensemble des affaires terrestres. Il avait même proclamé graduellement la prépondérance du cœur sur l'esprit, comme unique source, spontanée ou systématique, de l'harmonie humaine. La nature et la destinée du Grand-Être se trouvant ainsi révélées, il suffisait pour instituer la religion universelle, qu'une sainte tendresse me rendît assez familier le principe fondamental où venait d'aboutir ma première vie. Voilà comment le dogme de l'Humanité surgit, à l'anniversaire initial de notre catastrophe, dans le cours décisif d'où dérive tout ce traité. Quiconque a bien senti cette filiation doit maintenant reconnaître qu'il faut la faire remonter jusqu'à la dédicace qui, quelques mois avant, formula la première manifestation de tous les germes d'un tel progrès (2). »

Et on a beau chercher dans son « ouvrage fondamental » l'idée d'une « existence composée et continue qui domine de plus en plus l'ensemble des affaires terrestres ». Le lecteur n'est mis en présence, dans son

(1) EDGER (Henry), *The Universal League of Religion*, April 22, 1888, p. 6.

(2) *Testament d'Auguste Comte*, Invocation, p. 240^v.
V. chap. V, p. 121.

« ouvrage principal » que d'un Grand-Être et de sa représentation humaine, Clotilde.

Depuis l'âge de 13 ans, Comte avait écarté l'idée de Dieu et « toutes les croyances surnaturelles, sans excepter les plus fondamentales et les plus universelles... (1) »

Mais dans sa seconde carrière il s'efforça de développer un Être-Suprême qui posséderait les caractères essentiels découlant de la Philosophie Positive, et qui serait assez défini pour être le principe essentiel du dogme d'une religion capable de « régler et rallier » l'humanité.

Comte, lui-même a décrit « les principales différences entre le nouveau Grand-Être et l'ancien ». « Celui-ci fut toujours simple et absolu, surtout depuis l'établissement de l'unité théologique. Au contraire, le véritable Être-Suprême, est, par sa nature, *relatif* et *composé*. De là résultent nécessairement l'omnipotence de l'un et l'intime dépendance de l'autre, sources respectives des destinées, provisoire ou définitive, propres aux deux systèmes religieux (2). »

Les mots *relatif* et *composé* (ou *organique*) employés dans sa sociologie pour décrire certains caractères de la société, ne peuvent guère être considérés positifs quand ils sont appliqués au Grand-Être, un Être imaginaire.

Celui-ci dépend « du milieu » et de ses « propres éléments », constatation qui ne peut être regardée que comme une description purement spéculative des limitations d'un Être inconnu. « Outre ses lois propres, le Grand-Être subit, en effet, l'empire nécessaire des lois communes à toutes les existences connues, même inorganiques. D'après sa réalité caractéristique, il est encore plus relatif que tous les êtres moins éminents. Comme tout autre organisme, mais à un degré supérieur, son existence reste toujours subordonnée à deux sortes de conditions essentielles ; les unes, extérieures, se rapportent au milieu où

(1) *Testament d'Auguste Comte*, p. 9.

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, deuxième partie, p. 379.

(2) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 408.

il se développe ; les autres, intérieures, concernant les éléments dont il est composé. La connaissance du théâtre et celle de l'agent ne suffisent pas, sans doute, pour dispenser jamais d'une étude directe de l'évolution humaine ; mais elles lui préparent des bases indispensables, et même elles en contiennent les germes systématiques (1). »

Et les éléments du Grand-Être sont l'ensemble « des êtres humains, passés, futurs, et présents (2) ». « En un mot la principale supériorité du Grand-Être consiste en ce que ses organes sont eux-mêmes des êtres individuels ou collectifs (3). »

En ce sens le Grand-Être est identifié avec ses éléments et il n'existe pas séparément.

Mais « complètement réel, profondément sympathique et constamment actif, le Grand-Être est éminemment propre à tout régler sans rien entraver. Il tend directement à discipliner les volontés, en disposant à l'ordre par l'amour en vue du progrès (4) ».

Cette description indique une intelligence indépendante, certainement séparée, et même théologique, mais jamais positive (5).

D'autre part Comte a parlé d'une certaine surveillance du Grand-Être sur ses éléments : « D'après sa nature composée, ce nouvel Être-Suprême exige un effort permanent pour conserver l'union des éléments séparables qui le constituent (6). »

Et en outre on doit lui attribuer toutes les découvertes. Cela en ferait un Être assez indépendant et entièrement intelligent : « Car toutes nos découvertes, quoique accomplies toujours par des organes individuels, sont, au fond, des actes de l'Humanité, et dès lors régies directe-

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 412.

(2) *Catéchisme Positiviste*, p. 65.

V. Chap. VII, p. 179.

(3) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 60.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 46.

(5) V. sur ce sujet HOBHOUSE (L. T.), *Morals and Evolution*, 1^{re} p. 503, 594.

(6) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 417.

ment par les lois propres au Grand-Être, de manière à comporter des prévisions sociologiques (1). »

Aussi le Grand-Être « est le plus vivant des êtres connus (2) », et ce caractère le rend presque personnel, tout au moins défini.

A ces caractères relatif, organique, réel, actif, intelligent, vivant, Comte a ajouté d'autres mots pour le décrire ; mobile, modifiable, développable, perfectible, sympathique, familier :

« Sans altérer notre vénération, le nouveau Grand-Être nous deviendra plus *familier* que ne le furent jamais nos dieux primitifs, même en perdant leur dignité. Étranger à tout caprice, il se trouve aussi actif que nous dans le culte que nous lui rendons, puisqu'il y honore tout ce qui concourt à sa grandeur. Tandis que l'ancien dieu ne pouvait agréer nos hommages sans se dégrader lui-même par une vanité puérile, le nouveau n'accueillera jamais que nos louanges méritées, qui l'amélioreront autant que nous. Cette pleine réciprocité d'affection et d'influence ne pouvait appartenir qu'au culte final, seul adressé à un être relatif, modifiable, et perfectible, composé de ses propres adorateurs, et mieux assujetti que chacun d'eux à des lois assignables, qui permettent de prévoir ses vœux et ses tendances (3). »

Comte a répété souvent que le Grand-Être est sujet à la loi du progrès. Mais ces remarques montrent surtout que le philosophe a voulu soumettre le Grand-Être à une loi positive, loi qu'il avait formulée dans son ouvrage fondamental.

« Quoique le Grand-Être ne soit pas encore assez formé... (4). »

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 442.

V. *Ibid.*, p. 421.

(2) *Ibid.*, p. 335.

(3) *Ibid.*, pp. 353, 354.

V. *Ibid.*, pp. 335, 370, 394.

Ibid., t. II, p. 182.

Ibid., t. IV, p. 45.

(4) *Catéchisme Positiviste*, p. 68.

« Depuis les premiers rudiments de la civilisation jusqu'à l'état présent des peuples les plus avancés, tout le spectacle historique offre le développement continu de l'ordre déterminé par les lois fondamentales de la nature humaine. Cette longue suite de mouvements, qui d'abord semblent confus et même contradictoires, constitue l'évolution préparatoire du Grand-Être, d'où nous émanons, et dont nous ferons irrévocablement partie, si nous l'avons dignement servi (1). »

« La sociologie abstraite conçoit la formation et le développement du vrai Grand-Être comme provenant d'un seul noyau. En effet, les lois de l'existence et celles de l'évolution doivent être essentiellement les mêmes envers tous les centres possibles de cette immense expansion (2). »

Assujetti aux lois du progrès le Grand-Être devient de plus en plus féminin (3). Et cette tendance du Grand-Être peut être attribuée à l'influence prédominante de Clotilde sur son créateur.

« Toute l'existence de l'Être-Suprême étant fondée sur l'amour, qui seul réunit volontairement ses éléments séparables, le sexe affectif constitue naturellement son représentant le plus parfait, en même temps que son principal ministre. Jamais l'art ne pourra figurer dignement l'Humanité autrement que sous la forme féminine. Mais la providence morale de notre Déesse ne s'exerce pas seulement par l'action collective de votre sexe sur le mien (4). »

Et quand Comte dit que « toute l'existence de

(1) *Système de Politique Positive*, t. III, p. 620.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 451.

(3) V. chap. V, pp. 124, 137-140.
Chap. IX, p. 230.

(4) *Catéchisme Positiviste*, p. 104.

V. *Ibid.*, pp. 71, 89, 92, 99, 102, 112, 125, 339.

Système de Politique Positive, t. IV, pp. 411, 412, 413, 488.

Lettres et fragments de lettres, p. 68.

PERRY, Sir ERSKINE : *A Morning With Auguste Comte, Nineteenth Century*, November, 1877, p. 627.

l'Être-Suprême (1) » est fondée sur l'amour, « l'amour mutuel (2) », entre lui et ses éléments, nous reconnaissons encore l'influence immédiate de Clotilde. Ce fut elle qui lui enseigna la supériorité du cœur sur l'esprit, la valeur de l'amour.

« Aussi l'amour constitue-t-il le principe fondamental de l'existence du Grand-Être (3). » Comte a rejeté Dieu Toute-Puissance, Toute-Omniscience et en même temps Tout-Amour. Il a dit : « Car, un examen approfondi nous interdit de concilier une telle toute-puissance, soit avec une intelligence sans bornes, soit avec une bonté infinie (4). » Il détestait cette incompatibilité du Dieu chrétien et il a voulu écarter ces contradictions (5) du Grand-Être Positif.

Mais, cependant, Comte, se vit dans la nécessité de développer le pouvoir de ce Grand-Être : « Quoique tous les modificateurs sociaux deviennent de moins en moins intenses, la réaction du Grand-Être sur la fatalité qui le domine augmente sans cesse (6). »

Toujours est-il qu'il le dépeint constamment sous les noms de Grand-Être (ou d'Humanité), sympathique, bienfaisant, doux, tendre. La haine, l'injustice, les décisions cruelles ne se rencontrent jamais dans sa conception de l'Être-Suprême. La doctrine de l'enfer éternel si choquante, si repoussante, si indigne disparaît à jamais. Toutes les horreurs de la guerre, toutes les abominations de l'esclavage, toutes les souffrances et les angoisses personnelles ne sont jamais regardées dans la nouvelle religion comme les résultats d'une création imparfaite sortie des mains d'un Dieu qui est la Toute-Perfection, qui est l'Amour.

(1) *Catéchisme Positiviste*, p. 104.

(2) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 329.

V. *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 349.

(3) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 417.

(4) *Ibid.*, p. 408.

(5) *Ibid.*, t. IV, p. 39.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 464.

Ibid., t. IV, p. 194.

Le Grand-Être qu'Auguste Comte a conçu, croît et se développe avec ses créatures humaines. Il est leur ami familier et aimant, limité comme eux par le même ordre irrévocable. Cet ordre irrévocable semble bien être absolu, pourtant Comte a dit dans la *Politique Positive* ; « Notre constitution astronomique doit donc être conçue inaltérable pendant toute l'existence imaginable du vrai Grand-Être (1). »

Nous avons vu qu'Auguste Comte avait aboli la croyance à l'enfer (2), mais devant le problème que posait à sa conscience, l'existence d'éléments malfaisants : végétaux et animaux nuisibles (3), hommes indisciplinables, il a adopté la doctrine d'extinction, dogme plus tendre et plus raisonnable que le supplice éternel du feu. Il dit :

« Chaque espèce animale tend, en effet, à l'empire exclusif de la terre, comme chaque population humaine à la domination sur toutes les autres. Mais ces deux luttes simultanées cessent nécessairement à la fois. Quand le vrai Grand-Être est assez constitué, d'après l'harmonie, morale et mentale, de ses divers organes essentiels, sa prépondérance universelle pose un terme irrévocable aux conquêtes spéciales de toute autre race. L'unité animale tend ainsi à s'établir de la même manière que l'unité humaine, par l'extension des membres susceptibles de se rallier à l'organe central et l'extinction des parties indisciplinables.

« Quoique notre ascendant animal n'ait encore été que spontané, il a déjà détruit beaucoup d'espèces antagonistes. Toutes celles dont la concurrence nous offre de véritables dangers sont certainement destinées à

(1) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 39.

(2) V. chap. VII, p. 181.

(3) La religion positive est extrêmement sociale, même dans ses dogmes, révélant une interdépendance entre le Grand-Être, le Milieu et la moindre des Créatures vivantes, depuis l'homme et les animaux, jusqu'aux végétaux eux-mêmes.

V. *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 594, 595, 614-618, 623.

Ibid., t. II, p. 60.

Ibid., t. VI, p. 533.

Caléchisme Positiviste, p. 66.

disparaître bientôt sous nos efforts sagement concertés. Il ne restera finalement que les espèces inoffensives, et surtout les races qui nous présentent une utilité quelconque, matérielle, physique, intellectuelle ou morale. Celles-ci se trouveront alors très propagées, et même perfectionnées, par l'active providence du Grand-Être, qui seul a déjà préservé plusieurs d'entre elles d'une entière destruction. Une semblable influence réduira aussi le *règne végétal* aux espèces susceptibles de servir, d'une manière quelconque, à notre propre usage, ou de nourrir les compagnons de nos destinées, les auxiliaires de nos travaux, et les laboratoires de notre alimentation (1). »

Tout en abandonnant la doctrine de l'enfer chrétien le philosophe a conservé un semblant de récompense céleste, le sacrement d'incorporation (2). Les trois citations qui suivent en montrent la nature. Reste à savoir si l'individu honoré par l'incorporation demeure conscient.

« Enfants du même Grand-Être, tous deviennent d'abord ses serviteurs objectifs, et enfin ses organes subjectifs (3). »

« Le culte des hommes vraiment supérieurs forme ainsi une partie essentielle du culte de l'Humanité. Même pendant sa vie objective, chacun d'eux constitue une certaine personnification du Grand-Être (4). »

« Chacun de ses vrais éléments comporte deux existences successives : l'une objective, toujours passagère, où il sert directement le Grand-Être, d'après l'ensemble des préparations antérieures ; l'autre subjective, naturellement perpétuelle, où son service se prolonge indirectement, par les résultats qu'il laisse à ses successeurs. A proprement parler, chaque homme ne peut presque jamais devenir un organe de l'Humanité que dans cette seconde

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 616.

(2) V. chap. VII, p. 181.

V. chap. IX, p. 220.

(3) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 71.

V. Appendice p. 244.

(4) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 63.

vie. La première ne constitue réellement qu'une épreuve destinée à mériter cette incorporation finale, qui ne doit ordinairement s'obtenir qu'après l'entier achèvement de l'existence objective. Ainsi l'individu n'est point encore un véritable organe du Grand-Être ; mais il aspire à le devenir par ses services comme être distinct. Son indépendance relative ne se rapporte qu'à cette première vie, pendant laquelle il reste immédiatement soumis à l'ordre universel, à la fois matériel, vital et social. Incorporé à l'Être-Suprême, il en devient vraiment inséparable (1). »

Et le précepte positif par lequel l'individu peut arriver à l'Incorporation est entièrement social : « Vivre pour autrui ». « Seul le positivisme devient à la fois digne et vrai, quand il nous invite à *vivre pour autrui*. Cette formule définitive de la morale humaine ne consacre directement que les penchants bienveillants, source commune du bonheur et du devoir. Mais elle sanctionne implicitement les instincts personnels, comme conditions nécessaires de nos existences, pourvu qu'ils se subordonnent aux premiers. Sous cette unique réserve, leur satisfaction continue nous est même prescrite, afin de nous bien adapter au service réel de l'Humanité, à laquelle nous appartenons entièrement (2). »

Mais il semble que ce Grand-Être auquel « nous appartenons entièrement » n'est que planétaire (3). Certainement Comte ne l'avait pas conçu comme un Être-Suprême de tout l'Univers : « On peut, sans doute, concevoir que, même sans sortir de notre monde, il existe, sur quelque autre planète, un organisme encore plus éminent. Mais, outre que nous n'en pouvons rien savoir, cette question demeurera toujours aussi oiseuse qu'inabordable, puisqu'un tel être n'affecterait aucunement nos destinées... Écartant donc toute vaine comparaison des divers Grands-Êtres

(1) *Système de Politique Positive*, t. II, pp. 60, 61.

(2) *Catéchisme Positiviste*, pp. 277, 278.

V. chap. VII, pp. 181, 182.

(3) *Ibid.*, pp. 177, 178.

qui peuvent exister, il nous suffit de reconnaître que le nôtre est supérieur à toutes les existences qui nous deviennent appréciables (1). »

Et en même temps la religion positiviste n'a pas échappé à l'influence d'un dogme chrétien et catholique, le dogme de la Trinité : « L'étude successive de l'Espace, de la Terre, et de l'Humanité devient donc indispensable, à l'individu comme à l'espèce, pour instituer l'harmonie mentale... (2). »

« Une inaltérable trinité dirige nos conceptions et nos adorations, toujours relatives, d'abord au Grand-Être, puis au Grand-Fétiche ; enfin au Grand-Milieu (3). »

« Il devient alors possible d'instituer un parallélisme fondamental entre les trois auxiliaires de la pensée, signes, images, sentiments, et les trois objets de contemplation ou d'adoration, Espace, Terre, Humanité. Mais, pour que cette correspondance soit suffisante, il faut, de part et d'autre, lier chaque terme à la méthode ou doctrine qu'il concerne. On doit toujours combiner les trois moyens avec les trois parties, déductive, inductive, constructive, de la méthode, et les trois domaines avec les trois parties, logique, physique, morale de la doctrine (4). »

Pour Auguste Comte le Grand-Être est un des éléments de la Trinité Positive, un Être composé qui s'occupe de notre planète, et qui est réglé par les lois de l'Ordre et du Progrès. Sa qualité dominante est l'Amour.

Le philosophe a décrit le Grand-Être comme s'il était vivant — réel, relatif, utile, organique — les mêmes mots dont il s'est servi pour décrire le mot « positif » pendant sa première carrière. Il a évité deux autres mots qui caractérisent la Philosophie Positive, certain et précis. Le Grand-Prêtre, lui-même, reconnaissait l'impossibilité de définir exactement le Grand-Être.

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 410.

(2) *La Synthèse Subjective*, p. 96.

(3) *Ibid.*, p. 24.

(4) *Ibid.*, pp. 48, 49.

« C'est pourquoi la définition systématique de l'être composé n'a pas besoin de mentionner sa nature spécifique (1). »

« Quand sa notion systématique aura convenablement prévalu, le sacerdoce cessera d'en formuler la définition, qui n'est maintenant indispensable que d'après la compression exceptionnelle des inspirations synthétiques par l'anarchie analytique (2). »

« Il suffisait que l'âme fût assez émue pour regarder le Grand-Être auquel se rapporte l'ensemble de nos actes et de nos pensées comme éminemment propre à devenir aussi le centre de nos affections (3). »

Ces témoignages sont peut-être suffisants pour montrer que le Grand-Être, l'Humanité, est un Être présumé tout comme n'importe quel être surhumain conçu par l'homme est hypothétique. Les mots employés pour le décrire se conforment bien aux mots employés pour expliquer les phénomènes sociaux dans la Philosophie Positive, mais ils sont appliqués dans la Politique Positive à un Être imaginaire, et non plus aux faits démontrables.

D'ailleurs l'influence catholique est très marquée sur le dogme et comme nous le verrons plus tard, sur le culte et le régime.

L'action de Clotilde sur la création du dogme, qui en est l'inspiration générale, se manifeste surtout par l'identification du Grand-Être avec l'Amour, et sa tendance à devenir de plus en plus féminin.

Comte, lui-même, a reconnu la faiblesse de son dogme, et dans *la Synthèse Subjective* il a dit : « Sous cet aspect le dogme se trouve finalement enveloppé dans le

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 30.

(2) *Ibid.*, p. 33.

V. chap. VII, p. 183.

(3) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 531.

V. CONGREVE (Richard) : *Essays, Political, Social and Religious*, vol. II, p. 537.

culte (1). » Et encore : « Mieux appréciée, l'éducation encyclopédique, qui semble d'abord instituer la discussion, est surtout destinée à construire une foi toujours démontrable, mais rarement démontrée, même aux plus instruits (2).

(1) *La Synthèse Subjective*, p. 90.

(2) *Ibid.*, p. 93.

CHAPITRE IX

LE RÔLE CONFIE AUX FEMMES, APRÈS CLOTILDE

« En un mot, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme. »

Système de Politique Positive, t. I, p. 259.

« Depuis que j'ai résumé ma construction religieuse en faisant systématiquement prévaloir le culte sur le dogme et le régime... »

Testament d'Auguste Comte,

Dixième Sainte Clotilde, p. 209.

Dans le dernier chapitre, nous nous sommes occupés de la religion positive avec son dogme du Grand-Être. Il nous reste maintenant à en étudier le régime et le culte (1). C'est ce que nous ferons dans ce chapitre en traitant du rôle confié aux femmes après Clotilde. Nous avons déjà vu tout ce qu'il leur a accordé, et tout ce qu'il leur a refusé avant Clotilde (2). Le philosophe envisageait alors les femmes dans la société telle qu'elle existait, tandis qu'après Clotilde il s'efforçait de concevoir la société de l'avenir. Le rôle que la femme y devra jouer est constamment lié au régime et au culte de la nouvelle religion établie par Comte.

Nous savons déjà que les différences entre les deux rôles qu'il assigne aux femmes, avant et après Clotilde, doivent être attribuées à la profonde influence de celle-ci sur sa pensée. Nous avons également constaté l'influence de Sophie qui peut être comparée à une trame forte et

(1) « Comme la religion préliminaire et la religion transitoire, cette religion finale comprend à la fois trois parties distinctes quoique solidaires, le dogme le régime et le culte ! Elles concernent respectivement nos trois ordres connexes d'attributs fondamentaux, pensées, actes et sentiments. » *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 402, 403.

(2) V. chap. IV, p. 78.

durable ; celle-ci fournit la stabilité, et celle-là l'idéal, elles sont respectivement les exemples parfaits, l'une de la femme pratique, et l'autre de la femme exceptionnelle. Les deux influences se sont souvent entremêlées aussi avons-nous trouvé nécessaire de les réunir sous une même appellation : Sophie-Clotilde, que nous emploierons pour exprimer les deux conceptions qui forment le modèle grâce auquel Comte espère établir sa religion positive.

Une autre influence, celle de sa mère (1), de sa sœur (2), et de sa femme (3) est décelée par la conviction où il était, de voir son régime, une fois fondé, administré par la femme. De par sa nature conservatrice, elle forcerait les enfants et les hommes à accepter le régime, le culte et le dogme.

Nous avons noté que le dessein du philosophe est de régulariser les pensées et les mœurs (4) de l'individu pour atteindre à l'harmonie dans la société. La discorde dans la famille, l'anarchie dans l'État doivent être éliminées pour arriver à produire l'Ordre garantissant un Progrès (5) qui embrassera une civilisation industrielle, un gouvernement de paix, le travail pour les hommes, les devoirs pour les femmes, et l'éducation pour tous les enfants.

Pour atteindre ce résultat, Comte doit pénétrer l'âme de chaque personne et diriger les pensées qui dictent tous les actes et tous les rapports des humains. La vie entière du berceau à la tombe, du premier bégayement au dernier soupir, de la cellule familiale aux États-Unis d'Europe, de l'élite de la race blanche à toutes les races, doit être réglée de façon à engendrer le progrès, la paix, l'unité et l'harmonie.

Le fondateur du positivisme était convaincu que les peuples avaient besoin d'un nouveau guide et d'un nou-

(1) V chap. I, p. 12.

(2) V. chap. II, p. 32.

(3) V. chap. III, p. 56.

(4) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 393.

V. chap. VII, p. 171.

(5) V. *Ibid.*, p. 170.

veau système d'idées (1). Il estimait que c'était l'élite qui dirigerait toujours le monde, et il trouvait indispensable de la préparer à tenir dignement son rôle, de lui fournir les moyens d'améliorer la condition de tous les vivants. Dans ses travaux, il ne cessa d'avoir le peuple en vue ; il chercha, dans son Système, à obtenir le perfectionnement, non seulement des êtres humains, mais des animaux et des végétaux mêmes. Par exemple, quand il s'élève contre la classe moyenne, ce n'est pas par haine qu'il s'efforce de la combattre, c'est parce qu'il la juge nuisible envers le plus grand nombre, c'est une des applications de sa doctrine d'extinction des éléments indisciplinables (2). Il dit : « Nos désordres actuels sont surtout aggravés par l'envieuse ambition de la petite bourgeoisie et son aveugle dédain des existences populaires. Quand ses mœurs seront assez régénérées, sous l'impulsion combinée des situations et des convictions, sa tête se fondra dans le patriciat et sa masse dans le prolétariat, de manière à dissoudre les classes moyennes proprement dites (3). »

Lorsque la classe moyenne aura disparu Auguste Comte envisage la division de la société en quatre autres classes fondamentales : affective (les femmes), spéculative (les prêtres), patricienne et plébéienne (4).

Mais il dit plus tard que les femmes ne formeront pas une classe à part : « A proprement parler, les femmes ne constituent point une classe, puisqu'elles ne doivent jamais être envisagées collectivement (5). »

Il leur confère pourtant un des « trois pouvoirs » dans la société future : « Le pouvoir matériel est concentré chez les grands ou les riches ; le pouvoir intellectuel

(1) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 80.

(2) V. chap. VII, p. 181.

(3) *Catéchisme Positiviste*, p. 304.

V. *Appel aux Conservateurs*, p. 68.

Système de Politique Positive, t. I, p. 129.

(4) *Catéchisme Positiviste*, p. 126.

V. le tableau, *Catéchisme Positiviste*, p. 127.

Système de Politique Positive, t. II, pp. 325-327.

(5) *Ibid.*, t. IV, p. 63.

appartient aux sages ou aux prêtres ; et le pouvoir moral réside parmi les femmes : ils reposent respectivement sur la force, la raison et l'affection (1). »

C'est au pouvoir matériel que Comte reconnaît le droit de gouverner. Voici le système qu'il propose pour les petits États (2), forme politique qu'il a proposé d'instaurer : « Dans chaque république particulière, le gouvernement proprement dit, c'est-à-dire le suprême pouvoir temporel, appartiendra naturellement aux trois principaux banquiers, respectivement livrés de préférence aux opérations commerciales, manufacturières et agricoles. C'est donc surtout à ces deux cents triumvirs que le sacerdoce occidental, dirigé par le Grand-Prêtre de l'Humanité, devra dignement soumettre les réclamations légitimes d'un immense prolétariat (3). »

Après cet exposé des trois pouvoirs, nous envisagerons maintenant plus spécialement le rôle de la femme dans « l'état normal » prévu par Comte. Le graphique ci-contre représente l'Ordre de la Société organisée d'après le système politique d'Auguste Comte. Le Grand-Être ou l'Humanité comprend tous les hommes, les animaux, les végétaux ; mais il est lui-même dépendant du Milieu, et des propres éléments qui le composent (4). Le Grand-Prêtre, placé au sommet dans le graphique est le guide de l'Humanité, et le Directeur Général des écoles positives (5). Le gouvernement reste entre les mains des chefs, industriels, commerçants ou agriculteurs, responsables et libres, mais contrôlés par l'opinion publique formée : d'abord par les Philosophes qui conseillent et qui enseignent (6), puis par les femmes qui participent à la direction générale, par l'éducation des enfants et leur

(1) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 311.

(2) *Catéchisme Positiviste*, pp. 299, 300.

(3) *Ibid.*, pp. 307.

V. *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 307.

(4) V. chap. VIII, pp. 191-192.

(5) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 431.

6 *Ibid.*, t. II, p. 308.

Le Milieu



influence altruiste sur les hommes (1), et enfin, par les prolétaires (2), qui apprécient les événements politiques et économiques et qui conservent en dernier ressort leur redoutable droit à l'insurrection (3).

Parmi les humains la femme occupe la plus haute place avec Clotilde, « la meilleure représentation (4) », « la meilleure personnification de l'Humanité (5) ». Elle est l'élément pur (6), tendre (7), sympathique (8), toujours supérieure à l'homme à cause de sa « tendance à faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité (9) ». Ainsi, « dans le régime positif, la destination sociale des femmes devient aussitôt une suite nécessaire de leur vraie nature (10) ».

Ainsi Comte insiste encore sur la distinction essentielle qui existe entre la nature de l'homme et celle de la femme, qu'il avait déjà constatée dans son œuvre scientifique (11), quand il dit : « ... la distinction des sexes devient la première base de la constitution sociocratique. Car les représentants de l'Humanité sont à la fois plus sympathiques et plus synthétiques que ses serviteurs. Ils les surpassent donc en dignité, tandis que l'ordre de puissance est nécessairement inverse. La femme se trouve ainsi placée au premier rang de la sociocratie, comme offrant la meilleure personnification du Grand-Être (12). »

Il maintient également l'opinion exprimée dans son premier ouvrage, sur l'inégalité des sexes (13) : « Loin que la situation respective des deux sexes tende aucunement vers l'égalité qu'interdit leur nature, l'ensemble du passé

(1) V. p. 214.

(2) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 326.

(3) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 142.

(4) *Testament d'Auguste Comte*, Dixième Sainte-Clotilde, p. 209.

(5) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 259.

(6) *Ibid.*, t. I, p. 246.

(7) *Ibid.*, t. I, p. 227.

(8) *Ibid.*, t. IV, p. 62.

(9) *Ibid.*, t. I, p. 210.

(10) *Ibid.*, t. I, p. 210.

(11) V. chap. IV, p. 66.

(12) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 62.

(13) V. chap. IV, p. 69.

confirme nettement la tendance constante de l'évolution humaine à caractériser davantage leurs différences essentielles (1) »

Les femmes elles-mêmes sont réparties par lui en catégories bien marquées : il trouva une distinction entre les riches et les pauvres : « Mais l'exercice du commandement corromprait encore davantage la nature féminine. Cette tendance n'est que trop appréciable chez les classes supérieures, où la richesse procure souvent aux femmes une funeste indépendance, et même un pouvoir abusif. Voilà surtout ce qui oblige à chercher, parmi les prolétaires, le meilleur type féminin, parce que la tendresse s'y développe mieux et y obtient davantage son juste ascendant. La richesse contribue encore plus que l'oisiveté et la dissipation à la dégradation morale des femmes privilégiées (2). »

Ce « meilleur type féminin » est celui sur lequel Comte projette de fonder la réorganisation de la société : il est clair pour nous qu'il s'inspire du caractère de Sophie. C'est elle qu'il a en vue quand il trace le tableau de la fonction normale de la femme sous le régime de la religion positive. « A ce sexe, comme au peuple, il ouvre une noble carrière sociale, en même temps qu'il assure de justes satisfactions personnelles (3). »

Et il conclut : « Tel est donc, à ce sujet, le vrai sens général de la progression humaine : rendre la vie féminine de plus en plus domestique, et la dégager davantage de tout travail extérieur, afin de mieux assurer sa destination affective (4). »

Pour étudier cette conception de la vie de la femme nous proposons de la diviser en deux parties : vie publique, vie privée.

Voici de quelle façon Auguste Comte a envisagé le

(1) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 262.

(2) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 247.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 209.

(4) *Ibid.*, p. 249.

rôle des femmes en dehors de la maison familiale : « ... la loi naturelle qui assigne au sexe affectif une existence essentiellement domestique n'a jamais été gravement altérée (1). » Mais « l'influence des femmes sur la vie publique ne doit pas être uniquement passive, pour accorder leur indispensable consécration à la véritable opinion commune, formulée par les philosophes, et proclamée par les prolétaires (2) ».

Comte a prévu trois sortes de réunions où les femmes pourront exercer leur influence sur la vie sociale. Tout d'abord il a envisagé des convocations dans l'Église Positiviste où les femmes devraient assister tandis que les philosophes (les prêtres) conduiraient les cérémonies. Ensuite il voudrait que les femmes soient admises dans les clubs populaires où elles seraient présentes mais silencieuses. Et enfin il a parlé de salons positivistes, « présidés par la femme », où elle dirigerait les conversations sur les sujets politiques, économiques, sociologiques au point de vue des principes de la religion. « C'est là surtout que les femmes feront librement prévaloir leur douce discipline morale, pour réprimer, à l'état naissant, toutes les impulsions vicieuses ou abusives (3). »

Nous verrons, par ailleurs, que Comte a longuement traité des devoirs des femmes en général et a tenu à les régler soigneusement, mais il n'a pas oublié, cependant, qu'il existe des femmes supérieures auxquelles leurs dons exceptionnels créent d'autres devoirs sociaux ; ce sera de faire connaître le positivisme aux populations méridionales, et de représenter « le pouvoir affectif » au Comité Positif Occidental (4). « Aux trente membres précédents, il faut donc joindre six dames d'élite, deux françaises et une de chaque autre branche occidentale. Outre leur influence normale, leur participation spéciale y devient

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 244.

(2) *Ibid.*, p. 231.

(3) *Ibid.*, p. 232.

V. *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 153.

(4) V. chap. VII, p. 176.

indispensable pour faire convenablement pénétrer le positivisme chez nos frères méridionaux, suivant le noble office que je réservais à ma sainte collègue, ravie d'avance au comité rénovateur où elle eût si dignement siégé (1). »

Mais la vocation féminine par excellence ne se rencontrera pas dans une vie exceptionnelle, mais dans la vie privée, reposant sur un mariage monogamique (2) dont l'indissolubilité survit « même à la mort (3) ».

Et pour que l'égalité puisse être établie parmi les femmes, Comte voudrait élargir « davantage le choix conjugal (4) » en abolissant la coutume de doter les jeunes filles. Il souhaiterait aussi que les femmes renoncent à tout héritage. « Alors l'union conjugale résultera d'un digne choix, étendu librement à toutes les classes... malgré les inégalités nécessaires de puissance et de richesse (5). »

Comte a cru qu'un « principe naturel » découlerait d'une telle habitude sociale : « L'homme doit nourrir la femme... Cette règle, que manifeste même la plus grossière sociabilité, se développe et se perfectionne à mesure que l'évolution humaine s'accomplit (6). »

Et dans le cas où l'époux ou les autres parents manqueraient à leur devoir, la société elle-même devra « garantir l'existence matérielle de chaque femme, soit en compensation d'une inévitable dépendance temporelle, soit surtout en vue d'un indispensable office moral (7). »

Non content d'avoir ainsi pourvu la femme de res-

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 385.

V. *Ibid.*, p. 264.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 280-288.

(2) « Car la polygamie ne produit réellement qu'un mélange de familles diverses, au lieu d'une famille unique. »

Système de Politique Positive, t. II, p. 191

V. *Ibid.*, p. 192.

(3) *Ibid.*, p. 187.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 249.

(5) *Catéchisme Positiviste*, p. 291.

V. *Appel aux Conservateurs*, pp. 36, 46.

(6) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 248.

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 45.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, p. 263.

Appel aux Conservateurs, p. 36.

(7) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 249.

V. chap. III, p. 60.

sources matérielles, le philosophe est entré dans le détail de sa vie domestique, et il a donné des indications précises sur la constitution de la famille, sur la maison et aussi sur l'âge le plus favorable pour le mariage.

C'est ainsi que la famille positiviste serait composée du « couple fondamental », leurs trois enfants, et les parents du mari, ces groupes représentant le présent, l'avenir et le passé. Mais les familles des chefs théoriques ou pratiques pourraient être augmentées jusqu'à comprendre dix ou treize individus (1).

Quant aux pièces de la maison, la règle serait d'avoir des chambres en nombre égal à celui des membres de la famille, qu'elle soit prolétaire ou sacerdotale ou patricienne. « Enfin, toute famille a besoin d'un oratoire où chacun puisse dignement développer le culte personnel, et qui serve de sanctuaire pour la commune célébration du culte domestique (2). »

L'âge du mariage serait fixé à vingt-deux ans pour les femmes, vingt-neuf ans pour les hommes. Le pontificat de l'Humanité doit donc obtenir des diverses dictatures que la femme ne soit jamais épousée avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année ; mais sans exiger la vingt-et-unième qui restera propre à l'union religieuse (3). »

Voilà comment Auguste Comte a organisé « l'union conjugale » pour réaliser sa destination positive : une institution fondée sur « la plus puissante de toutes les affections domestiques (4) », qui est destiné au « perfectionnement mutuel des deux sexes (5) », pour « compléter et consolider l'éducation du cœur, en développant les plus pures, et les plus vives de toutes les sympathies humaines (6) ».

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 293, 294.

(2) *Ibid.*, pp. 295, 296.

(3) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 302, 303.
V. *Catéchisme Positiviste*, p. 115.

(4) *Système de Politique positive*, t. II, p. 186.

(5) *Ibid.*, p. 194.

(6) *Ibid.*, t. I, p. 235.

Il trouve que la situation du mariage doit développer « dignement l'action de la femme sur l'homme (1) ». « Ainsi, la théorie positive de la famille humaine se réduit enfin à systématiser l'influence spontanée du sentiment féminin sur l'activité masculine (2). »

La tâche de la femme envers son mari est d'une nature subtile et délicate. Il faut qu'elle subjugue (3) cet homme. La femme a donc le « devoir de douce remontrance (4) » pour pouvoir remplir sa « destination sociale (5) » : la subordination habituelle de l'égoïsme à l'altruisme (6). « Alors l'homme, gouverné involontairement par la femme, contracte envers elle, pour tout le reste de sa carrière, une subordination volontaire, qui complète son éducation morale (7) ». Mais cependant ce n'est pas la femme (8), c'est l'homme qui « doit commander, malgré sa moindre moralité (9) ». « C'est afin de mieux développer sa supériorité morale que la femme doit accepter avec reconnaissance la juste domination pratique de l'homme (10). » « La supériorité masculine est incontestable en tout ce qui concerne le caractère proprement dit, principale source du commandement (11). »

Ces citations reflètent les impressions contradictoires reçues par Auguste Comte au cours de sa vie, d'abord avec Mme Comte, femme très autoritaire ; puis dans la compagnie de la charmante Clotilde et de l'active et pénétrante Sophie.

Avec ces figures si diverses, Comte est arrivé à former

(1) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 203.

V. *Ibid.*, t. IV, p. 299.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 204.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 301.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 228.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 210.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 204.

(7) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 258.

(8) *Ibid.*, p. 222.

V. *Cours de Philosophie Positive*, t. V, pp. 232, 233.

Testament d'Auguste Comte, Lettre sur le Mariage, p. 240¹.

(9) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 210.

V. chap. III, p. 61.

(10) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 193.

(11) *Catéchisme Positiviste*, p. 284.

l'image de la femme positiviste de l'avenir, de cette Sophie-Clotilde dont nous avons déjà parlé, qui laissera l'homme commander tandis qu'en même temps elle dirigera ses pensées vers une décision meilleure.

La vie future avec une telle épouse apparaît sereine et heureuse. Cette union, le philosophe ne peut admettre (1) qu'elle soit jamais rompue par quelque circonstance que ce soit : il considère le divorce, comme une menace pour la société. Il dit : « Il suffit d'avoir saisi la principale destination du lien conjugal pour comprendre aussitôt ses conditions, nécessaires, où l'intervention sociale ne tend, en général, qu'à consolider et à perfectionner l'ordre naturel.

« D'abord, cette union fondamentale ne peut atteindre son but essentiel qu'en étant à la fois exclusive et indissoluble (2). »

La fermeté avec laquelle Comte a abordé ce problème du divorce révèle l'influence du catholicisme. Dans le catéchisme il a répondu à la question posée par la femme, « ... mais je crois pourtant que le divorce ne doit pas être entièrement interdit », par les paroles sévères : « Il n'existe vraiment qu'un seul cas où l'union conjugale doive être légalement dissoute, d'après la condamnation de l'un des époux à toute peine infamante qui le frappe de mort sociale (3). »

Si complète et définitive serait dans la pensée de Comte l'union de l'homme et de la femme par le mariage positif qu'elle irait jusqu'à la communauté du cercueil : « Complément extrême de la monogamie humaine (4). »

Et dans le cas où l'un des époux viendrait à mourir avant l'autre, le philosophe veut perfectionner « l'unité fondamentale du mariage humain, en faisant consacrer

(1) V. chap. III, p. 37.

(2) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 251.

(3) *Catéchisme Positiviste*, pp. 286, 287.

V. *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 230, 238.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, p. 252.

(4) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 240.

par nos mœurs, quoique sans aucune vaine injonction légale, le devoir du veuvage éternel, complément final de la vraie monogamie (1). »

Cette prescription a pour but non seulement de « perfectionner le cœur humain », celui de l'homme et celui de la femme ; elle vise également la protection des enfants, « nouveau motif essentiel en faveur de la loi du veuvage, que la vraie religion prescrit d'après la destination fondamentale du mariage, comme l'explique mon discours préliminaire pour constituer la pure monogamie (2). »

C'est en vue de ce même double but que Comte a formulé toutes ses règles du mariage : arriver au perfectionnement moral de l'homme et de la femme, protéger et élever les enfants. Mais souvent on trouve, aussi, qu'il insiste sur les devoirs de la femme envers son mari. La théorie positive la plus radicale « du mariage et de la famille consiste surtout à rendre le principal office féminin pleinement indépendant de toute fonction propagatrice... Malgré l'importance morale de la maternité, une équivoque décisive témoigne que l'instinct public regarde la femme comme essentiellement caractérisée par sa vocation d'épouse (3). »

Il ne faut pas oublier que le philosophe a ignoré les émotions profondes de père, et n'a pu suivre jour par jour cette absorption complète d'une mère dans son enfant à mesure qu'il se développe. Il dit : « Après avoir ainsi apprécié la destination propre du mariage, indépendamment de toute maternité, la théorie sociologique de la femme doit se compléter en concevant l'office maternel comme une extension nécessaire de la mission morale qui caractérise l'épouse (4). »

(1) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 238.

V. *Ibid.*, p. 240.

V. *Testament d'Auguste Comte*, p. 12.

V. *Discours sur l'Ensemble du Positivism*, p. 253.

(2) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 196.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 234.

V. *Ibid.*, p. 235.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 241.

Mais pour aider la femme à accomplir « ce double office (1) », l'intime perfectionnement de l'époux et l'éducation des enfants quelconques, le philosophe a exposé minutieusement les devoirs envers les enfants et le système d'éducation positive.

Les devoirs fondamentaux envers les enfants se trouvent résumés dans son *Catéchisme Positiviste* : l'extinction des familles trop faibles et malades (2) « d'après la théorie positive de l'union conjugale, où les relations sexuelles ne sont pas directement nécessaires » ; et aussi la digne institution de la « faculté de tester et d'adopter ». Cette adoption servirait « moralement à perfectionner l'affection protectrice d'après un heureux choix, et politiquement à permettre une meilleure transmission des offices sociaux (3) ».

Quant au système d'éducation positive, il comprend trois périodes, les deux premières sous la direction de la mère (4) », l'une essentiellement affective, l'autre où la culture intellectuelle commence... par des études esthétiques (5) ». Mais le complément théorique de cette instruction domestique « doit toujours émaner du clergé (6) », celui-ci étant d'ailleurs chargé de la troisième période, « consacrée à l'instruction scientifique (7) ». « De là résulte la subdivision totale de l'éducation proprement dite en trois phases septennales, dont toutes les langues occiden-

(1) *Appel aux Conservateurs*, p. 36.

(2) *Catéchisme Positiviste*, pp. 284, 285.

V. *Système de Politique Positive*, t. I, p. 258.

Ibid., t. II, p. 195.

Ibid., t. IV, pp. 273, 276, 278, 298, 317, 320.

(3) *Système de Politique Positive*, t. III, p. 198.

V. *Ibid.*, t. II, pp. 190, 197.

Ibid., t. IV, p. 301.

Appel aux Conservateurs, pp. 46, 51.

Catéchisme Positiviste, pp. 291, 292.

Cours de Philosophie Positive, t. VI, p. 38.

(4) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 241.

V. *Ibid.*, t. II, p. 194.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 255-259.

(5) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 261.

(6) *Appel aux Conservateurs*, p. 36.

(7) *Synthèse Subjective*, Préface, VII.

V. p. 218.

tales indiquent nettement la distinction, prononcée surtout en espagnol, d'après les noms « nino », « muchacho », et « mozo », suivis de leurs dérivés (1). »

Mais le philosophe regarde la première éducation « comme la plus décisive, puisque la discipline maternelle y fonde tellement la moralité que tout le reste de la vie peut rarement changer cette base (2) ».

Pour établir son système d'éducation des enfants par la mère, il part non seulement de la conception idéale de Sophie-Clotilde, mais aussi de l'idée qu'il s'est faite de la famille, « l'école éternelle (3) », « l'institution fondamentale (4) », « la base évidente (5) », et même « la source et l'élément de la société (6) », « la vraie unité sociale (7) », en quelque sorte « la moindre société (8) ». La société humaine n'existe pas « sans famille (9) », car elle est composée « de familles et non d'individus (10) ».

L'objet de cette éducation positive est de faire prévaloir « la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité (11) », de « développer la sociabilité et amortir la personnalité (12) », d'instituer « l'unité réelle, en nous apprenant à vivre pour autrui (13) ».

L'éducation des enfants se trouve ainsi liée au problème humain qui « consiste à constituer l'unité, personnelle et sociale, par la subordination continue de l'égoïsme à l'altruisme (14) ». Et la solution de ce problème dépendrait « surtout du bon emploi de l'intelligence (15) ». « Subor-

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 261.

(2) *Ibid.*

V. *Appel aux Conservateurs*, p. 42, cité chap. I, p. 11.

(3) *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 304.

(4) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 177.

(5) *Ibid.*, p. 214.

(6) *Ibid.*, p. 139.

(7) *Ibid.*, p. 191.

(8) *Ibid.*, p. 191.

(9) *Ibid.*, pp. 182, 183.

(10) *Ibid.*, p. 181.

V. *Ibid.*, pp. 211-215.

(11) *Ibid.*, t. I, p. 273.

(12) *Ibid.*, p. 243.

(13) *Ibid.*, t. IV, p. 260.

(14) *Appel aux Conservateurs*, p. 32.

(15) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 160.

donner le progrès à l'ordre, l'analyse à la synthèse, et l'égoïsme à l'altruisme ; tels sont les trois énoncés, pratique, théorique et moral, du problème humain, dont la solution doit constituer une unité complète et stable (1). »

La solution du grand « problème humain » est donc confiée en majeure partie aux mères. « La prééminence naturelle des femmes pour cet office fondamental sera toujours respectée profondément par les vrais philosophes. Ils n'oublieront jamais que les êtres les plus sympathiques sont nécessairement les plus propres à développer en autrui les affections qui doivent prévaloir (2). »

La méthode que la mère aura à suivre pour s'acquitter de sa tâche sacrée sera d'enseigner progressivement à l'enfant l'histoire de la race humaine, mais en s'efforçant de lui démontrer que tout est relatif, que rien n'est absolu. Et voici comment il préconise sa méthode : « ... chaque évolution individuelle doit spontanément reproduire toutes les phases essentielles de l'initiation collective. Vous concevrez ainsi qu'il faut, à cet égard, laisser l'enfant suivre librement les lois générales de notre essor intellectuel. Il sera naturellement fétichiste jusqu'à la dentition, et puis polythéiste jusqu'à la puberté. Ces deux états philosophiques le disposeront, comme l'espèce, à mieux développer d'abord l'esprit d'observation, ensuite les facultés esthétiques.

« Quant aux questions qu'il pourra soumettre à ses parents, s'il s'aperçoit qu'ils pensent autrement que lui, le caractère profondément relatif du positivisme leur permettra toujours d'y répondre sans hypocrisie. Il leur suffira de lui déclarer loyalement que ses opinions actuelles sont celles qui conviennent à son âge, mais en l'avertissant

- (1) *La Synthèse Subjective*, p. 1.
 V. *Système de Politique Positive*, t. I, p. 214.
Ibid., t. II, pp. 140, 173, 184, 185.
Ibid., t. IV, pp. 16, 20, 46, 55.
Discours sur l'Ensemble du Positivisme, pp. 346-348.
 Chap. VIII, p. 187.
 (2) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 242.
 V. *Appel aux Conservateurs*, p. 44.

qu'il en changera bientôt suivant la loi qu'eux-mêmes subirent jadis. En lui faisant remarquer qu'il a déjà passé spontanément du fétichisme au polythéisme, il croira sans peine à de nouvelles transformations, qu'on ne doit pas d'ailleurs hâter artificiellement. Son esprit se trouve ainsi détourné de l'absolu, tandis que son cœur sympathise mieux avec les populations qui représentent ces états préliminaires (1). »

Mais plus tard Comte a formulé l'assurance que lorsque l'homme serait arrivé à « l'état normal (2) », il deviendrait possible d'éviter dans « l'initiation individuelle, les dangers propres à l'évolution collective, en surmontant les perturbations résultées de l'essor abstrait (3) ». « La culture esthétique deviendra conciliable avec ce perfectionnement de l'initiation individuelle, dès lors dispensée de reproduire servilement l'évolution collective (4). »

Et dans *la Synthèse Subjective* il a parlé de son plan général de l'éducation tel qu'il l'avait établi dans *la Politique Positive*, l'art y étant placé avant la science, « comme le culte avant le dogme (5) ».

Enfin, dans la troisième période de leur développement, « après avoir dignement reçu la préparation affective et la culture esthétique accomplies au sein des familles », les jeunes disciples étudient « dans les écoles positivistes normalement annexées aux temples de l'Humanité (6) ». « Ces fonctions didactiques sont toujours inséparables de l'office sacerdotal, destiné surtout à régler l'ensemble de la vie humaine, morale, intellectuelle, et

(1) *Catéchisme Positiviste*, p. 255.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 338, 411.
V. *Ibid.*, t. II, pp. 450, 460.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 265.
V. chap. VII, p. 170.

(4) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 264.
V. *Ibid.*, pp. 517, 518.
Chap. VII, p. 170.

(5) *La Synthèse Subjective*, p. 40.
V. *Ibid.*, pp. 41, 58.

(6) *Ibid.* Préface, VII.

pratique, en y rapportant tout à l'Humanité (1). »

Mais la responsabilité de diriger l'enfant pendant la première et la seconde période, et de le préparer pour les écoles positives n'en appartient pas moins à la mère.

A celle-ci reviendrait sans doute encore le soin d'aider à la « destruction systématique » des livres qui « complimentent et pervertissent la pensée » en veillant jalousement sur la « Bibliothèque Positiviste (2) », qui réduit à cent le nombre des volumes nécessaires au véritable positiviste. N'est-ce pas en effet la mère aujourd'hui encore, qui dans sa vigilance fouille la bibliothèque familiale pour y découvrir les livres défendus et les jeter au feu.

Mais c'est surtout en examinant les institutions prévues par le philosophe que nous retrouvons continuellement la femme, comme assistante religieuse, gardienne des pratiques positives.

Le Calendrier, les Fêtes, les Sacrements, tous destinés à contribuer à l'éducation et au perfectionnement du monde, sont pour elle l'occasion d'autant de devoirs divers. C'est la mère, en effet, qui dirige les préparatifs aussi bien spirituels que matériels nécessités par l'approche des jours de fête. C'est elle et non l'homme, pour lequel tous les jours se ressemblent, qui crée au foyer cette atmosphère d'exception. Or, dans le système positif il n'y aurait pas moins de 81 fêtes annuelles (3).

Ces célébrations tombent dans les treize mois (4) consacrés, d'après son calendrier (5) abstrait ; aux « idéalizations » suivantes, l'Humanité, le Mariage, la Paternité, la Filiation, la Fraternité, la Domesticité, le Fétichisme, le Polythéisme, le Monothéisme, la Femme, le Sacerdoce, le Patriciat, le Prolétariat. Le 365^e jour est réservé à la

(1) *La Synthèse Subjective*, Préface, VII.

V. chap. VII, p. 163.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 269, 270.

V. *Ibid.*, pp. 405, 406, 557, 561.

(3) V. chap. VII, p. 181.

(4) Auguste Comte est en faveur d'une année de treize mois. — *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 133.

(5) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 159.

Fête universelle des Morts. Les années bissextiles la Fête générale des Saintes Femmes aurait lieu le jour complémentaire.

Ces fêtes auraient un caractère à la fois spirituel et intellectuel. Quant au *Calendrier Positiviste* qui est un véritable « Cours de Civilisation » du Monde, il rend honneur à tous les hommes (et à quelques femmes également) qui ont contribué au progrès de l'humanité au cours des siècles. Comte a réparti les noms de ceux qu'il estime dignes de cet hommage entre les catégories suivantes : la théocratie initiale, la poésie ancienne, la philosophie ancienne, la science ancienne, la civilisation militaire, le catholicisme, la civilisation féodale, l'épopée moderne, l'industrie moderne, le drame moderne, la philosophie moderne, la politique moderne, la science moderne (1).

C'est une sorte de revue des grands hommes qui a pour but de guider les peuples vers une compréhension certaine et précise de l'histoire du Progrès, depuis le moment où l'Ordre spontané a été établi jusqu'à l'époque présente. C'est en même temps une méthode nouvelle pour aider les mères et les prêtres à enseigner les idéals du Positivisme.

Poursuivant son désir de voir l'éducation de tous se continuer pendant toute la vie, Comte a voulu compléter son œuvre par neuf sacrements personnels dont nous donnons l'énumération dans l'Appendice (2).

Mais la femme, tout en recevant la même éducation que l'homme (3) et participant à la célébration de toutes les solennités publiques et privées, n'aura cependant jamais besoin de tous ces sacrements à cause de « l'uniformité de l'office féminin (4) ». Sa tâche d'ailleurs n'en

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 402.

(2) V. Appendice, p. 241.

(3) « Les femmes auront donc, comme les philosophes, la même éducation que les prolétaires. » *Système de Politique Positive*, t. I, pp. 250, 251.
V. *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, pp. 265, 331.

Système de Politique Positive, t. IV, p. 69.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 123.

sera pas simplifiée. Pour imaginer le surcroît d'occupations que lui apporterait l'institution de ces neuf sacrements pour les hommes, six pour les femmes, il nous suffit d'évoquer les soins et le travail qu'entraînent de nos jours pour les mères, la première communion catholique, la confirmation anglicane, le baptême protestant, ou le mariage juif.

De l'examen de toutes les paroles citées dans ces dernières pages il ressort que le philosophe réservait à la femme le rôle de suprême régulateur humain (1), d'auxiliaire domestique de tout pouvoir spirituel (2). Il la voit occupée sans cesse de ses devoirs matériels et moraux, concourant au perfectionnement de l'homme, élevant les enfants, engageant les prolétaires à la soumission au régime, influençant l'Opinion Commune. Elle ne négligera aucun des soins domestiques pour le culte public, les fêtes, les sacrements ; elle dirigera les pensées, les prières de la famille vers les idéals positifs. Elle se tiendra éloignée des « vicieuses préoccupations de l'intelligence (3) » ; elle ne sortira pas des limites de son entendement en demandant des éclaircissements trop précis, trop exacts sur des problèmes auxquels le philosophe lui-même n'a pas découvert d'explications complètes (4). Ainsi la femme guide sa famille et tout le monde vers le régime, le culte et le dogme de la Religion Positive, n'oubliant jamais de placer le culte avant le dogme (5).

Élément régulateur, la femme, dans la pensée de Comte, reste une « administratrice (6) » de son système d'idées et de mœurs ; une « conservatrice (7) » de tous les principes positivistes. Le philosophe voulait diriger la

(1) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 216, sous-titre de Bridges.
V. *Système de Politique Positive*, t. I, p. 205.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 212.

V. *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, pp. 237, 238, 345.

(3) V. chap. VII, p. 183.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 182.

(6) *Lettres à John Stuart Mill*, pp. 185, 186, cité chap. IV, p. 76.

(7) V. chap. I, p. 12, chap. II, p. 32, chap. III, p. 56.

société vers « l'unité complète (1) » par le moyen de la religion de l'Humanité. De quelles qualités de la femme comptait-il se servir pour accomplir cette tâche ? De sa force de caractère, de sa persévérance, et aussi de son obéissance facile à l'autorité d'un Grand-Prêtre. Les puissances d'amour et d'affection dont Comte parle continuellement leur sont subordonnées. L'expérience du philosophe avec les cinq femmes qui purent l'influencer lui permit surtout de constater leurs qualités d'ordre et d'administration. Elles étaient des femmes fortes ; plus fortes que lui : sa mère ne fut jamais faible devant lui, Alix se montra toujours autoritaire, sa femme fut despotique. Sophie était tendre, mais décidée. Clotilde fut si ferme qu'elle réussit à lui cacher son amour, et gouverna leur amitié. Il subit trop les effets de la force de caractère de ces femmes pour ne pas comprendre la puissance qu'elles représentaient.

Et quand Comte édifia le régime de sa religion, quand il crut organiser le monde d'après ses idées et selon sa volonté, il se servit largement de cette puissance pour diriger le monde vers « l'unité et l'harmonie ».

L'exemple familial de Sophie renforça encore sa confiance dans le pouvoir des femmes. Elle ne savait ni lire ni écrire. Par contre elle savait être fidèle à son maître, par profonde tradition de classe. Une forme de cette fidélité fut son inébranlable loyauté envers la religion de son maître, qui avait trouvé grand intérêt à la lui expliquer de vive voix, à elle, une illettrée.

Mme Congreve (2) nous a rapporté que « la conversation avec Sophie était toujours utile », si bien avait-elle compris l'esprit du Positivisme.

Sans aucun doute cela peut nous aider à comprendre la certitude où était Comte de voir la religion de l'Humanité supplanter définitivement le Catholicisme et toutes

(1) V. chap. VIII, p. 187.

(2) Lettre inédite de Mme Congreve à Mme Sophie-Clotilde Nicholson.

les religions. Les femmes que Comte imaginait toutes semblables à Sophie, garderaient jalousement le dogme et le culte et dirigeraient le régime. Il n'avait pas compris que c'étaient des circonstances exceptionnellement favorables, qui avaient permis la conversion de Sophie au Positivisme et au culte de Clotilde.

Il n'en est pas moins vrai que seules les femmes du type de Sophie permettraient à sa religion de se développer et de vivre.

Et en même temps qu'il concevait la vie à l'avenir dirigée par de loyales Sophies, il n'avait pas l'intention de les laisser sans aucun avantage. Tandis que la vie de la femme serait restreinte, son argent pris, les professions et les métiers fermés devant elle, sa pensée gouvernée par les conseils des prêtres, ses actes dirigés par les décisions finales de son mari, et sa maison envahie par sa belle-mère, « assistante silencieuse », Comte lui donnerait un office familial par lequel elle pourrait répandre son influence ; influence qui devait « développer la sociabilité et amortir la personnalité ». C'est par le culte qu'il a créé cet office.

Rappelons-nous que le Grand-Prêtre a parlé d'un oratoire dans chaque maison (1). Et l'une des obligations « de la mère dans son sanctuaire normal » est de préparer « le culte public du Grand-Être qu'elle y personnifie (2) ». « La mère, l'épouse, et la fille doivent, dans notre culte, comme dans l'existence qu'il idéalise, développer en nous respectivement la vénération, l'attachement et la bonté. Quant à la sœur, son impulsion propre reste trop peu distincte, et peut successivement se rattacher à chacun des trois types essentiels... Mais leur harmonie spontanée ne peut être assez maintenue que d'après leur subordination naturelle, qui doit faire habituellement prévaloir l'ange maternel, sans que sa douce présidence altère

(1) V. p. 211.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 121.

jamais les deux autres impulsions (1). » « La vénération journalière du mari pour sa mère le dispose à mieux apprécier son épouse, ainsi garantie contre les brutalités trop souvent liées à la tendresse masculine (2). »

Et la mère elle-même serait influencée par ses propres « effusions » comme Comte fut changé par le moyen de son culte privé. Et les prières positivistes doivent être répétées non seulement une fois par jour mais encore trois fois. C'est ainsi qu'il exige « trois prières quotidiennes : au lever, à l'approche du sommeil, et au milieu des occupations pratiques ou théoriques (3) ». « Quand le culte intime est pleinement développé la principale prière absorbe spontanément toute la première heure de chaque journée (4). » « Il convient en général que celle du matin dure deux fois plus, et celle du milieu deux fois moins, que celle du soir (5). »

Ces répétitions (6) des prières dans lesquelles la femme est idéalisée auraient pour effet d'agrandir encore l'influence de la mère. Celle-ci, étant la directrice des cérémonies dans l'oratoire familial, et en même temps l'objet principal d'adoration, atteindrait une position puissante dans la famille.

De cette façon Comte espérait augmenter le pouvoir de la femme pour qu'elle pût « amortir la personnalité ».

Et la prière, elle-même, est une digne « effusion ». « Purgée enfin de tout caractère égoïste, la prière comporte désormais une pleine expansion directe de nos meilleurs sentiments (7). »

(1) *Catéchisme Positiviste*, pp. 105, 106.

V. chap. I, p. 11.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 300.

(3) *Catéchisme Positiviste*, p. 108.

V. *Ibid.*, p. 109.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

V. *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 120, 121.

Chap. V, p. 133.

(6) V. *Ibid.*,

(7) *Système de Politique Positive*, t. II, p. 76.

V. *Ibid.*, t. I, p. 260.

Ibid., p. IV, pp. 114-118.

Catéchisme Positiviste, Culte Privé, pp. 103-121.

Qu'est-ce donc que l'expansion des meilleurs sentiments ? Pour la réponse, nous devons examiner les prières (1) et les « effusions (2) » de Comte. Seules les pratiques du fondateur du Positivisme peuvent nous aider à comprendre son culte. Après la mort de Clotilde il ne lui reste que trois issues : le retour à l'Église Catholique ; une folie complète ; ou la découverte d'une consolation intime. Et par la « méthode subjective » il ordonne sa vie « comme un vrai culte (3) ». Ainsi par le moyen de l'imagination, fortifiée par une mémoire des émotions presque parfaite (4), il fait revivre chaque jour les plus beaux événements de sa vie sentimentale : les joies de son grand amour ; les moments de plaisir ardent ou de cruelle souffrance ; les passions profondes nées de son amour, dont ses lettres témoignent ; les passions vaincues ; sa soumission à la volonté de Clotilde ; sa torture devant son lit de mort ; ses regrets affreux ; les délices découvertes pendant les heures où il peut jouir de la voix, des mots, des gestes, de la présence même de sa bien-aimée — c'est l'expansion des meilleurs sentiments du Grand-Prêtre de la religion positiviste. En souvenir il revit chaque moment de « l'année objective » passée avec Clotilde. Il chérit l'idée de son amour. Il n'oublie pas que sa sainte lui refusa « le gage incomparable (5) ». Il idéalise sa pureté, la pureté qui le tourmenta ; et la plaça sur un trône imaginaire. Pendant douze ans il s'adresse à elle continuellement ; avec ravissement il parle d'elle dans ses lettres et dans ses ouvrages.

Dans la préface du *Catéchisme Positiviste*, Comte lui-même nous avoue avec clarté combien l'image de Clotilde l'obsédait.

« En appliquant aussitôt ce principe évident, je devais

(1) V. *Testament d'Auguste Comte*, Prières, pp. 81-99.

Chap. V, pp. 115-121.

(2) V. *Testament d'Auguste Comte*, les Sainte-Clotilde, pp. 103-239.

(3) *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, p. 350.

(4) V. Chap. V. p. 131.

(5) V. *Ibid.*, p. 97.

spontanément choisir l'angélique interlocutrice qui, après une seule année d'influence objective, se trouve, depuis plus de six ans, subjectivement associée à toutes mes pensées comme à tous mes sentiments. C'est par elle que je suis enfin devenu, pour l'Humanité, un organe vraiment double comme quiconque a dignement subi l'ascendant féminin. Sans elle, je n'aurais jamais pu faire activement succéder la carrière de saint Paul à celle d'Aristote, en fondant la religion universelle sur la saine philosophie, après avoir tiré celle-ci de la science réelle. La constante pureté de notre lien exceptionnel, et même l'admirable supériorité de l'ange méconnu, sont d'ailleurs assez appréciées déjà des âmes d'élite. Quand je révélais, il y a quatre ans, cette incomparable inspiration, en publiant mon *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, elle ne pouvait d'abord être jugée que d'après ses résultats intellectuels et moraux, dès lors sensibles aux cœurs sympathiques et aux esprits synthétiques. Mais, l'an dernier, le triple préambule qui distinguera toujours le tome premier de mon *Système de Politique Positive* permit à chacun d'apprécier directement cette éminente nature. Aussi, dans ma récente publication du second volume de ce même traité, ai-je déjà pu me féliciter ouvertement de la touchante unanimité des sympathies décisives qu'éprouvent les deux sexes envers la nouvelle Béatrice. Ces trois antécédents publics dissipent ici toute hésitation sur ma sainte interlocutrice, assez connue des lecteurs dignement préparés pour que nos entretiens puissent vraiment leur inspirer un intérêt propre et direct (1). »

De tels aveux et les prières, dont nous avons parlé dans le chapitre V (2), indiquent la nature du culte privé du fondateur de la religion positiviste. Possédé par les émotions antagonistes dont nous avons parlé plus haut, Comte en vint à pratiquer un système de prières qui le

(1) *Catéchisme Positiviste*, Préface, pp. 15, 16.

(2) V. chap. V, pp. 115-121.

plongeaient en une extase digne du moyen âge.

D'ailleurs il était convaincu que n'importe quel positiviste trouverait dans ces « effusions » les mêmes transports que lui-même avait éprouvés.

Et non seulement dans le culte privé mais encore dans « le culte public » Comte voulait vénérer la femme et, en même temps, augmenter le pouvoir et l'influence de celle-ci en en faisant un symbole religieux.

Comte croyait que l'être humain a un profond besoin de signes, d'emblèmes, de cérémonies qui symbolisent à ses yeux les pensées pures et les nobles actes. Aussi, pour préparer les âmes à atteindre son idéal a-t-il trouvé nécessaire d'instituer le culte systématique de la femme, préambule de l'adoration universelle de l'Humanité (1). La cérémonie la plus significative qu'il puisse imaginer célèbre non un Mystère comme celles de la Religion Catholique mais, ainsi qu'il le dit lui-même, une Utopie.

« Mais, ce besoin comporte deux modes distincts de satisfaction, les mystères ou les utopies, suivant que la religion est théologique ou positive.

« Le seul exemple décisif d'un tel complément dut donc émaner du catholicisme, instituant, dès son début, l'incomparable sacrement de l'Eucharistie, pour résumer à la fois son culte, son dogme, et même son régime. Cette admirable condensation caractérisait tellement le monothéisme occidental qu'il perdit toute consistance aussitôt qu'elle fut altérée. Mais, quoiqu'elle mérite une éternelle vénération, comme premier type des conclusions synthétiques, le même besoin doit être autrement satisfait dans la religion positive (2). »

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 413.

V. *Ibid.*, t. I, p. 255.

Ibid., t. II, p. 122.

Ibid., t. IV, pp. 108, 109, 121, 411, 412.

Chap. V, pp. 137-140.

Chap. VII, p. 181.

Chap. VIII, p. 199.

Le Positivisme et la Vierge-Mère, par Dr Jorge LAGARRIGUE.

(2) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 273.

« Alors commença l'irrévocable élaboration de mon utopie de la Vierge-Mère, destinée à fournir aux âmes d'élite, du moins féminines, le résumé synthétique du positivisme, comme le mystère de l'Eucharistie pour le catholicisme (1). »

Ainsi que nous l'avons déjà vu, Comte professait non seulement de l'admiration pour le sacrement de l'Eucharistie ; mais encore une haute estime envers le culte de la Vierge-Marie (2), « seul résultat vraiment poétique du catholicisme (3) ». « Cette sainte idéalisation du type féminin devint mieux apte que la nature divine à préparer la conception finale de l'Humanité... (4) »

S'étant sacré Grand-Prêtre du Positivisme, il voulut combiner le caractère synthétique de la messe avec la douceur de la dévotion à Marie, mère de Dieu. Au fond de cette Utopie, nous trouvons l'idée de la Mère de Tous, unie à la conception de la pureté et de la tendresse d'une Vierge.

« Voilà comment le positivisme réalise l'utopie du moyen âge en représentant tous les membres de la grande famille comme issus d'une mère sans époux (5). »

Cette utopie est « une institution religieuse, spécialement destinée à résumer l'ensemble de notre perfectionnement, physique, intellectuel et moral, en le concentrant sur un progrès décisif. Il consiste à systématiser la procréation humaine, en la rendant exclusivement féminine (6) ».

Et « pour instituer l'essor utopique, qui doit résumer la synthèse finale, il faut donc l'étendre au domaine sacré, seul capable de condenser le progrès d'après l'ordre, en

(1) *Testament d'Auguste Comte*, Dixième Sainte-Clotilde, p. 213.

V. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I, première partie, p. 401.

(2) Chap. V, p. 138.

Chap. VII, p. 180.

(3) *Système de Politique Positive*, t. III, pp. 485, 486.

(4) *Ibid.*, t. III, pp. 486.

V. *Ibid.*, t. I, pp. 335, 356.

(5) *Ibid.*, t. IV, p. 413.

(6) *Ibid.*, p. 273.

V. *Ibid.*, p. 274.

combinant les trois modes ou degrés de perfectionnement, physique, intellectuel, et moral (1) ».

« Voilà comme je suis conduit à représenter l'Utopie de la Vierge-Mère comme le résumé synthétique de la religion positive, dont elle combine tous les aspects. Son appréciation spéciale appartient au traité que j'ai promis, pour 1859, sur la morale théorique et pratique (2). »

Deux années avant cette date, Auguste Comte avait cessé de vivre. Et il ne nous laissait, malheureusement, outre cet aperçu, aucun plan précis de sa synthèse Utopique de la Vierge-Mère. Connaissant son admiration pour la cérémonie de la Messe, nous pouvons nous imaginer qu'il se serait agi d'une solennité semblable

Si nous essayons de résumer cette Utopie, nous supposons qu'elle avait pour point de départ l'idée d'une Vierge-Mère et le moment sacré où la vie apparut sur la terre. La cérémonie synthétique devait symboliser cet instant et représenter aussi la suite du développement de la race humaine. Le symbole aurait suivi l'humanité se reproduisant d'abord dans l'égoïsme et la brutalité (3) ; puis arrivant à l'existence normale où la reproduction sera devenue altruiste et dirigée vers le bien de la société, par la prévoyance vis-à-vis des enfants, et la disparition des faibles et des malades (4) par le moyen de la continence (5) ; il aurait exalté enfin la reproduction parthénogénétique (6), pleine réalisation de l'Utopie.

C'est ainsi sans doute que le Grand-Prêtre du Positivisme aurait envisagé un résumé grandiose de l'évolution, qui selon sa pensée, doit rendre les êtres forts, purs, nobles, heureux, intelligents. *La Synthèse Positive* était donc destinée à représenter « le progrès d'après l'ordre », sous

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 275.

(2) *Ibid.*, p. 276.

(3) *Catéchisme Positiviste* pp. 284, 285.

(4) *V.* p. 215.

(5) *Système de Politique Positive*, t. I, p. 258.

(6) *Ibid.*, t. IV, pp. 68, 241, 273, 319.

V. AUDIFFRENT (le D^r), *La Femme*, p. 29.

« tous les aspects », « physique, intellectuel, moral (1) », conduisant l'homme de l'égoïsme à l'altruisme, de l'ignorance à la Science, de la sauvagerie à la culture morale et mentale, du Fétichisme au Positivisme, de l'élément familial à un monde organisé politiquement dans son unité, l'amenant enfin du simple échange des commodités aux grandes combinaisons industrielles, et de la guerre à la paix éternelle.

Pour donner un nom à son Utopie, Comte a choisi celui de Vierge-Mère, qui rappelle la Vierge du moyen âge, et aussi la Mère du Monde du Fétichisme. Il lui a donné une forme positive et objective en exprimant le désir de voir l'image de Clotilde de Vaux figurer sur les bannières positivistes (2). La femme qu'il a vue, qu'il a aimée, qui est restée pure, tendre, noble, adorable parmi les tentations (3) de la vie moderne, est devenue l'emblème de la personification du Grand-Être.

L'idée du culte de la femme a donc eu une influence marquée sur la conception du Grand-Être même. Celui qui s'impose à la pensée d'Auguste Comte sera Amour et Humanité ; mais il deviendra aussi de plus en plus féminin, à tel point que le nom de Déesse se rencontrera sous la plume du philosophe (4). C'est encore là une preuve de l'influence de Clotilde qui l'enveloppait entièrement et lui a finalement inspiré un Grand-Être tendre, sympathique, aimant, « une Mère Déesse ».

C'est ainsi que ce grand génie, toujours préoccupé du bien futur des peuples, entendait débarrasser la Tête même de l'Humanité, le Grand-Être, des émotions cruelles, égoïstes, guerrières, et qu'il voulait montrer, dans l'Utopie de la Vierge-Mère, une Déesse, aimante et aimable, qui travaillerait et se développerait avec ses créatures.

(1) V. pp. 228, 229.

(2) V. chap. V, p. 137.

(3) *Ibid.*, p. 138.

(4) V. chap. VIII, p. 194.

Et Comte remarque pour conclure que « l'ensemble de ces indications suffit pour faire apprécier l'Utopie de la Vierge-Mère, destinée à procurer au positivisme un résumé synthétique équivalent à celui que l'institution de l'Eucharistie fournit au catholicisme (1) ».

(1) *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 279.
V. chap. VII, p. 180.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Cette influence des femmes sur Auguste Comte, fut-elle utile ou mauvaise ?

Dominé par les femmes, Comte proposa, pendant sa seconde vie, un régime social par lequel tous les hommes seraient finalement dominés comme il l'avait été. Sa propre expérience l'ayant convaincu que beaucoup d'hommes sont gênés, harassés, dérangés par les femmes, il érigea un système de religion au moyen duquel ses idées pourraient gouverner les femmes ; et celles-ci, à leur tour, dirigeraient les hommes. En d'autres mots, si les femmes doivent toujours se rendre coupables de tyrannie domestique, Comte utilisera cette particularité pour forcer l'homme à suivre la voie du Progrès.

Soumis au cours de son enfance à la froide autorité de sa mère, il garda le souvenir, non de tendres sentiments, mais bien plutôt de l'empire que l'Église Catholique peut avoir sur une femme. Et l'attitude de sa mère a dû contribuer à enraciner en lui l'idée que les femmes sont prédisposées à accepter l'Ordre établi et à le défendre avec énergie bien plutôt qu'à apporter un changement quelconque à cet Ordre.

La façon d'agir de sa sœur Alix n'avait pu que fortifier en lui cette opinion, que les femmes sont éminemment conservatrices.

Puis Mme Comte introduisit dans la vie de son mari le désordre domestique. Au milieu des pénibles dissentiements qui marquèrent l'époque de leur cohabitation, il continua cependant ses études philosophiques et scientifiques, et écrivit son grand ouvrage, le *Cours de Philosophie Positive*. Ceux qui ne lui demandaient qu'une méthode

positive pour l'étude de la société, auraient peut-être pu souhaiter que Caroline continuât à demeurer avec Comte. Peut-être aurait-il poursuivi le développement de son premier ouvrage, en appliquant encore la même méthode.

Mais l'influence de Clotilde, par l'introduction de l'Amour dans sa vie à une période critique de son existence, surexcita son activité cérébrale à tel point qu'il crut pouvoir compléter son œuvre intellectuelle par une construction morale encore plus importante.

Même parmi ses plus dévoués disciples, Clotilde et son influence ont été la cause de divisions d'opinions très sérieuses.

On ne peut nier que l'influence de Clotilde ait dominé le philosophe pendant toute sa deuxième carrière. Les prières de Comte, le culte qu'il a pratiqué, ses ambitions pour sa bien-aimée montrent combien elle l'obsédait. Son système de religion n'existerait plus sans elle.

Et le régime positiviste, dérivé du régime catholique, réduirait les êtres humains à l'état d'automates inspirés et dirigés par un Grand-Prêtre.

Ce fut Sophie qui inspira Comte lorsqu'il crût que la femme de l'avenir serait une créature docile, sympathique, douée en outre du tact de Clotilde ; et qu'elle serait heureuse d'aimer le Grand-Être et d'obéir au Grand-Prêtre. Il vit en Sophie un automate courant par-ci et par-là pour le servir, lui ou Clotilde. Croyant que le monde serait plein de Sophie, diligentes et loyales, Comte ne prévint pas les multitudes de femmes réclamant l'égalité politique, intellectuelle, et même morale, avec les hommes. Il semble que John Stuart Mill fut plus prophète que Comte, grâce à ce « seul profond dissentiment » entre les deux amis.

Mais la vie humaine, sous le Grand-Prêtre du positivisme, ne différerait pas de la vie des abeilles, des termites, et des fourmis telle que Maeterlinck nous l'a décrite. Peut-être y a-t-il un Grand-Être ou un Esprit de la Ruche, et l'humanité se dirige-t-elle vers l'automatisme, déjà ébauché au moyen âge par l'Église Catholique, et en voie

de développement continu aujourd'hui aux États-Unis sous l'influence puritaine.

Si c'est là la vérité, la Science de la Sociologie devra alors justifier cette tendance par une preuve scientifique de sa nécessité, et Comte sera acclamé comme un prophète, voire un Messie. C'est seulement après avoir fait cette découverte, que l'on pourra dire avec certitude que l'influence de Clotilde sur Comte fut utile.

VU, le 17 juillet 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

H. DELACROIX.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER,

*Le Recteur
de l'Académie de Paris :*

*Pour le Recteur,
l'Inspecteur de l'Académie :*
MAURELLET.

APPENDICE

I

LA MÉTHODE OBJECTIVE, LA MÉTHODE SUBJECTIVE

Avant Clotilde

« La philosophie positive est d'abord, en effet, profondément caractérisée, en un sujet quelconque, par cette subordination nécessaire et permanente de l'imagination à l'observation, qui constitue surtout l'esprit scientifique proprement dit, en opposition à l'esprit théologique ou métaphysique. Quoiqu'une telle philosophie offre, sans doute, à l'imagination humaine le champ le plus vaste et le plus fertile, comme nous l'a si hautement témoigné l'appréciation rationnelle des diverses sciences fondamentales, elle l'y restreint cependant sans cesse à découvrir ou à perfectionner l'exacte coordination de l'ensemble des faits observés ou les moyens d'entreprendre utilement de nouvelles explorations. » — *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, pp. 154, 155.

« La seule pensée d'une prévision rationnelle suppose donc, avant tout, que l'esprit humain a définitivement abandonné, en philosophie politique, la région des idéalités métaphysiques, pour s'établir à jamais sur le terrain des réalités observées, par une systématique subordination, directe et continue, de l'imagination à l'observation... » *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 164.

« En un mot, la révolution fondamentale qui caractérise la virilité de notre intelligence consiste essentielle-

ment à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des lois, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés. » — *Discours sur l'Esprit Positif*, p. 18.

« En sociologie, comme en biologie, l'exploration scientifique emploie concurremment les trois modes fondamentaux que j'ai distingués, dès le second volume de ce Traité, dans l'art général d'observer : c'est-à-dire l'observation pure, l'expérimentation proprement dite, et enfin la méthode comparative essentiellement adaptée à toute étude quelconque sur les corps vivants. Il s'agit donc d'apprécier sommairement ici la portée relative et le caractère propre de ces trois procédés successifs, en ce qui concerne la nature et la destination, précédemment définies, de cette science nouvelle. » — *Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 216.

Après Clotilde

« Cette double aptitude fondamentale du régime final repose entièrement sur le caractère positif de la nouvelle méthode subjective. Par cela seul que l'ancienne était théologique, ou même métaphysique, elle restait inconciliable avec la méthode objective, qui dut toujours être positive, pour fournir des prévisions réelles, propres à guider une activité efficace. Tandis que la subjectivité poussait l'esprit à l'absolu, l'objectivité le ramenait au relatif. Ce tiraillement continu ne permettait aucun équilibre logique. La cohérence mentale exigeait d'abord l'homogénéité des méthodes. Or, la pratique ne pouvait renoncer à la marche objective, il fallait bien que la théorie abandonnât la marche subjective, du moins tant que dura l'évolution préparatoire. Ce préambule, désormais complet, a conduit l'essor analytique jusqu'à fournir, par la fondation de la sociologie, la base d'une nouvelle synthèse. Dès lors, la méthode subjective, appuyée sur le sentiment direct du Grand-Être, devient aussi relative

que la méthode objective, coordonnée d'après la conception générale de l'ordre extérieur. Ainsi s'organise notre vrai régime intellectuel, en rapport avec notre véritable destinée sociale. La pleine harmonie mentale n'aurait pu surgir auparavant, que si la philosophie théologique était devenue réellement objective ; ce qui fut toujours impossible, même sous le polythéisme.

« Mais la supériorité morale de la nouvelle logique religieuse est encore plus directe et plus profonde que sa prééminence intellectuelle ; car la subjectivité positive est nécessairement sociale, en vertu de sa réalité, tandis que la subjectivité théologique fut toujours personnelle, d'après son caractère absolu. Celle-ci concevait l'ensemble des êtres comme créé pour l'homme, tandis que celle-là destine l'humanité à perfectionner la faible portion de l'ordre universel qui comporte notre intervention. » — *Système de Politique Positive*, t. I, p. 452.

« Vous y trouverez surtout la constitution directe de la vraie logique positive d'après l'harmonie finale entre la méthode objective, qui fournit des matériaux solides, et la méthode subjective, qui seule dirige les constructions durables. » — *Lettres et Fragments de Lettres*, p. 214.

« ... notre incomparable année d'intimité objective devient peu à peu la simple base d'une parfaite union subjective. » — *Testament d'Auguste Comte*, Septième Sainte-Clotilde, p. 165.

« En appliquant aussitôt ce principe évident, je devais spontanément choisir l'angélique interlocutrice qui, après une seule année d'influence objective, se trouve, depuis plus de six ans, subjectivement associée à toutes mes pensées comme à tous mes sentiments. » — *Catéchisme Positiviste*, p. 15.

« La systématisation de la logique positive, d'après l'irrévocable avènement de la méthode subjective, caractérise l'ensemble de la réaction mentale que je dus à ton saint ascendant. » — *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 547, 548.

« Tout état religieux exige le concours continu de deux influences spontanées : l'une objective, essentiellement intellectuelle ; l'autre subjective, purement morale. » — *Système de Politique Positive*, t. II, p. 2. — Voir *ibid.*, p. 20.

« *Le Prêtre.* — Vous avez saisi convenablement, ma fille, la condition essentielle que je dois ici remplir. Car le meilleur contraste entre le culte et le régime consiste surtout à leur assigner pour domaines respectifs la vie subjective et la vie objective. Quoique chacun d'eux se rapporte simultanément à toutes deux, la première domine évidemment envers le culte, et la seconde envers le régime. Rien n'est plus propre à caractériser la dignité supérieure du culte comparé au régime, d'après la prépondérance nécessaire de la subjectivité sur l'objectivité dans l'ensemble de l'existence humaine, même individuelle, et surtout collective.

« *Le Prêtre.* — Pour satisfaire votre juste désir, concevez ma fille, la loi fondamentale de la vie subjective comme consistant toujours dans sa digne subordination à la vie objective. Le dehors ne cesse jamais de régler essentiellement le dedans, tandis qu'il l'alimente et l'excite, aussi bien quant à notre vie cérébrale qu'envers notre vie corporelle. » — *Catéchisme Positiviste*, pp. 81, 82. — Voir *ibid.*, pp. 50, 67, 85, 147.

« Néanmoins, deux évolutions également empiriques avaient besoin de se combiner pour conduire l'esprit moderne à systématiser la méthode universelle, dont l'une caractérisait l'institution subjective, pendant que l'autre élaborait les deux éléments de sa base objective. Induire pour déduire, afin de construire : telle est la formule générale de la logique positive... » — *Synthèse Subjective*, p. 44. — Voir *ibid.*, pp. 45, 47, 49. — Voir *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*, pp. 21, 22.

11

Les neuf Sacrements (1)

1. Le sacrement de la Présentation.

« Dans le sacrement initial, la famille présente solennellement au sacerdoce le rejeton qu'elle voue au service continu du Grand-Être (1). » *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 124.

2. Le sacrement de l'Initiation.

« Par le second sacrement, l'enfant, à 14 ans, commence son initiation à la vie publique, en passant de l'éducation maternelle à l'instruction sacerdotale. » — *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 125.

3. Le sacrement de l'Admission.

« Sept ans après le jeune adepte, d'abord présenté, puis initié, obtient, d'après l'ensemble de ses préparations, le sacrement de l'admission, qui l'autorise à servir librement l'Humanité, dont jusqu'alors il reçut tout sans lui rendre rien. » — *Catéchisme Positiviste*, p. 113.

4. Le sacrement de la Destination.

« De là résulte l'institution d'un quatrième sacrement social qui vient, à vingt-huit ans, sauf demande ou prescription d'ajournement, consacrer la *destination* ainsi choisie. Le culte ancien n'en offrait l'ébauche qu'envers les plus hautes fonctions, par l'ordination des prêtres et le sacre des rois. Mais la religion positive doit toujours instituer socialement toutes les professions utiles, sans distinction de publiques ou privées. Les moindres serviteurs du Grand-Être viendront, dans son temple, recevoir

(1) V. CONGREVE (Richard), *Essays, Political, Social and Religious*, vol. III pp. 436, 476.

Et l'opinion différente de BRIDGES (J. H.), *Illustrations of Positivism*, pp. 293, 294.

solennellement de son sacerdoce la consécration initiale de leurs coopérations quelconques. C'est le seul sacrement susceptible d'un vrai renouvellement, toujours exceptionnel. » — *Catéchisme Positiviste*, p. 114.

5. Le sacrement du Mariage.

« Ainsi disposés à regarder le perfectionnement mutuel comme la vraie destination d'une association où la procréation n'est qu'accessoire, ils sont admis, au nom du Grand-Être, à signer, avec tous les témoins, l'engagement sacré d'une éternelle union. Quoique ces garanties doivent ordinairement rendre irrévocable cette libre obligation, elle comporte cependant des dispenses exceptionnelles, dont la concession appartient seulement au Grand-Prêtre de l'Humanité, d'après une enquête spéciale. Dans le cas normal, la promesse du veuvage éternel sera solennellement renouvelée six mois après l'année du deuil, sans pouvoir désormais comporter aucune dispense. » — *Système de Politique Positive*, t. IV, pp. 127-128.

6. Le sacrement de la Maturité.

« *Le Prêtre.* — Quoique vous ayez, ma fille, saisi spontanément la vraie nature de notre sixième sacrement, vous ne pourriez assez apprécier ainsi sa propre importance. Pendant les vingt et une années qui le séparent du septième, l'homme développe sa seconde vie objective, seule décisive envers son immortalité subjective. Jusque-là notre existence, essentiellement préparatoire, avait naturellement suscité des déviations quelquefois graves, mais toujours réparables. Dès lors, au contraire, nos nouvelles fautes ne comportent presque jamais une suffisante compensation, soit extérieure, ou même intérieure. Il importe donc d'imposer solennellement au serviteur de l'Humanité l'inflexible responsabilité qui va commencer pour lui, en ayant spécialement égard à sa fonction propre, devenue pleinement appréciable. » — *Catéchisme Positiviste*, p. 116.

7. Le sacrement de la Retraite.

« *La femme.* — Envers le sacrement suivant, je ne

vois, mon père, d'autre destination que de marquer la terminaison normale de la grande phase d'activité complète et directe ouverte par la sixième consécration. »

« *Le Prêtre*. — Le sacrement de la *retraite* devient, au contraire, ma fille, l'un des plus augustes et des mieux caractérisés, quand on considère le dernier office fondamental que remplit alors chaque vrai serviteur de l'Humanité. Dans l'ordre positif, un fonctionnaire quelconque, surtout temporel, désigne toujours son successeur, sous la sanction de son supérieur, et sauf les cas exceptionnels d'indignité ou d'incapacité, comme je vous l'expliquerai bientôt. Vous sentez déjà que c'est le seul moyen de régulariser assez la continuité humaine. En venant, à soixante-trois ans, librement abdiquer une activité épuisée, pour développer désormais sa juste influence consultative, le citoyen exerce solennellement ce dernier acte de haute autorité, dès lors publiquement soumis au contrôle sacerdotal et populaire, qui pourra conduire à le modifier dignement. Chez les riches, cette transmission d'office se complète naturellement, d'après les mêmes règles, par celle de la portion du capital humain qui sert d'instrument au fonctionnaire, quand il a prélevé ses provisions personnelles. » — *Catéchisme Positiviste*, pp. 116-117.

8. Le sacrement de la Transformation.

« Par le huitième sacrement, le positivisme remplace la solennité monstrueuse où le catholicisme, oubliant sa destination pour rester fidèle à sa doctrine, érigeait la rupture de tous les liens humains en condition nécessaire d'une éternité non moins égoïste que chimérique. Mêlant les regrets civiques aux larmes domestiques, le sacerdoce de l'Humanité représente l'existence prête à s'ouvrir comme le perfectionnement subjectif des services objectifs qui l'auront méritée. Quoiqu'il ne doive jamais anticiper sur le jugement final, il fera, sauf les cas exceptionnels, espérer une heureuse issue, moyennant un repentir sincère et les réparations possibles. » — *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 129.

9. Le sacrement de l'Incorporation.

« Sept ans après la consécration extrême, le sacrement subjectif complète la série des préparations objectives, en proclamant, devant le digne cercueil, une solennelle incorporation du Grand-Être. Un tel intervalle concilie la maturité du jugement sacerdotal et la conservation des divers renseignements qu'il exige. Pour y mieux admettre le contrôle public, une décision provisoire, susceptible de rectification, doit, pendant la quatrième année, préparer l'irrévocable arrêt. » — *Système de Politique Positive*, t. IV, p. 130.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES D'AUGUSTE COMTE

Cours de Philosophie Positive (6 tomes) :

- I. Préliminaires généraux et Philosophie mathématique (1830).
Cinquième édition.
Schleicher Frères, Paris, 1907.
- II. Philosophie astronomique et Philosophie de la Physique (1835).
Ancienne Librairie Schleicher, Alfred Costes, éditeur,
Paris, 1924.
- III. Philosophie chimique et Philosophie biologique (1835-1838).
- IV. Partie dogmatique de la Philosophie sociale (1838).
- V. Partie historique de la Philosophie sociale (1841).
- VI. Complément de la Philosophie sociale et conclusions générales (1842).
Schleicher Frères, Paris, 1908.

Géométrie Analytique.

Carilian-Gœury et Vor Dalmont, Paris, 1843.

Traité Philosophique d'Astronomie Populaire.

Deuxième édition.

Apostolat Positiviste, Paris, Londres, Rio de Janeiro, 1893.

Système de Politique Positive (4 tomes) :

- I. Discours préliminaires et introduction fondamentale (1851)
- II. Statique sociale et traité abstrait de l'ordre humain (1852).
- III. Dynamique sociale et traité général du progrès humain (1853).
- IV. Tableau synthétique de l'avenir humain (1854).
Quatrième édition.
Georges Crès et C^{ie}, Paris, 1912.

La Synthèse Subjective :

- I. Système de logique positive ou Traité de Philosophie mathématique (1856).
Fonds typographique de l'exécution testamentaire
d'Auguste Comte, Paris, 1900.

Opuscules de Philosophie Sociale (1819-1828).

Ernest Leroux, Paris, 1883.

Discours sur l'Esprit Positif.

Édition identique à la première, 1844.
Schleicher Frères, Paris, 1909.

Discours sur l'Ensemble du Positivisme (1848).

Édition du cinquantenaire.
Société Positiviste Internationale, Paris, 1907.

Catéchisme Positiviste (1852).

Édition apostolique.
Apostolat Positiviste, Paris, Londres, Rio de Janeiro, 1891.

Appel aux Conservateurs.

Chez l'auteur, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1855.

Testament d'Auguste Comte

avec les documents qui s'y rapportent : Pièces justificatives,
Prières quotidiennes, Confessions annuelles, Correspondance avec Madame Clotilde de Vaux (1884).

Seconde édition.

Fonds typographique de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte, Paris 1896.

CORRESPONDANCE D'AUGUSTE COMTE

Lettres d'Auguste Comte à M. Valat (1815-1844).

Dunod, Paris, 1870.

Lettres d'Auguste Comte à John Stuart Mill (1841-1846).

Ernest Leroux, Paris, 1877.

Lettres d'Auguste Comte à divers.

Tome I, Première Partie (1902). — Deuxième Partie (1904).

Tome II (1905).

Fonds typographique de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte, Paris.

Correspondance inédite d'Auguste Comte.

Première série (1903).

Deuxième série (1903).

Troisième série (1904).

Quatrième série (1904).

Au Siège de la Société Positiviste, Paris.

Lettres et Fragments de Lettres.

Centro Positivista de São Paulo, Brésil, 1927.

OUVRAGES CONSULTÉS

ALENGRY (Franck).

Essai historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte.
[Manque d'unité, pp. 279, 283. — Déclarations de Comte
sur l'unité de son œuvre, 332-341. — Culte, pp. 303,
352. — Psychologie de Comte, pp. 342-356.]
Félix Alcan, Paris, 1900.

ANTOINE (E.).

Discours prononcé sur la tombe de Madame Sophie Thomas.
[Pp. 472, 473.]
La Revue Occidentale, tome septième, deuxième semestre,
1881.
Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

ARAÚJO (O.).

Discours commémoratif sur la tombe de Madame Clotilde de Vaux.
[Pp. 474-476.]
La Revue Occidentale, tome septième, deuxième semestre,
1881.
Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

AUDIFFRENT (Le Docteur).

La Femme.
[La reproduction parthénogénétique, p. 29.]
Brochure.
Librairie Blanchard, Paris, 1903.

BRIDGES (John Henry).

De l'Unité de la Vie et de la Doctrine d'Auguste Comte.
Réponse aux critiques des derniers écrits de Comte,
adressée à John Stuart Mill.
[Les deux méthodes, objective et subjective, pp. 122-130.
Traduit de l'anglais par M. Debergue.
Dunod, Paris, 1867.

Discourses on Positive Religion.

[Positive Mottoes, pp. 47-66. — Comte, the Successor of
Aristotle and St. Paul, pp. 113-132,]
Reeves and Turner, London, 1891.

Essays and Addresses.

[Prayer and Work, pp. 3-34.]
Editor, L. T. Hobhouse publisher, Chapman and Hall,
Ltd., London, 1907.

Illustrations of Positivism.

[Humanity, the „ Grand-Être ”, pp. 86, 87, 88. — Worship, pp. 288-293. — Sacraments, pp. 293, 294. — Correspondance of Mill with Comte, pp. 425-431.]
 Editor, H. Gordon Jones ; publisher, Watts and Company, London, 1915.

CANTECOR (G.).

Comte.

[La vie de Comte, pp. 11-14. — Le Positivisme et les femmes, p. 51. — Clotilde, pp. 81-82. — L'état mental de Comte, pp. 80, 81.]
 Deuxième édition. Collection « Les Philosophes ».
 Librairie Mellottée, Paris, s. d.

CONGREVE (Richard).

Essays Political, Social and Religious.

Vol. I. [« La mort de Sophie », pp. 323, 324.]
 Longmans, Green and Co., London, 1874.
 Vol. II. [The Sacrament of Incorporation, pp. 735-755. — The existence of Humanity, p. 537.]
 Reeves and Turner, London, 1892.
 Vol. III. [Positivist Prayers, pp. 419-436. — The Sacraments, pp. 436-476. — Supplementary Consecrations, pp. 476-479.]
 Church of Humanity, London, 1900.

CORRA (EMILE).

L'Amour de Comte pour Madame Clotilde de Vaux
 [Pp. 118-139.]
 Article.
 La Revue Positiviste, mai-juin, 1930.
 Société Positiviste Internationale, Paris.

CREE (J.-A.).

La Mission de la Femme d'après Auguste Comte.
 [En entier.]
 Brochure.
 Librairie Émile Blanchard, Paris, 1897.

DEHERME (Georges).

Le Pouvoir Social des Femmes.

[Catholicisme et Positivisme, p. 38. — Le pouvoir moral des femmes, p. 238.]
 Perrin et C^{ie}, Paris, 1914.

Auguste Comte et son Œuvre, le Positivisme.

[Les trois anges gardiens, pp. 33, 35, 39. — Le culte de la Vierge-Mère, p. 96.]
 Giard et E. Brière, Paris, 1909.

DE GRANGE (Mc Quilkin, D. ès L.).

Comte after Seventy Years.

[Comte and psycho-analysis, pp. 79, 80.]

Article. *The Positivist Year Book*, 1929.

Les Presses Universitaires de France, Paris.

DEROISIN.

Notes sur Auguste Comte par un de ses Disciples.

[Rosalie, pp. 23, 25. — Alix, p. 23. — Caroline, pp. 4, 6, 21-26, 30, 36, 57-64, 107, 112, 114, 180-185. — Clotilde, 31, 112-114, 178. — Sophie, 52, 92, 93, 112, 116. —

Le caractère de Comte, p. 104.]

Georges Crès et C^{ie}, Paris, 1909.

DESSAINT (J.).

Les Conservateurs Républicains et leur Mission d'après Auguste Comte.

Eminente dignité de la Femme, pp. 105, 108. — L'alliance religieuse avec les Catholiques, pp. 111-139.]

Perrin et C^{ie}, Paris, 1914.

DUBUISSON (Alfred).

« *Positivisme Intégral* », *Foi-Morale-Politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte.*

[Aspect spécial de l'existence féminine, p. 117. — La sentimentalité positiviste ne dégénérera pas en mysticisme irrationnel, p. 121. — L'Utopie de la Vierge-Mère, p. 135. — Les sacrements sociaux, p. 152.]

Georges Crès et C^{ie}, Paris, 1910.

Le Positivisme depuis la Mort d'Auguste Comte.

[Madame Comte et M. Littré, pp. 134-137. — Les sacrements, pp. 141, 142.]

Article.

La Revue Occidentale, tome I, 1878.

Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

DUMAS (Georges).

Psychologie de Deux Messies Positivistes, Saint-Simon et Auguste Comte.

[Pauline, pp. 129, 151, 198. — Rosalie, pp. 142-145, 152, 224-226. — Alix, p. 151. — Caroline, pp. 123-195, 227, 245, 247. — Clotilde, pp. 125, 153-157, 160-162, 174, 182, 183, 188-193, 222, 226, 227, 247, 295. — Sophie, pp. 218, 226.]

Félix Alcan, Paris, 1905.

DUPUY (Paul).

Le Positivisme d'Auguste Comte.

[Aperçu psychologique, pp. 19-30. — Hallucinations,

252 INFLUENCE DES FEMMES SUR AUGUSTE COMTE

p. 26. — *Mysticisme amoureux*, pp. 117, 138. — *Changement dans le jugement de Comte sur les femmes*, pp. 225-231.]

Félix Alcan, Paris, 1911.

Doctrine de Saint-Simon.

Nouvelle édition publiée avec introduction et notes par C. Bouglé et Élie Halévy.

[*L'humanité, un être collectif*, préface p. 13 ; p. 160].

Marcel Rivière, Paris, 1924.

EDGER (Henry).

Letter to a faithful and devoted Disciple.

[Positive religion, based on a demonstrable dogma, p. 6.]

Article. *The Universal League of Religion*, series of systematic letters.

Charles P. Somerby, New York, April 22, 1888.

FOUILLÉE (Alfred).

Le Mouvement Positiviste et la Conception Sociologique du Monde

[*Le Grand-Etre*, pp. 329-333.]

Félix Alcan, Paris, 1896.

FROUMENT (P.).

Du Rôle Social des Intelligences Secondaires.

[Appréciation de Comte, p. 3.]

Brochure.

Vigot Frères, Paris, 1906.

Discours prononcé le 6 septembre 1908 sur la tombe de Comte.

Brochure.

Vigot Frères, Paris, 1908.

HAMILTON (James).

Personal Recollections of Auguste Comte (1858).

[Comte, the Professor, pp. 4-7. — Clotilde, pp. 9-11. —

The great change in Comte, pp. 8-11.]

Pamphlet.

Church of Humanity, London, 1897.

HARRISON (Frederic).

On Society.

[Comte and Mill, pp. 201-259.]

Macmillan and Co., Ltd., London, 1918.

Discours prononcé par M. Frederic Harrison en conférant le sacrement de la maturité à M. John Carey Hall.

La Revue Occidentale, tome IV, seconde série, deuxième semestre, 1891.

La Société Positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

HIGGINSON (Charles Gaskel).

Auguste Comte, an Address on his Life and Work.

[Comte, a Messiah, pp. 3, 4. — Caroline, pp. 8, 9. — Clotilde, pp. 9, 10. — Sophie, p. 12.]

Pamphlet.

Reeves and Turner, London, 1887.

HOBHOUSE (L. T.).

Morals in Evolution.

[Humanity or the Supreme Being, pp. 593, 594.]

Third edition.

Chapman and Hall, Ltd., London, 1915.

HUBERT (René).

Auguste Comte.

[Pp. 11, 15]

Vald. Rasmussen, Paris, 1927.

HUTTON (Henry Dix).

Comte's Life and Work, Exceptional but finally Normal.

[Pp. 8, 9, 19, 37, 38, 40, 42, 43, 49.]

Pamphlet, second edition, revised.

William Reeves, London, 1906.

HUXLEY (Thomas Henry).

Lay Sermons, Addresses, and Reviews (1870).

[« In fact, M. Comte's philosophy in practice might be compendiously described as Catholicism minus Christianity. » P. 140.]

D. Appleton and Company, New York, 1880.

INGRAM (John K.).

Human Nature and Morals according to Auguste Comte.

[Positivism and Relativism, p. 77.]

Pamphlet.

Adam and Charles Black, London, 1901.

JAMES (William).

The Varieties of Religious Experience.

[Pages 196, 231, 241.]

Edition 28.

Longmans, Green and Company, New York, London, 1917.

JEANNOLLE (M.).

Discours prononcé sur la tombe de Madame Clotilde de Vaux.

[Pp. 396, 397.]

Discours prononcé sur la tombe de Sophie Bliaux et de son mari.

[Pp. 391, 392.]

La Revue Occidentale, tome dix-septième, deuxième semestre, 1886.

Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

LAGARRIGUE (Le Dr. Jorge).

Le Positivisme et la Vierge-Mère.

[En entier.]

Brochure. Imprenta Cervantes, Santiago, Chile, 1885.

LAFFITTE (Pierre).

Discours prononcé par M. Pierre Laffitte pour l'incorporation de M. Piéton. [Pp. 175-189.]

La Revue Occidentale, tome quatrième, 1880.

Des Confessions Annuelles d'Auguste Comte. [Pp. 179-211.]

La Revue Occidentale, tome dix-septième, deuxième semestre, 1886.

Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Procès des Exécuteurs Testamentaires d'Auguste Comte contre Madame Comte.

[Pp. 160-233, 365-407.]

La Revue Occidentale, tome onze, seconde série, deuxième semestre, 1895.

Correspondance de M. E. Rigolage avec M. Littré et Madame Comte.

[Pp. 262-275.]

La Revue Occidentale, seconde série, premier semestre, 1901.

Société Positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

LEMOS (Miguel).

Apostolat Positiviste du Brésil, 9^e opusculé (1889).

Traduction française de 1891.

[Annexe A : Article de Henri Aimel extrait de la « Nouvelle Revue » : *Auguste Comte et Clotilde de Vaux*. En entier. Naissance de l'amour de Comte, p. 82. — Attitude froide de Clotilde, p. 91. — Proposition de Clotilde, aussitôt rétractée, p. 94.]

Au Siège Central de l'Eglise Positiviste du Brésil, Rio de Janeiro, 1891.

LÉVY-BRUHL (L.).

La Philosophie d'Auguste Comte.

[Les méthodes objective et subjective, p. 13.]

Cinquième édition.

Félix Alcan, Paris, 1921.

LEWES (G. H.).

Comte's Philosophy of the Sciences.

[Clotilde, pp. 6, 7. — Humanity, the Supreme Being, pp. 341, 342.]

Henry G. Bohn, London, 1853.

LITTRÉ (E.).

Auguste Comte et la Philosophie Positive.

[Le mariage de Comte, p. 33. — Aperçu de la deuxième période de la vie de Comte, p. 175. — Discussion avec John Stuart Mill sur la condition sociale des femmes, p. 401. — Lettres de M. Comte à Madame Comte, p. 467. — Séparation de M. et Madame Comte, p. 499. — De la méthode subjective suivie par M. Comte dans son traité de Politique Positive, p. 527. — Retour de Comte à l'état théologique, p. 570. — De la cause qui a poussé Comte à la méthode subjective, p. 580.]
Deuxième édition. L. Hachette et C^{ie}, Paris, 1864.

LONGCHAMPT (Joseph).

Notice sur la Vie et l'Œuvre d'Auguste Comte.

[L'ambition de Comte, p. 30, 201, 202. — Ses extases au cours de son culte privé, p. 201. — Rosalie, pp. 7, 8, 80-83, 113, 160. — Caroline, pp. 56-59, 70-73, 76-78, 83, 86, 106-109, 131, 134. — Clotilde, pp. 147-160, 201. — Sophie, pp. 134, 156, 160, 161, 163, 200.]

Fonds typographique de l'exécution testamentaire d'Auguste Comte, Paris, 1900.

Discours prononcé sur la tombe de Madame Clotilde de Vaux.

[Pp. 478, 479.]

La Revue Occidentale, tome cinquième, deuxième semestre, 1880.

Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Positivist Prayer.

[Systematic worship of Humanity, p. 5. — Letter on the religious mission of women, p. 26. — Sacrament of Presentation, adapted from the English Catholic or Episcopalian ritual, p. 29.]

Pamphlet.

Translated by John G. Mills.

Independent Republican Job Office, Goshen, New York, 1877.

MAGNIN (Fabian).

Etudes Sociales.

[L'influence de Clotilde, pp. 136, 137.]

George Crès et C^{ie}, Paris, 1913.

MENDES (R. Teixeira).

Evolution Originale d'Auguste Comte.

[Alix Comte, pp. 2, 3, 63, 64. — Louise, fille de Comte, p. 259.]

Au Siège Central de l'Eglise Positiviste du Brésil, Rio de Janeiro, 1913.

Clotilde de Vaux (née Marie) et Auguste Comte (4 tomes) :
Tome I : Vie de Clotilde de 1814 à 1844, de Clotilde et Comte de 1844 à 1846, de Comte de 1846 à 1869.
Tome II : 1^{re} Partie : Vie de Comte de 1797 à 1826.
2^e Partie : Vie de Comte de 1826 à 1833.
Tome III « L'Année sans pareille », avril 1845-avril 1846.
Au Siège Central de l'Eglise Positiviste du Brésil, Rio de Janeiro, 1916-1917-1918.

MILL (John Stuart).

Dissertations and Discussions Political, Philosophical and Historical.

Vol. II [Enfranchisement of Women, pp. 411-449.]

Second edition.

Longmans, Green, Reader and Dyer, London, 1867.

Auguste Comte et le Positivisme.

[Clotilde, pp. 132-134, 153. — Les Femmes, pp. 152, 160.]

Traduit de l'anglais par G. Clemenceau.

Septième édition.

Félix Alcan, Paris, 1903.

Autobiography of John Stuart Mill.

[Comte, pp. 209-214.]

Longmans, Green, Reader and Dyer, London, 1873.

The Subjection of Women.

[Women and Slaves, pp. 59, 60-100.]

Second edition.

Frederic A. Stokes Company, New York, 1911.

Lettres Inédites de John Stuart Mill à Auguste Comte.

Publiées avec les réponses de Comte et une introduction par L. Lévy Bruhl.

[Clotilde, Introduction, XII, XIII. — Les Femmes, Introduction, XXIV, XXV, XXVIII, XXIX, XXX ; pp. 222-224, 231, 237-240, 245-251, 262-271, 277-281, 522-525.]

Félix Alcan, Paris, 1899.

PERRY (Sir Erskine).

A Morning with Auguste Comte (1853).

[Caroline, pp. 624, 625, 629. — Clotilde, pp. 625, 629, 630. —

Sophie, pp. 626, 629. — God, "Grand Etre", "Déesse".

pp. 627, 628.]

Article.

The Nineteenth Century, November, 1877.

ROBINET (le Docteur).

Notice sur l'Œuvre et la Vie d'Auguste Comte.

[Le mariage, p. 167. — La folie, p. 167. — Clotilde, p. 193.

— Caroline, p. 393.]

Troisième édition.

Au Siège de la Société Positiviste, Paris, 1891.

Discours prononcé sur la tombe de Clotilde.

[Pp. 666.]

La Revue Positiviste, tome I, 1878.

Chez M. Pierre Laffitte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

ROUVRE (Charles de).

Auguste Comte et le Catholicisme.

[L'influence Clotildienne, p. 57. — Le passage de la philosophie à la religion, p. 95. — L'Eglise Positive, p. 101.]

Les Éditions Rieder, Paris, 1928.

L'Amoureuse Histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux.

[« A-t-elle été la maîtresse de Comte ? » pp. 223, 343.]

Cinquième édition.

Calmann-Lévy, Paris, 1920.

ROUX (Adrien).

La Pensée d'Auguste Comte.

[Le Grand-Etre, pp. 3, 229, 230, 238, 362-379, 398, 423. —

Le culte positiviste, pp. 378, 391. — La Vierge-Mère, p. 400. — Rosalie, p. 6, 7, 174. — Caroline, p. 5. — Clo-

tilde, pp. 6, 7, 174. — Sophie, p. 174.]

Etienne Chiron, Paris, 1920.

SÉMÉRIE (Dr. G.).

Positivistes et Catholiques.

[La Femme, chapitre V.]

Brochure, troisième édition.

A. Dubuisson, Paris, 1901.

STYLE (Jane M.).

Auguste Comte, Thinker and Lover.

[Chapitres, I, III, V, VI, VII, VIII, IX, XII, XVII.]

Kegan Paul, Trench Trubner and Co., Ltd., London, 1828.

TEGGART (Frederic).

Theory of History.

[The Method of Auguste Comte, p. 103.]

Yale University Press, New Haven, 1925.

VERRIER (Charles de).

Cours de Philosophie Positive.

[Introduction, pp. XIII, XIV, XVII, XVIII.]

Garnier Frères, Paris, 1909.

WOLFF (Maurice).

Le Roman de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte, suivi d'un choix de leurs lettres et du roman, Willelmine.

[En entier.]

Perrin et C^{ie}, Paris, 1920.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	V
PREMIÈRE PARTIE	
CHAPITRE PREMIER. — L'Influence de sa Mère...	I
— II. — L'Influence de sa Sœur	13
— III. — L'Influence de sa Femme ...	33
— IV. — Le Rôle laissé aux Femmes, avant Clotilde	63
DEUXIÈME PARTIE	
CHAPITRE V. — L'Influence de Clotilde	81
— VI. — L'Influence de Sophie	141
— VII. — Les Idées Philosophiques et Religieuses d'Auguste Comte, avant et après Clotilde....	157
— VIII. — Le Dogme de la Religion Posi- tivist.....	185
— IX. — Le Rôle confié aux Femmes, après Clotilde	203
CONCLUSION GÉNÉRALE	233
APPENDICE	237
BIBLIOGRAPHIE	245

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris.
